JUL 14 1924

e Année. N° 13. 1er Juillet 1924.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
otus	*M. Gaston Doumergue*	5
dré Beaunier	*Les Folies amoureuses.* — I	12
de Clermont-Tonnerre.	*Robert de Montesquiou et Marcel Proust*	46
an Schlumberger	*Le Lion devenu vieux* (fin)	64
ule Henry-Bordeaux	*Lady Stanhope en Orient*	113
nri Malo	*M. Thiers et les Artistes de son temps*	141
de Montbas	*Relations franco-suisses au XVIIe siècle* (fin).	160
Dessaint	*Le Pot au lait de Chateaubriand*	181
les Decamps	Questions financières : *Dollar contre Livre.*	194
bert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	209
nry Bidou	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	224
dré Chaumeix	La Politique : *Le nouveau Ministère*	235

Copyright 1924 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 4 FR. 50

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1924

La *Revue de Paris* publiera dans ses prochains numéros

PHÆDRE
Traduction Doderet
par G. D'ANNUNZIO

LE BONHEUR DE PEINDRE
Athènes
par ABEL BONNARD

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La période d'après guerre a fait l'objet d'un certain nombre de publications récentes, qui traitent soit de la vie politique et diplomatique, soit de la vie économique du monde depuis 1919.

Le président Wilson, pendant son séjour en France, recueillit tous les documents et mémoires de toute provenance qu'il utilisait et, en particulier les « minutes secrètes » du Conseil des Quatre et du Conseil des Dix; trop fatigué pour rédiger ses mémoires, il chargea dès son retour M. **Stannard Baker**, le chef du bureau de presse de la commission américaine installée, lors des négociations, place de la Concorde, d'exposer dans un ouvrage d'ensemble ce qu'il aurait voulu faire, ce qu'il réussit à faire et ce qu'il ne put pas faire à Paris. De là les trois gros volumes parus en Amérique sous ce titre : **Woodrow Wilson and World Settlement**, consacrés à l'activité tout entière de la Conférence de la paix; de là un ouvrage français, limité à la partie essentielle du travail des négociateurs : **le Président Wilson et le règlement franco-allemand**. Tout aussi important que le livre de Keynes, il apporte de curieuses précisions sur l'action respective de M. Wilson, de Lloyd George et de Clemenceau; il montre un Clemenceau nouveau, modérateur, s'efforçant d'adapter à « l'esprit nouveau » le programme de revendications formulé par ses techniciens — diplomates et militaires; et ces révélations, appuyées de faits et de textes, expliquent les difficultés qui surgissent nécessairement lors de l'application du traité. On sera d'ailleurs frappé du ton âpre de cet ouvrage, qui prend parfois les allures d'un véritable réquisitoire contre les tendances de la politique française de cette époque.

Les laborieux et interminables travaux de la Commission des réparations ont fourni la matière de deux ouvrages fort pratiques. M. **Germain Calmette** a rassemblé dans un **Recueil de Documents sur la question des réparations**, de 1919 à mai 1921, les mémoires des techniciens, les décisions successives des gouvernements, les débats parlementaires et les déclarations des hommes d'Etat. L'auteur retrace, dans son introduction, l'évolution des problèmes financiers, montre le lien qui unit la question des réparations et celle des dettes de guerre, et met en lumière l'importance d'un système de garanties.

M. **Pierre Noël**, qui a eu à sa disposition les procès-verbaux de la Conférence de la paix et qui, de par ses fonctions, a pu suivre, dès le début, l'évolution de la question, en donne, dans **l'Allemagne et les réparations**, un résumé historique, de 1919 à 1923, et explique les problèmes budgétaires et économiques qui se posent pour le gouvernement allemand s'il veut acquitter sa dette. Examinant la question des réparations dans le cadre de la politique générale du pays, il conclut à la nécessité d'un rapprochement franco-allemand : « Une union économique appuyée par de sérieux avantages d'ordre militaire serait la meilleure garantie de la sécurité de la France. »

Voici maintenant la voix d'un Allemand cultivé et subtil, observateur expérimenté de la politique mondiale depuis trente ans : dans **France, Allemagne, Angleterre** — un livre « lancé » simultanément dans le monde germanique, le monde anglo-saxon, et dans notre pays, — Maximilien Harden dit sa façon de penser sur les problèmes de l'heure présente, et cet ex-bismarkien, ce sémite paradoxal, ce pangermaniste repenti — qui a failli payer de sa vie ses convictions nouvelles — fouaille durement, cruellement, les erreurs de Guillaume et des chanceliers de l'Allemagne « républicaine ».

Les événements si complexes qui se déroulent sur un univers encore ébranlé et troublé par la guerre, ont besoin, pour être compris et exposé, à la fois, d'un historien prêt à retrouver dans le présent les inévitables conséquences du passé, et d'un observateur averti et vivant, et c'est pourquoi les esquisses que M. Albert Milhaud a données de la *Reconstruction du Monde* de riches qualités si rarement unies, se lisent avec tant de plaisir et de profit : problèmes européens, questions impériales britanniques, menaces extrême-orientales; le lecteur est averti des plus importantes questions mondiales, et les voit désormais en profondeur.

Un des plus utiles organismes internationaux créés par le traité de Versailles, le *Bureau international du travail*, poursuit, sous la direction de M. Edgar Milhaud, son **Enquête sur la production**. Nous avons signalé précédemment l'apparition du tome 1er (*Note préliminaire* et *Mémoire introductif*). Le tome II — *les faits : production générale et rendement par ouvrier* — vient de paraître. Il permet, en partant de l'état de choses d'avant guerre, de mesurer la perturbation économique apportée par la guerre mondiale dans la vie de la planète. On ne saurait trop signaler à l'attention des historiens, des géographes, des économistes, cet énorme travail qui complète d'une façon remarquable les enquêtes économiques poursuivies dans le cadre national, au cours de la guerre, dans différents pays.

La Société des Nations, qui a, elle-même, une abondante production, a fait l'objet d'une monographie intitulée : **les Origines et l'œuvre de la Société des Nations**, et publiée au Danemark, pour aider à la reprise de la collaboration intellectuelle internationale. On trouvera dans les deux gros volumes qui la composent des mémoires fort intéressants, écrits pour la plupart en français.

J. P.

gen.
Terq.

M. GASTON DOUMERGUE

M. Gaston Doumergue a été élu Président de la République par le Congrès tenu à Versailles le 13 juin. Depuis bien longtemps, une élection présidentielle n'avait été précédée de journées aussi pleines d'agitations et d'incertitudes. Depuis bien longtemps aussi le résultat du scrutin de l'Assemblée nationale n'avait été préparé avec tant d'art et obtenu avec tant de sûreté. Si l'on avait ignoré que M. Gaston Doumergue avait de la finesse et du bon sens, la manière dont il a conduit les opérations qui l'ont mené à l'Élysée aurait pu apprendre aux spectateurs mal instruits quelle était sa subtile aisance à se mouvoir parmi les complications de la politique parlementaire.

Président du Sénat depuis peu, M. Gaston Doumergue régnait sur la Haute Assemblée par la bonhomie. Il appartenait au Sénat depuis de nombreuses années, et il le connaissait bien. Il s'y était concilié beaucoup de sympathies par ses allures modestes, par la sûreté de ses relations, par son expérience. Aussi dès qu'il parvint au fauteuil présidentiel, il eut l'air d'avoir été formé dès longtemps à présider l'Assemblée. De taille moyenne, assez corpulent, doué d'une voix languedocienne qui se fait entendre, il avait cette majesté démocratique qui n'exclut pas la simplicité, et cette bonne humeur qui s'accorde, quand il faut, avec l'énergie. Le Sénat était content de son président, et il l'a bien fait voir.

Si jamais dans ses rêves, M. Gaston Doumergue avait

songé, comme il est naturel pour un président du Sénat, à être élevé jusqu'à la Présidence de la République, il avait pu justement prévoir que ses collègues lui seraient favorables. Mais ce que M. Doumergue ni personne n'aurait pu imaginer, ce sont les circonstances inattendues et singulièrement difficiles où s'est présentée l'Assemblée nationale du 13 juin. Tout a été paradoxal dans cette élection et tout semblait contraire jusqu'à la veille. Un Cartel des Gauches, ivre de sa force, une crise présidentielle particulièrement grave et inconstitutionnelle, une poussée véhémente des meneurs de la majorité pour contraindre l'Assemblée à nommer un candidat de leur choix, une sorte d'exclusive portée contre M. Doumergue par les partis de gauche auxquels il appartenait, une minorité puissante et désireuse d'avoir aussi un candidat, mais presque tout entière d'opinions différentes de celles de M. Doumergue, c'était bien assez pour jeter la confusion dans une tête solide. Mais quand on est méridional, on n'a pas trente ans de pratique parlementaire sans avoir acquis quelque peu de philosophie : M. Doumergue n'en manquait pas.

M. Doumergue était fort de toute la correcte neutralité que lui imposait depuis déjà plusieurs mois la présidence du Sénat. Il connaissait l'éminente dignité des demi-teintes dans les démocraties. Solidement établi dans le paisible Palais du Luxembourg, il suivait avec attention certes, mais avec sérénité, l'histoire des agitations qui se développaient au Palais-Bourbon. Il savait bien que dans les républiques, l'important est de durer sans être compromis et de représenter quelque jour la sécurité et la sagesse, dont les peuples et leurs mandataires finissent par sentir le besoin. Que reprochait-on à M. Millerand? D'avoir voulu prendre une part active au gouvernement d'une façon ostensible. Et que prétendait le Cartel des Gauches? Il avait l'air de souhaiter exactement la même chose, mais avec des idées différentes. M. Millerand, logicien, ami du raisonnement et de la clarté, vigoureux et courageux, avait pris une initiative bien hardie pour nos mœurs. Le Cartel des Gauches, de son côté, annonçait une innovation bien plus audacieuse encore et bien plus dangereuse. Il avait un plan dictatorial; il l'annonçait; il combattait de front. Que de candeur dans cette impétuosité avouée, dans

ces conceptions d'un contour défini, dans ces systèmes trop expliqués d'avance! Ce n'est pas ainsi que procède la politique républicaine traditionnelle. Elle permet bien des choses! mais il y a la manière.

Il est en effet une méthode orthodoxe. On ne peut pas dire que ce soit la méthode directe. On peut même dire que c'est la méthode contraire. Il advient sans doute qu'un tribun fougueux ou un théoricien plein de conscience expose parfois ses idées, fasse un programme précis, et dresse la liste des réformes possibles. Où a-t-on vu que ces déclarations mènent leurs auteurs au pouvoir? On les loue; on les applaudit; on vante la nouveauté de leurs idées; on leur dit qu'on espère bien qu'un jour ils auront l'occasion d'appliquer eux-mêmes les plans qu'ils développent. Mais en attendant on confie le pouvoir aux gens sages, qui n'inquiètent pas, qui se tiennent aux promesses générales et qui ne craignent pas les sentiers battus; on garde le personnel politique usager. Comme un voyageur qui a écouté avec plaisir le jeune capitaine qui parle d'aventure, on préfère au moment du départ le vieux pilote qui n'a rien dit et qui a beaucoup navigué. Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir de l'imprévu et des accidents : on le verra bien et on avisera. La méthode orthodoxe n'est pas complaisante aux prophètes. Nous sommes du pays de Montaigne qui a dit : « Que sais-je? » et de Rabelais, qui disait : « Peut-être ». Il y a là moins de scepticisme que d'empirisme; et la nation va de préférence à ce qu'elle croit rassurant.

M. Doumergue savait tout cela. Il savait même bien d'autres choses. Ayant participé jadis au gouvernement et se trouvant, par ses fonctions de Président du Sénat, dans le secret de bien des affaires, il n'ignorait pas que, avec la question extérieure, c'est la crise financière qui domine toute notre action. Mais par une singulière rencontre, c'est une crise politique que les événements semblaient préparer, et elle était bien inopportune. Quand il avait été Président de la République, les conditions étaient un peu différentes, et M. Millerand s'était risqué à parler de la revision de la Constitution. Encore avait-il pris soin de présenter ce problème comme intéressant l'avenir. Le Cartel des Gauches, à qui le

destin se plaisait à imposer toutes les contradictions, s'était déclaré vivement hostile à cette revision, et il venait cependant d'essayer de la faire brutalement par un coup de force. L'expérience montre que lorsqu'une crise financière menace, ce n'est pas le moment d'ouvrir une crise politique, et c'est ce que prouve en particulier l'histoire des difficultés financières qui ont précédé et préparé la Révolution et l'histoire de la crise politique provoquée par Louis XVI.

Durant les dix jours qui se sont écoulés avant le Congrès, l'énergique résistance de M. Millerand a permis aux esprits de se ressaisir, de réfléchir, de voir le danger. Le temps en vérité travaillait pour M. Doumergue. Lorsque les néophytes du Cartel des Gauches ont eu mené assez de tapage et assez déployé leurs drapeaux aux tons écarlates, la majorité de l'Assemblée nationale a voulu faire un choix tranquille, et de couleur moins voyante : l'heure de M. Doumergue était venue. Il s'était tenu à l'écart; il n'était pas allé à la réunion plénière du Cartel. Il n'a eu qu'à se présenter pour recueillir les suffrages de tous, et des plus modérés même, qui trois mois auparavant auraient bien cru qu'ils ne voteraient pas pour lui. Il avait cet avantage d'être le symbole de la coutume; il faisait penser à M. Loubet, à M. Fallières; il n'annonçait aucune crise politique inspirée par le socialisme; il laissait même espérer que les controverses autour de la Présidence de la République cessant, on allait revenir rapidement à l'examen des questions extérieures et des questions financières qui, en dépit du Cartel des Gauches, tiennent la plus grande place dans les préoccupations du public.

Si l'on veut connaître le secret de M. Doumergue, on le découvrira sans peine dans l'histoire même de notre pays. Il est représentatif d'un ensemble de qualités moyennes qui contribuent à donner ce sens commun, que M. de Rémusat appelait le sens rare. Il a eu une carrière tout unie; il n'a jamais devancé son heure ni forcé ses talents; il a été, comme il convient, ministre et président du Conseil et il a un peu dépassé la soixantaine. En toutes circonstances, il a évité de chercher à être sensationnel; il s'est tenu dans ces régions tempérées, où l'on ne joue pas un rôle de premier plan, mais où l'on tient un emploi respectable et utile. S'il n'est pas de ces violents, à qui est réservé le royaume des cieux, il est de

ces hommes prudents et avisés, en qui les pays démocratiques ici-bas font confiance. Reconnaissons en lui un de ces citoyens d'origine paysanne, qui ont pris de bonne heure sur la terre où ils vivent, la connaissance des choses réelles. Il a eu des débuts modestes; il a travaillé; il a acquis ses premières notions de la vie à la campagne, puis dans les villes de province. Il a été tout de suite radical avancé, et il l'est resté. Mais le radicalisme, tel qu'il se pratique dans les départements est un état d'esprit, plus qu'une doctrine; c'est une opinion populaire, une opinion de masses laborieuses qui savent leur force, n'aiment pas les classes dirigeantes ni le clergé, veulent le pouvoir, et ne méditent aucune révolution. Il n'y a rien de moins socialiste, au sens exact du mot, que le radicalisme de la petite bourgeoisie provinciale, qui est patriote, ordonnée, et qui est propriétaire ou rêve de le devenir. M. Doumergue a créé sans le dire le radicalisme national. Le journal du Cartel des Gauches, *Le Quotidien*, qui a fait une violente campagne au cours du mois de juin et qui avait pris position contre l'élection de M. Doumergue, a dit au sujet du Congrès, un mot bien juste, qui est de M. Pierre Bertrand : il a dit que l'élection de M. Doumergue était une manifestation du conservatisme social. Rien n'est plus exact, et c'est une des significations les plus intéressantes du vote de l'Assemblée nationale.

Ajoutons que M. Doumergue est du Midi. C'est une qualité qui compte, et ne l'a pas qui veut. M. Doumergue est du Gard, beau département ensoleillé et montagneux, coupé de régions de terre blanche et de terre noire, avec de puissants châtaigniers et des oliviers antiques, des cours d'eau clairs qui semblent tranquilles et se transforment en torrent. L'homme y prend la mesure des choses, et l'esprit y est délié. Ce n'est pas en vain qu'un écolier y fait ses études près de la Maison Carrée et des Arènes. Dans ces vieux pays latins, le sens politique est naturel. On y parle beaucoup, et l'on sait aussi mettre au point la valeur de la parole. Les phrases n'empêchent pas de garder le sentiment du possible, de prendre la dimension des événements et d'accorder les actes aux réalités. L'art politique y est oratoire pour l'apparence, et pour la pratique, il est modestement expérimental. Il est entendu que le Midi a joué un grand rôle dans la République. Mais il a joué aussi

un grand rôle dans l'histoire de notre pays. Depuis le roi Henri IV jusqu'à M. Barthou, en passant par Mazarin, Bonaparte, M. Thiers, Guizot et Gambetta, on ferait à M. Doumergue un assez beau cortège de chefs d'État et d'hommes de gouvernement qui devaient quelque chose à leur origine méridionale. Ce n'est pas le diminuer que d'ajouter qu'il ne se fera pas accroire, au souvenir de ce passé. Car c'est encore un des traits du Midi, que l'on n'y est dupe de rien, et que si l'on trouve tout naturel, on y a le sentiment de ce qu'on doit au pays natal, à la goutte de sang qu'on a dans les veines, et aux faveurs de la fortune. Mais quand l'occasion se présente, on sait la saisir. M. Doumergue, enfant du Midi, qui paraissait bien sage, a su en un tour de main l'emporter sur la troupe de ses adversaires où ne manquaient pas quelques brillantes intelligences : mais il y avait trente ans qu'il connaissait et pratiquait le jeu.

Les circonstances ont invité M. Doumergue à compléter de bonne heure son éducation politique. Quand il a été ministre pour la première fois, il a eu à diriger le département des Colonies. C'est un poste où un parlementaire, s'il a l'ambition de devenir homme d'État, peut beaucoup apprendre. Il y découvre que le monde est plus vaste qu'une circonscription; il s'y forme une idée de la variété des intérêts qui mènent l'humanité; il y connaît les conditions multiples du bien public; sa vue s'y élargit, et son expérience des affaires nationales s'y approfondit. A l'Élysée, M. Doumergue ne saurait oublier l'activité magnifique de tous ceux qui, officiers, missionnaires, fonctionnaires publics, ont contribué à faire rayonner au loin l'influence française, et ont répandu la connaissance de notre langue, de nos lois et de nos sciences.

Enfin, M. Doumergue est protestant, et c'est la première fois qu'un protestant devient Président de la République. Les mœurs publiques de l'époque contemporaine ont même épargné à M. Doumergue la peine de dire que l'Élysée valait bien une messe. Mais si la liberté et la tolérance existent, elles existent pour tous, et M. Doumergue, nous voulons le croire, mettra son point d'honneur à s'en souvenir. Il est fort laïque, et si nous avons bonne mémoire, il lui est arrivé jadis d'être fort anticlérical, dans la période déjà lointaine où l'anticlé-

ricalisme suppléait à toute action politique. Le tempsa passé, et on ne voit pas pourquoi M. Doumergue n'aurait pas à cœur d'observer la plus grande correction. Ce n'est pas du côté des catholiques que lui viendront les suspicions de parti pris. Le pape Léon XIII disait à propos d'un ambassadeur, qui était fort bon catholique, qu'il l'appréciait beaucoup mais qu'il aurait préféré un représentant de la République appartenant au personnel dirigeant, et il expliquait fort bien sa pensée. Il n'avait rien à apprendre à l'ambassadeur, qui, en raison de ses opinions même n'avait qu'un crédit limité à Paris; un représentant plus laïque, si le Pape avait réussi à lui faire reconnaître certaines nécessités politiques, aurait été à même de faire partager ses vues, pour le plus grand bien des rapports de l'Église et de la République. M. Doumergue, protestant, sera-t-il l'homme qui, dans une heure où des passions disparues semblent renaître, voudra maintenir l'Édit de Nantes des partis?

Ainsi tout concourt à donner à l'avènement de M. Doumergue une importance historique. Il entre à l'Élysée au moment où la Présidence de la République était compromise et diminuée par une entreprise violente qui n'avait pas de précédent, et il lui appartient de la rétablir selon la constitution. Il devient chef de l'État, au moment où des méthodes plus audacieuses troublaient les usages, et il a la charge de faire prévaloir les méthodes insinuantes de l'orthodoxie républicaine. Il représente le pouvoir exécutif, au moment où une crise politique artificielle risquait de faire négliger la crise financière essentielle, et il peut replacer les questions dans leur ordre nécessaire. Le destin lui accorde une grande mission : pour peu qu'il mette autant d'adresse et de finesse à la remplir qu'il en a mis à se la faire donner, il est homme à savoir s'en acquitter heureusement.

IGNOTUS

LES FOLIES AMOUREUSES

PREMIÈRE PARTIE

I

La mère Tausend, l'été, à Menneville en Normandie, humiliait le paysage. Devant son gros palais, la mer avait un air pauvre; devant son luxe, le soleil, fût-ce aux plus beaux jours, avait ses prodigalités mesquines, sa majesté offusquée, ses chevaux des biques malingres, ses flambeaux des quinquets fumeux. L'horizon de vertes collines, le ciel bleu et blanc, la jolie campagne semblaient un décor de petite scène.

Il fallait la voir le matin, la mère Tausend, à l'heure où elle recevait, dans sa chambre, ses intendants ou majordomes, son cuisinier chef, et puis l'ordonnateur de ses divertissements, le baron Bouc. Elle était encore au lit, mais redressée, le dos contre des oreillers et des coussins, les cheveux enrubannés, en dalmatique d'or, ses bagues aux doigts, l'autorité aux lèvres. Et l'on eût dit d'un vieux Louis XIV femelle qui, dès le réveil, songe à gouverner son royaume.

Voici le baron Bouc. Il n'est pas jeune; il approche de soixante et dix ans, deux lustres de moins que l'idole en or qu'il salue en domestique bien stylé, mais qui lui tend pourtant sa main sèche à baiser. Un petit vieux très élégant, le baron Bouc, vêtu de clair, une rose à la boutonnière, et

pomponné, finement rasé, la moustache courte, un carreau à l'œil, le cheveu nul, le crâne poli.

— Mais oui, baron, j'ai bien dormi. Qu'est-ce que c'est que les deux filles dont tout le monde parlait hier soir?

Le baron Bouc parut chercher dans sa mémoire et n'y rien trouver.

— Tout le monde en parlait! — reprit la vieille Tausend. — On les avait vues sortir du bain : deux déesses, disait le duc de Millefiore; et il n'est bruit que d'elles, sur la plage, deux Vénus de Raphaël ou de Cabanel...

Le baron Bouc restait penaud.

— Je ne sais pas! — confessa-t-il.

— Ah! tu vieillis, mon Bouc!

Cette familiarité pleine de souvenirs toucha le bonhomme; il compta qu'elle lui vaudrait l'indulgence de la souveraine : il se pencha pour lui baiser la main. La souveraine retira vite sa main, de sorte que le baiser tomba sur le couvrepied, comme une feuille morte. Le baron Bouc se releva, les paumes appuyées aux reins, qu'il avait lourds. Il souriait, tâchait de sourire; mais l'inquiétude lui faisait, sur le visage, une grimace. Il s'attendait à une semonce; il la reçut.

— Baron, ça ne peut pas continuer ainsi. Vous n'y êtes plus! Comment, il y a ici deux Vénus : vous n'en savez rien? Vous ne me les avez pas signalées; je ne les ai pas invitées à mon bal de ce soir. Elles iront au casino : ça vous est bien égal? Tous ces chiens d'hommes iront au casino, pour les voir, danser avec elles, souper avec elles, et puis le reste. Je n'aurai personne : ça vous est bien égal?

— Peuh! — fit le baron, timidement.

— Quoi? Taisez-vous! Que voulez-vous dire?

— Que vos alarmes sont très heureusement inutiles. Que vous aurez, ce soir, tout ce qui compte sur la plage. Que vos salons...

— Taisez-vous. Écoutez-moi. Quelle heure est-il? Neuf heures un quart. Débrouillez-vous. Si je n'ai pas ce soir chez moi ces deux Vénus, je vous casse aux gages. Vous m'entendez?

Le baron Bouc eut l'air de trouver le châtiment par trop sévère; et il bouda. Mais il s'aperçut que madame Tausend

allait se fâcher : il essaya de tourner à la bonhomie son déplaisir :

— Ces deux Vénus, ce sont peut-être, je ne sais pas, des chanteuses, des danseuses, des actrices, des cabotines...

— Eh! bien, elles auront un cachet.

— Je ne sais pas, moi, des catins?...

— Elles trouveront à qui parler!

— Vous les voulez chez vous, même catins?

Madame Tausend eut la colère aux yeux, fit un grand geste de la main et, de sa plus forte voix, un peu cassée, qu'elle avait raccommodée tant bien que mal pour la circonstance, elle fulmina :

— Même catins!

Son air royal, le ton qu'elle prit, son emphase rendaient menus et ridicules ces deux mots. Le baron Bouc s'en égaya et, pour ne pas laisser voir sa gaieté, il tourna les talons. Au moment d'ouvrir la porte, il se ravisa et, les yeux bas, il demanda :

— Où sont-elles descendues?

Silence. Il osa lever les yeux. Mais il ne vit, sur le visage de madame Tausend, que la colère, le mépris et la menace. Il crut bon de filer doux et de sortir. Comme il fermait derrière lui la porte, il entendit que la vieille dame lui jetait encore cette injure, sans retenue :

— *Welcher Dummkopf!*

En allemand, quel idiot! C'était le signe d'être hors d'elle, quand la vieille Tausend oubliait soudain qu'elle n'avait pas toujours parlé français ou à peu près.

II

Le baron Bouc se mit en quête des Vénus. Il apprit, sans trop de difficulté, qu'elles demeuraient au Grand hôtel, où le portier le reçut mal.

— Deux dames, très jolies...

— Quels noms?

— Je ne sais pas... Mais si jolies que tout le monde les a remarquées, depuis deux jours qu'elles sont ici.

Le portier fit semblant de ne rien savoir, ou de garder le

secret professionnel avec rigueur. Le baron Bouc se demanda si les Vénus ne cachaient pas sous l'incognito leurs précieuses personnes. Elles grandissaient ainsi dans son estime et devenaient jalouses déesses de sa destinée : car il avait à redouter la colère de madame Tausend, s'il ratait son ambassade. Déesses dangereuses, et dont l'approche même était une entreprise incommode!... Tout simplement, le Grand hôtel et le casino détestaient madame Tausend et sa maison, qui leur prenait du monde, leur faisait concurrence et, par l'émulation, les obligeait à un grand faste.

Il fallut que le baron Bouc attendît, aux abords de l'hôtel, la chance de rencontrer les Vénus, qui sortiraient de chez elles ou rentreraient, qu'il s'agirait après cela de reconnaître, et puis d'accoster. Il y mettrait sa perspicacité, son bel usage, son aimable désinvolture. Il attendit longtemps, avec une impatience qui, vers la fin de la matinée, devenait de l'angoisse. Il les aperçut alors; il ne douta point que ce ne fussent elles, si belles en effet, si belles! et qui traversaient le jardin de l'hôtel, gagnant la plage.

Si belles qu'il se dit :

— Ce ne sont pas des femmes du monde.

Cette conjecture lui donna de l'entrain, de sorte qu'il avait, en s'avançant et saluant les deux dames, un bon petit air de galant homme. Il s'excusa en peu de mots, tendit sa carte et se présenta, le baron Bouc... Il avait un si bon petit air que les deux dames en rirent gentiment; elles firent aussi une mine de ne pas du tout savoir qui était ce baron Bouc. Il en sourit à son tour et pensa prendre sa revanche s'il annonçait aux jolies dames qu'il venait à elles de la part de madame Tausend. Seulement, elles ne connaissaient pas madame Tausend plus que le baron Bouc. Il les pria de regarder là-bas, à droite, ce château splendide, ce palais; et il leur dit :

— C'est la maison de madame Tausend, la reine du pays.

Il avait de l'admiration plein le visage.

— Horrible! — s'écria l'une des jolies dames.

L'autre dit que c'était affreux. Il y eut leur gaieté pour adoucir tant de rudesse. Or, la maison de madame Tausend, par ses dimensions, ses tours et tourelles, l'énormité de sa

masse, l'exubérance de sa bâtisse, offensait le bon goût : le baron Bouc s'en aperçut avec surprise.

— Mais vous verrez, à l'intérieur, les plus beaux salons du monde, un luxe magnifique, la société la plus élégante... J'oubliais de vous dire que madame Tausend vous prie ce soir chez elle : on dansera.

Non, les jolies dames ne connaissaient pas madame Tausend et n'avaient pas envie de danser...

— Vous rencontreriez, ce soir, chez madame Tausend, Dunois, le fameux écrivain, poète et romancier!

Non, les jolies dames n'étaient venues à Menneville que pour y chercher le repos, le silence, les bains et la promenade...

Le baron Bouc ne savait plus quelle tentation leur offrir. Elles continuaient de lui sourire obligeamment, de le trouver drôle, et pourtant lui dirent adieu. Alors, le baron Bouc sentit la terre lui manquer : madame Tausend l'avait menacé de le casser aux gages; elle le ferait. Et lui, à son âge, que deviendrait-il? Le baron Bouc pâlit, trembla; il eut tout à coup l'air d'un vieux pauvre à qui l'on a refusé l'aumône. Les jolies dames, sur le point de s'éloigner, s'attardèrent de compassion. Et il leur dit :

— Ne me faites pas ça!

Il leur montra un groupe de chaises qu'il y avait, non loin de là, dans ce jardin, et les pria de lui accorder cinq minutes de causerie.

— Cinq minutes! Je vais vous dire.... Quatre minutes!

Et il leur raconta son histoire; elles voulurent bien l'écouter, complaisantes et curieuses, futiles et gentilles. Son histoire, qui n'était pas une merveille dont il eut aucune fierté. Ni grande honte! Il était bien accoutumé à son histoire, depuis le temps qu'il la vivait au jour le jour sans trop d'ennui; elle se confondait avec lui : et il ne la voyait pas plus que ne se voit un homme qui ne se regarde pas au miroir. En la contant, il en éprouva quelque gêne; et c'est que les deux jolies dames lui devenaient ce miroir. Au passage des incidents les moins glorieux, il avait un sentiment de surprise, peu agréable, sans doute. Mais il arrangeait tout cela de son mieux, par une sorte de cynisme quasi

naïf, plus naïf qu'ingénieux, par un cynisme analogue à une espèce d'innocence. Il dit aux jolies dames :

— Écoutez; ne me faites pas ça. Vous me mettriez dans un mauvais cas. Je suis un pauvre homme. Écoutez; je ne suis pas du tout baron. Je m'appelle uniment Bouc. Et, ce titre de baron, c'est madame Tausend qui me l'a donné : d'ailleurs, elle l'a pris sous son bonnet, je l'avoue. Bonté pure! Elle m'a donné ce titre, quand je dus entrer à son service, de manière à me distinguer des autres personnes de sa maison et, s'il faut le dire, afin de me séparer de ses domestiques.

Les jolies dames se tenaient de rire.

— Est-ce ridicule? — demanda Bouc à lui-même plutôt qu'à elles. — Oui, c'est un peu ridicule. Mais il y a pourtant de la gentillesse, dans le souci de cette bonne dame : il m'a épargné des avanies et le pénible sentiment de l'humilité dans un monde où l'on a l'orgueil habituel. Mon titre me relève aux yeux d'autrui, aux yeux même de madame Tausend, qui oublie qu'elle me l'a donné : elle me traiterait avec moins d'égards, si elle m'avait laissé le Bouc sans plus que mon père m'a engendré. C'est drôle, n'est-ce pas? Vous allez rire : mon titre, dont je sais la vanité, le néant, me relève à mes yeux aussi, dans les moments que ma posture ici-bas aurait de quoi m'attrister... Vous êtes gentilles, mesdames : vous ne riez pas.

Elles avaient envie de rire; alors, prudent, il leur en fournit une occasion qui ne fût pas relative à lui et à ses misères :

— Tenez, ce monsieur qui passe, là, sur les planches, si droit, si beau, habillé de gris, c'est l'un des gendres de madame Tausend, le duc de Millefiore... Mille fleurs : un joli bouquet!... Je reviens à mon personnage modeste. J'étais professeur de philosophie dans un lycée de province, il y a trente-quatre ans. L'une des filles de madame Tausend, aujourd'hui la comtesse de Conches, eut alors le goût très vif d'être savante. Je ne dis pas qu'elle soit positivement bossue; mais elle a une épaule plus haute que l'autre et le visage peu symétrique. Elle ne se mariait pas; l'idée lui vint de compenser par de rares mérites les agréments dont elle était dépourvue. On me choisit, pendant les

vacances, pour lui enseigner les plus jolies erreurs de l'esprit humain : c'est, en somme, la philosophie. Elle avait, malheureusement, un bon sens rigoureux et comme une rudesse de la raison qui la rendait rétive aux extravagances des philosophes. Elle n'admettait pas que fût posée la question de savoir si la réalité n'est pas une apparence, une rêverie de l'esprit sur les images que les sens nous procurent. Un jour, elle retira furtivement la chaise où j'allais m'asseoir; je tombai, je me plaignis d'être tombé : elle me dit que j'avais tort de tant crier pour le néant d'une chaise qui me manquait, pour le néant d'une partie de moi qui me faisait mal.

— Dame! — dit gaiement l'une des jolies dames.

— Oui! — reprit le baron Bouc. — Seulement, il est dur d'enseigner la philosophie aux dépens de son chétif individu. En peu de jours, je fus certain que mademoiselle Bertrade ne mordrait pas aux jeux innocents de l'idéologie. Comme elle était, par ailleurs, intelligente et, je vous l'ai dit, la raison même, j'eus la bonne foi de l'en avertir. Elle se mit alors à la pratique des vertus les plus simples et les plus rares qui font d'elle, maintenant qu'elle a passé l'âge des séductions, l'une des femmes remarquables que l'on puisse rencontrer; je vous assure : elle a une âme.

— Est-ce que nous n'avons pas tous une âme?

— Non, madame : je n'en ai guère!... Du moment que je n'enseignais plus la philosophie à mademoiselle Bertrade, je n'avais plus rien à faire chez madame Tausend. C'était, je m'en souviens, le 9 août, par un beau temps, sur cette plage, et dans cette maison de tous les plaisirs dont j'avais été jusque-là privé. Je suis de petite naissance et de petite condition. J'avais trente-six ans, qui vous paraît un grand âge et qui fut, par les hasards de ma destinée, le commencement de ma courte jeunesse. On me trouvait de la bonne humeur, de l'entrain, bonne mine. Je me révélai, contre l'attente générale, contre la mienne aussi, un homme de plaisir... Les chameaux ont un renom de sobriété, au désert, où l'on manque d'eau : qui sait si un chameau qu'on transporterait dans nos climats plus riches ne serait pas un grand buveur et un pochard? Quant à moi, je n'avais été un homme d'étude que faute de plaisir. A peine eus-je enfin connu le

plaisir, je m'aperçus que je le préférais. En le connaissant, je le reconnus, et que j'étais à lui destiné. Le plaisir!...

Le baron Bouc disait joliment ce mot de plaisir et, comme s'il lui avait fleuri sur les lèvres, le baron Bouc, après cela, resta un peu de temps à le respirer, les narines contentes, les yeux à demi clos. Les dames le réveillèrent de son extase par leur rire. Et il continua, sûr désormais de leur complaisance :

— J'eus le bonheur de plaire à madame Tausend...

Le rire des jolies dames eut un éclat dont le baron Bouc fut, sinon blessé, contrarié dans son amour-propre. Il répliqua :

— Oh! madame Tausend, il y a trente-quatre ans, avait encore de très beaux restes de jeunesse, grande allure et des charmes. C'est fini, je l'avoue; et, quand vous la verrez, vous aurez peine à deviner ce qu'elle était en son été. Veuillez me croire sur parole. Elle me dit : « Mon petit Bouc, si vous ne tenez pas à la philosophie outre mesure, demeurez donc chez moi. Je vous nomme l'intendant de la gaieté dans ma maison. Vous aurez soin des chasses, des bals, des cotillons, de la musique, de la comédie; vous serez... » Je me souviens de ses mots... « le maître de mon tralala. C'est dit? » Je me confondis en remerciements; je me démis de l'Université. Depuis lors, j'ai mené une existence des plus agréables, dans le luxe et dans le plaisir. N'est-ce pas encore une philosophie, un peu désabusée? mais, quoi! désabusée des faux semblants, crédule aux seules vérités attrayantes.

Les jolies dames allaient complimenter le baron Bouc et le quitter...

— Seulement! — reprit le baron Bouc. — Seulement, je ne suis plus jeune. Madame Tausend, moins encore. Elle est devenue, ces derniers temps, acariâtre. Moi, je deviens, pour un maître du tralala, un bonhomme très imparfait. Je me rouille. Il en résulte... Et, ce matin...

Le baron Bouc raconta, sans badiner, l'algarade qu'il avait subie, la menace qu'il redoutait; et il conclut :

— Mesdames, je suis entre vos mains le jouet de votre volonté, je n'ose dire, de votre caprice. En deux mots, venez ce soir : je suis sauvé. Si pour mon malheur, vous ne veniez

pas, je serais un pauvre vieux Bouc cassé aux gages, mis à la porte comme un laquais, sans le sou. Et, dame! ce n'est pas à mon âge qu'on se fait une situation nouvelle, en ce monde où les jeunes gens ont de l'entregent : ce n'est pas pour le leur reprocher; mais, moi!...

— Monsieur Bouc, — dit l'une des jeunes dames, et l'autre fit le signe de l'assentiment, — nous irons ce soir chez madame Tausend.

Il leur baisa les mains. Il était rasséréné. Il reprit son bon air et, du vieux pauvre qu'il avait cru être, il redevint le baron Bouc, assez pimpant.

— Seulement, dites-nous un peu qui est cette madame Tausend.

— Une vieille dame, énormément riche.

— Et puis?

— C'est tout. Une vieille dame : et tout ce qu'il faut de respectabilité. Riche : un train de maison magnifique; tous les plaisirs.

— Mais d'où vient-elle?

— Oh! — répondit Bouc, — elle ne vient plus. Elle est venue...

— Mais d'où?

— Il y a si longtemps! Elle est venue des empires centraux, qui n'étaient peut-être pas des empires, dans ce temps-là : je n'en sais rien.

— Elle est boche?

— Non! Vous allez fort. Elle se souvient — ou l'a oublié — d'être née, si je ne me trompe, en Autriche. Ou bien en Tchéco-Slovaquie.

— Son mari?

— Mort! Je n'ai jamais connu monsieur Tausend; on était consolé de sa mort, quand je suis entré dans la maison.

— Il était boche?

— Un peu.

— On est boche ou on ne l'est pas!

— Il l'était, oui, de naissance. Mais, jeune encore, très jeune, il se fit naturaliser français. De sorte que madame Tausend est française...

— C'est une chance!

— Dont elle a fait un bon usage. Pendant la guerre, elle a fondé un hôpital de neuf cents lits; elle a donné à la France des petits-fils, n'ayant pas de fils, mais trois filles seulement : l'un de ses petits-fils a été tué à la guerre.

— C'est une chance!

— Ne dites pas ça. Elle en a eu beaucoup de peine. Je vous assure qu'elle est digne de vos respects et de votre indulgence. Mais, vous, mesdames...

Il hésitait à le demander; il le demanda :

— Qui êtes-vous?

Elles furent bien étonnées :

— Madame Tausend nous invite et ne sait pas qui nous sommes?

Le baron Bouc essaya de sourire, afin de dissimuler son embarras.

— Olga Andréevna Makharov, ma nièce. Et je suis la princesse Alexandre Makharov, pour vous servir.

Elle fit gaiement au baron Bouc une petite révérence. Il eut, en même temps, sa curiosité mise en éveil et le respect, qui l'empêcha de s'enquérir davantage. Il salua et, bien déférant, il s'en alla.

III

Si la princesse avait conté au baron Bouc son histoire, en échange de celle qu'il venait de lui conter, voici ce qu'elle eût dit, ou à peu près.

« Oui, baron, oui, princesse Makharov! Ça vous étonne? Moi aussi. Depuis trois ans que je suis tout de bon princesse russe, j'en demeure émerveillée. Quelle aventure! J'aurai vingt-quatre ans bientôt. Je suis née en France, au pays d'Anjou, non loin d'Angers, ville heureuse, ville aimable et nonchalante. Je m'appelle Jeanine. Je m'appelais Jeanine Lormeau. Je n'étais ni princesse, ni seulement baronne.

» Mon père, monsieur André Lormeau, est là-bas un propriétaire de vignobles, un assez gros marchand de ces petits vins qui ont un joli goût, disent les vieux : mais, moi je ne bois que de l'eau. Je m'y connais. Je n'aime pas ces vins qui vous tapent sur la tête, qui vous cassent les jambes.

Il me faut, pour être contente, avoir l'esprit net et le corps vif. Une eau bien claire, légère et fraîche, voilà mon régal. Seulement, c'est difficile à trouver. C'est plus rare que les crus célèbres, aussi rare que le silence et la solitude. Il y avait, dans la propriété de mon père, une source délicieuse, où j'allais boire, l'été surtout, l'hiver aussi. Je me servais d'une timbale en argent, que vit le prince, lors de nos fiançailles. Il me donna une timbale en or : il est riche, le prince, et croit que l'or fait le bonheur! Je l'ai cru, à mon tour. Je n'aurais pas épousé le prince, je l'avoue, s'il n'avait eu sa grande fortune pour compenser divers inconvénients; peut-être, ensuite, ne l'aurais-je pas quitté si volontiers, s'il ne m'avait assuré les deux cent mille francs de rentes qu'il me sert. Jugez-moi comme il vous plaira. Si vous me jugez une femme cupide, vous n'y comprenez rien : c'est ainsi, du reste, qu'on juge les gens, sur des signes qu'on interprête à la diable et sans finesse.

» Et puis, baron, vous auriez tort de m'être sévère, quand, vous et moi, nous avons besoin de la même indulgence, vous qui vous êtes établi domestique d'une vieille dame, pour le soin de votre plaisir, et moi l'épouse d'un bonhomme, pour le soin de mon élégance. Elle vous a nommé baron; il m'a rendue princesse. Vous étiez las de la philosophie; je souhaitais de vivre joliment. Baron, nous sommes les héros d'une frivolité qui n'est pas sotte. Seulement, la vôtre a quelque chose de ridicule, parce que vous êtes vieux; la mienne est jolie, ou bien je me trompe.

» Je n'avais pas de mère; ma mère est morte à ma naissance. Mon père était surtout occupé de ses vignobles et voyageait pour vendre ses vins. Je crois qu'il se console de son veuvage sur les routes. Je crois qu'il m'en voulait d'avoir été, par ma naissance, la cause de son veuvage. C'est un homme trèssingulier, qui a toujours très bien agi envers moi. Je n'ai pas de reproche à lui faire. Et pourtant je ne l'aime pas. Je ne le déteste pas, vous m'entendez? Mes sentiments pour lui sont une espèce d'aménité où il y a beaucoup d'indifférence. Il m'a fait élever, — très bien élever, baron! — par des gouvernantes que je n'aimais pas... Je n'ai encore aimé personne... Pour me marier, pour m'en

aller à l'aventure de ce mariage saugrenu, j'ai quitté mon père sans nul regret. Je l'ai moins regretté que la petite source d'eau fraîche où m'attirait ma gourmandise... Les premiers temps de mon mariage, le prince me faisait envoyer des bouteilles de cette eau excellente : elle m'arrivait brimbalée, sans la juste fraîcheur et la légèreté qui me la rendaient jadis agréable... On ne saurait, baron, séparer l'eau de la source, pas plus que, de l'âme, les idées; c'est une opinion que je propose à votre ci-devant philosophie.

» A vingt ans, j'étais une jeune fille analogue à tant d'autres qu'on trouverait en province : ma foi! gentille, peu informée de ce qu'on appelle, dans les romans, la vie. Au surplus, qu'est-ce que la vie? Chacun la sienne; et l'on s'en tire comme on peut. Du reste, je n'étais pas exactement provinciale. C'est dans les villes, la province; et je vivais à la campagne. En fait de ville, jusqu'à mon mariage, la seule que j'ai connue est Angers, où j'allais le dimanche pour la messe; et l'on m'y menait au bal, quelquefois. Les jeunes gens montraient, auprès de moi, un vif empressement. Ils ne m'aguichaient pas. J'aimais à danser : mes danseurs m'ennuyaient. Je n'aime pas les jeunes gens : les timides ne sont que des sots; les autres ont une façon de vous manier qui me dégoûte. On m'a demandée en mariage, plus d'une fois. A chaque fois, mon père me disait : « Épouserais-tu le petit... » n'importe qui? Je lui répondais que non. Voilà tout. Quand il me dit, un jour : « Épouserais-tu le prince Makharov? » je pouffai de rire. Mais vous ne savez pas qui est le prince Makharov.

» Un grand seigneur, un véritable grand seigneur, comme on n'en fait plus, comme on n'en a fait qu'en Russie, au temps des tsars. Un géant, gros, velu, et roux de poil; mais il commençait de grisonner. De belles manières; un mélange de bonhomie et d'insolence. Il traitait mon père avec une étonnante familiarité, l'appelait son brave Lormeau, lui tapait sur l'épaule et, du revers de la main, sur le ventre. Avec cela, une espèce d'amabilité, d'amitié même. Il l'avait connu en Russie, à Kiev, du temps que mon père y allait placer du vin, son vin d'Anjou et d'autres vins dont il prenait la commission. Le prince n'admettait de vins que

français; mon père était son fournisseur; et, comme le prince menait un train de vie considérable, cette affaire-là comptait gros.

» Dans les premiers temps de la guerre et bien avant la révolution, le prince avait quitté la Russie. Je ne sais pas où il était allé d'abord. Ses biens sont en Pologne, dans une région que ni la révolution ni la guerre n'ont dévastée. Il vint plus tard en France et voyageait, il y a trois ans, au début de l'été, avec sa nièce, ma chère Olga Andréevna, en voiture automobile. Chère Olga! Elle, une victime des bolcheviks; elle a pu se sauver de leurs prisons, de leur sauvagerie, par son courage et par une audace où elle a risqué sa vie. Elle a perdu, dans le désastre universel de la Russie, ses deux frères, son père et sa mère, tous fusillés après avoir subi les tourments les plus horribles. Elle se réfugia auprès du prince; et ils voyageaient ensemble, pour divertir un peu son chagrin. Comment ils passèrent chez nous? Ce fut le hasard des routes, ce fut ce grand farceur de hasard qui s'amuse à jouer avec nos destinées. Le prince reconnut au passage le nom de notre vignoble, entra chez nous, revit mon père et, par le souvenir des temps meilleurs, eut plaisir à le voir.

» Il m'aperçut, dans le jardin, me trouva jolie : je l'étais; je le suis encore, baron! Je ne crois pas, en vérité, que je le sois tant et si bien qu'il le faudrait pour expliquer tout ce qui arriva. Mais je n'y connais rien : le prince est un autre connaisseur! Peut-être aussi les hommes, et un vieux prince russe, ont-ils, sur la beauté des femmes, des opinions qui nous échappent. Toujours est-il que ce prince-là fut, tout aussitôt qu'il m'eut aperçue, amoureux fou de ma beauté. Il me fit maintes politesses, d'une façon la plus gracieuse, et timide!

» C'est l'homme le moins timide qu'il y ait. Je vous ai dit comme il traitait mon père; et je l'ai vu, avec toutes sortes de gens, un maître qui gouverne des esclaves et les gouverne sans douceur. « Ma fille Jeanine... » lui dit mon père. Je n'osai pas lui tendre la main; il attendait que je la lui tendisse; et il me fit un grand salut respectueux. J'attendais qu'il me dît un mot; et il n'osa que me pré-

senter Olga Andréevna, qui tout de suite me parut charmante. Il se tut. Le silence le gêna. Il se tut, faute d'oser rien dire. Cependant, il aurait voulu rester un peu plus longtemps. Il partit.

» Mais il revint le lendemain, ayant détraqué son voyage, étant pour quelques jours à Angers, à l'hôtel. Je ne le vis pas, ce jour-là : j'étais à la promenade. Et, le soir de ce jour-là, mon père me demanda si j'épouserais le prince Makharov. Je pouffai de rire, ainsi que je vous le disais... Il faut vous dire, sans plus tarder, que le prince avait alors soixante-huit ans, et grand air, oui, mais enfin l'air de son âge.

» A peine eus-je fini de rire, ou même je riais encore, je répondis : « Mais oui, très bien! » Mon père écarquilla les yeux. Et la surprise de mon père soulignait l'absurdité de la demande. Seulement, — aujourd'hui, je m'en aperçois, — ce fut l'absurdité qui me tenta. Je n'étais ni absurde ni raisonnable, d'habitude; j'étais un peu fantasque, tout au plus. Mais il y a de ces moments où le danger vous attire, où le trantran de la sécurité quotidienne vous ennuie probablement : vous n'en savez rien et vous êtes, sans le savoir, disposée à toutes les folies. D'ailleurs, est-ce le danger, qui m'attira? Non : je n'avais aucune idée d'aucun péril. Ce fut un élan de gaieté qui me porta, bien vivement, à un parti que je n'aurais jamais prévu. Ce fut de ne l'avoir jamais prévu, qui me tenta; ce fut l'absurdité.

» Mon père me dit, le lendemain : « Jeanine, le prince doit venir aujourd'hui chercher ta réponse. — Mais oui; c'est oui! » Je me souviens de ma voix, comme des mots. C'était oui, gaiement oui : je l'avais résolu; je n'allais pas me dédire. Et, s'il vous plaît de le savoir, le projet me séduisait fort, d'être bientôt princesse, et russe, et riche, la princesse Alexandre Makharov. Je me souviens de moi, de lui, de la joie qu'il avait au visage, quand il me revit, après que mon père lui eut donné ma réponse. Quelle joie! Une petite larme, au coin de l'œil, était le signe de son émoi. Cependant, il riait. Je vois encore sa figure. Son grand air ne l'empêchait pas d'avoir une bonne figure. Je vois encore son petit nez trop court et comme fait en mie de pain, ses grosses

pommettes qui lui arrondissaient le visage, qui lui donnaient un visage enfantin. Le visage d'un poupon, mais qui aurait de la barbe, et chenue! Les yeux d'un bleu pâle, d'un bleu de faïence, et très malins. Je l'entends me dire, me répéter : « Mademoiselle Jeanine... Mademoiselle Jeanine... » Et c'est tout ce qu'il trouvait à me dire, à cause de l'émoi, dont sa bouche tremblait. Jamais on ne m'avait appelée mademoiselle Jeanine avec tant de respect, de tendresse, j'en suis bien sûre, mais cachée sous le respect.

» J'avais envie de rire. J'ai dû sourire seulement : le respect que l'on vous accorde, on vous l'inflige, on vous l'impose; j'ai dû paraître un peu guindée. Puis le prince me mit un baiser au front. Le poil de son visage sur ma peau ne me fut pas agréable.

» Cela se vit, probablement. Le prince dut s'en apercevoir. Et j'observai qu'il me regardait avec beaucoup d'inquiétude, avec chagrin, dont je fus, sinon attendrie, un peu touchée pourtant. Je me promis d'être courageuse; désormais, je tolérai son baiser quotidien comme une formalité inévitable et qui, somme toute, ne valait pas qu'on fît la renchérie.

» Je garde un charmant souvenir de mes fiançailles. Le prince avait pour moi tous les égards possibles. Je pris l'opinion d'être une personne très singulière; et, puisque j'allais être bientôt princesse, je le fus déjà, très volontiers, à mon estime. Une princesse était, pour moi, différente d'une autre femme, quelque chose de mirifique. Je vous comprends, baron, qui avez cru devenir un autre homme, quand la vieille Tausend vous accorda ce titre. Et moi, je crus être princesse de naissance : le prince avait reconnu que j'en étais une! Voilà comme je grandissais en moi-même, par une sorte de féerie. C'est le meilleur amusement, de grandir ainsi.

» Le prince me comblait de cadeaux. Et moi, je me disais que j'aurais été bien sotte, de refuser perles, diamants et pierreries, pour le seul ennui de ce baiser qu'il me plaçait au front, discrètement.

» J'étais, je vous assure, la jeune fille la plus honnête qu'il y eût, naïve même. Cependant, cette façon que j'avais d'accepter ces cadeaux en échange d'une patience résignée, pour un baiser, de compter qu'en somme ce n'était pas cher,

ce marchandage est assez vil. Je me demande s'il n'y a pas, en toute femme, un instinct de fille. Car je ne suis pas un monstre!

» Le prince avait une causerie attrayante. Il me parlait de notre avenir, et du mien, de la vie que nous mènerions en Pologne, en d'autres pays, en tous pays que je voudrais. Il mettait à mes pieds le monde. Je l'acceptais, sans plus de cérémonie. Voilà comme grandissait mon jardin.

» J'épousai le prince... »

Après cela, on ne peut supposer que Jeanine fasse le récit de son existence au baron Bouc. Elle a de la vergogne. Mais elle songe à son mariage et à cette nuit de noce dont le souvenir suffit pour que sa physionomie change et devienne soudain farouche, frémissante... Elle n'a plus de mots pour raconter, fût-ce à elle même, l'incident. Elle murmure :

« C'est affreux... Il avait l'air d'un singe, d'un vieux singe! »

Si malheureux, en outre! si honteux, attentif à n'être ni méchant, ni brutal, ni maladroit!... Mais enfin, quelle horreur, l'animation d'un zèle déplorable!... Triste et content : si content, plus triste bientôt... Plus triste que tout, son remerciement, son excuse, et puis sa retraite. Il est retourné dans sa chambre. Jeanine a peur de lui.

Le lendemain, Jeanine se rassure. Sa jeunesse est la plus forte. Le prince ne se montre qu'à l'heure du déjeuner. Jeanine est trop fine pour ne pas s'apercevoir d'un changement de ce bonhomme. Quel changement? Du grand bonheur des fiançailles au désespoir. Mais le bonhomme n'avoue rien. Est-il un peu plus cérémonieux? Sans doute. Et il parle davantage. Il essaye d'égarer dans les paroles son chagrin. Jeanine aurait pitié de lui. C'est pourtant ce qu'il ne veut pas. Il feint une gaieté qui, par moment, la déroute. Et il tâche surtout de rassurer Jeanine.

Pour rassurer Jeanine, que faudrait-il? En peu de mots, lui promettre ce qu'à lui-même s'est promis le prince : de ne pas recommencer la sottise de la nuit passée, de laisser Jeanine tranquille à présent, de la garder auprès de lui sans plus toucher à elle. Seulement, les mots vous manquent, pour avouer un tel désastre de l'amour de l'orgueil.

Au surplus Jeanine a son visage calme. Elle se dit :

« C'est donc ça! »

Elle se dit :

« On s'en remet! »

Jeanine a son visage si calme et tant d'aménité qu'un moment le prince doute de l'avoir si affreusement offensée. Avant de prendre son parti d'une réserve qui coûte à son orgueil et à son amour, il veut en avoir le cœur net. Il s'approche de Jeanine, câlin déjà, les mains entreprenantes. Elle frémit, ne se tient pas de reculer; elle a dans les yeux, et ne le sait pas, de l'effroi, de la supplication, aux lèvres du dégoût. Le prince alors se retire. Quand Jeanine le reverra, il sera tel qu'au déjeuner, soumis, aimable et distant.

Le prince et la princesse Makharov partirent pour la Pologne après avoir voyagé en France. Olga les accompagnait, qui avait pris pour Jeanine la plus vive tendresse, une de ces amitiés ferventes qu'une jeune fille a quelquefois pour une jeune femme. Elles étaient deux sœurs nouvelles et que la nouveauté de leur réunion ravit. Deux sœurs : deux jeunes filles, pour ainsi dire. Est-ce qu'on n'aurait pu donner le nom de jeune fille à cette Jeanine, en dépit de son mariage, en dépit de sa nuit désastreuse? Et, depuis lors, le prince ne la traitait pas autrement qu'une jeune fille. Jeanine avait pourtant, sur Olga, le prestige d'être une femme et de savoir ce qu'il en coûte. Mais Olga, de son côté, retrouvait la suprématie par d'autres connaissances : elle savait la langue du pays, savait parler aux domestiques et aux paysans; et elle était accoutumée à cette grande vie qu'on mène dans les propriétés immenses de Russie ou de Pologne, une belle vie dehors, en voiture ou à cheval, en traîneau l'hiver. Elle enseignait à Jeanine sa coutume de l'espace, l'entrain fougueux, la hauteur gentille, la liberté innocente et rurale, une désinvolture qui n'est pas la nôtre, l'art de compter plus largement le temps et l'étendue. Jeanine et Olga furent, mieux que des sœurs, des amies et qui ont ou qui prennent le même usage de leurs journées.

Une fois, le prince entendit sa nièce appeler Jeanine de ce petit nom qu'il osait à peine lui donner. Il dit à Olga :

— Mais la princesse est votre tante?

— Du même âge! — repartit Jeanine.

Elle ne songeait pas que cette pensée de leur égale jeunesse était, pour le vieux prince, une impertinence. Olga s'en aperçut la première.

— Petite tante! — dit-elle à Jeanine d'une douce voix.

— Non! — fit le prince, avec un effort de paraître bon sire... Non! si la princesse vous le permet...

— Je le permets; je le demande! — répondit Jeanine.

Et le prince :

— Allez! vous êtes deux enfants.

Il y avait, dans tout cela, quelque tristesse, ou beaucoup de tristesse pour le bonhomme et, pour Jeanine, un peu. Quand le bonhomme se fut éloigné, Jeanine restait assez penaude, fière pourtant d'avoir si bien marqué sa volonté, confuse d'avoir été cruelle. Olga l'interrogea furtivement :

— Chère Jeanine! Tu n'es pas gaie?...

— Non! — répondit Jeanine.

C'est tout ce qu'elle voulut accorder de confidence.

Il en fut de même à plusieurs reprises. Olga se fit de Jeanine une idée qui la lui rendit plus chère. Elle eut à la plaindre et la plaignit à l'aventure, soupçonnant de vilaines choses qu'elle n'aurait pas su définir, et ne sut pas que, dans la mélancolie de Jeanine, le principal était l'ennui.

Car on s'ennuie, dans ce grand espace des pays slaves. Olga s'y ennuyait aussi; mais, Russe de naissance, elle avait le don de cet ennui; elle en avait le goût, jusqu'à y trouver de singulières délices. Non pas Jeanine!

Cette vie leur dura près de trois ans, coupée de voyages. Et le divertissement du voyage eût enchanté Jeanine. Mais le prince les y accompagnait; et alors, si bien discret qu'il fût, il était là plus constamment. Jeanine préférait encore demeurer dans la maison de Pologne, où elle ne le voyait qu'aux repas. Cette vie leur dura jusqu'à un événement terrible.

Un soir, il y avait du monde chez le prince. Pour égayer Jeanine, pour rompre la monotonie d'une existence où lui-même s'attristait, il s'était dit qu'une jolie fête serait bien venue. Il donnait un grand dîner.

Il se grisa. Il fut, après le dîner, comme en sa jeunesse, un gaillard sans retenue, qui fait du vacarme. Et, quand

les invités furent partis, Olga dans sa chambre et Jeanine dans ses appartements, il est gris, mais il garde quelque malice, guette et attend que Jeanine ait donné congé à la servante qui l'apprête pour la nuit. Alors, il se glisse et va, très sûr de lui, frapper à la porte. Il frappe fort.

— Non! — dit Jeanine. — N'entrez pas!

Il entre. Il a sa vieille figure assez rubiconde, les yeux tout chavirés, une ardeur qui se voit. Et Jeanine, épouvantée, crierait, si la peur ne la rendait muette. Et lui, de rire. Le voici, et qui saisit Jeanine à pleins bras. Elle se débat, si bien qu'il dégringole et, dégringolé, rit plus fort. Mais il reste par terre, étourdi un instant. Jeanine va-t-elle l'aider à se relever? Elle hésite à le faire. Il la devance. Il est debout. Jeanine se sauve, entre dans la pièce voisine, qui est sa chambre. Elle tire le verrou. Le bonhomme frappe de ses deux poings contre la porte, de ses deux poings, et puis de l'épaule, pour enfoncer la porte. Jeanine, dans sa chambre, est à se demander si elle ne va pas crier au secours. Lui, le bonhomme, ses forces l'ont déçu; alors, il crie et geint, crie des injures, annonce qu'il est le mari et qu'il revendique ses droits de mari. Les mots sont ignobles; et la figure, telle que l'imagine Jeanine, horrible. Une heure durant, le bonhomme se démène, et puis se lasse, et puis s'en va.

Tout le reste de la nuit, Jeanine fut aux aguets. Au petit jour, elle s'endormit de lassitude. Elle ne descendit qu'à l'heure de déjeuner. Elle était à s'interroger sur l'état où serait le prince; et comment se reverraient-ils, après la scène abominable de la nuit? Le prince lui envoya son valet de chambre et la nouvelle qu'il n'allait pas bien, qu'il ne déjeunerait pas, qu'il resterait chez lui toute la journée.

— Bien! — dit seulement Jeanine.

Elle eut soin de ne pas s'informer d'avantage.

— Il a trop bu, hier soir! — dit Olga.

Elle épia, sur le visage de Jeanine, le signe d'une opinion là-dessus. Jeanine garda une impassibilité qui n'était pas l'indifférence.

Toute la journée, le soir aussi, le prince attendit que Jeanine s'informât de lui : elle ne le fit pas. Il n'était, d'ailleurs, aucunement malade; mais, dégrisé, il avait honte de lui-même

et croyait avoir tout perdu si Jeanine gardait la haine et l'horreur de lui.

Le lendemain, vers midi, comme elle ne donnait aucune marque d'un sentiment quelconque, le prince lui écrivit :

Princesse, nous ne devons pas nous revoir. Je vous propose et je vous prie de quitter la maison. Je vous rends votre liberté; je compte que vous porterez dignement le nom que je vous ai donné. Il vous sera servi, par mes soins, une rente de deux cent mille francs; vous serez plus tard l'héritière de ma fortune. Pareille rente sera servie à ma nièce Olga Andréevna Makharov, que je vous prie d'emmener avec vous. Adieu. Je suis, avec respect, votre époux.

Si Jeanine, à cette lecture, éprouva un vif émoi, fort trouble, un sentiment dominait tous les autres, un grand bonheur inopiné de délivrance. Elle était libre, débarrassée de la peur qui la tenait, depuis la veille, dans une angoisse très pénible, débarrassée de l'ennui, de l'exil et de l'infamie de sa condition. Il lui semblait que sa jeunesse triomphait, sortait de prison, s'évadait loin d'un supplice et d'une ignominie; ce fut le premier élan de son âme. Alors, la sécurité la rendit débonnaire. Elle fit demander au prince de la recevoir, pour l'adieu. Il ne retint de sa réponse que l'adieu : elle acceptait ainsi son offre. Il refusa de la revoir. Cette dureté, s'il l'infligeait à elle ou à lui-même, elle ne le sut pas. Elle y songea un instant, se crut offensée. Elle s'aperçut qu'en définitive elle n'avait demandé à faire son adieu que par courtoisie. Elle s'aperçut aussi qu'elle préférait l'offense à la corvée. En deux jours, elle eut achevé ses préparatifs de départ.

C'est ainsi que Jeanine Lormeau, princesse Makharov, et Olga Andréevna quittèrent la Pologne, un peu effarées jusqu'au moment d'être ailleurs, et puis enchantées comme d'une escapade. Elles voyagèrent en Italie, vinrent en France et, à Paris, avenue Kléber, se procurèrent un appartement tout meublé. Les grandes chaleurs de la saison leur firent désirer d'être à la campagne. Voilà comme elles s'établirent, pour quelques semaines, à Menneville en Normandie, l'été dernier.

IV

Or, les voici, le soir que le baron Bouc les a invitées, qui font leur entrée dans les salons de madame Tausend. Ah! quels salons, tout en or, ruisselants d'or et de lumières! Un luxe énorme, et un luxe de Paris, saugrenu à la campagne. Dorés les murs, dorés les meubles; et les robes, de toutes les couleurs, sous la lumière, ont des reflets d'or. De l'or qui danse, de l'or qui se trémousse. Et la musique, n'est-elle pas en or, ou en clinquant?

Les valets, perruque poudrée, la livrée largement galonnée d'or, sont aux chambranles des portes. L'un d'eux annonce :

— La princesse Alexandre Makharov; mademoiselle Olga Andréevna Makharov.

Le baron Bouc se précipite à leur rencontre et va les mener par les petits sentiers que laisseront les couples dansants, jusqu'au fond du grand salon saluer la maîtresse de la maison. Petits sentiers? Une belle avenue s'est ouverte : les danseurs ne dansent plus et font deux lignes déférantes ou curieuses devant les deux Vénus qu'on leur a promises. Quelle entrée, digne de souveraines! Jeanine est un peu intimidée; Olga ne l'est pas. D'ailleurs la timidité n'empêche pas que Jeanine se sente l'une des souveraines qu'un luxe vil accueille, tout compte fait, comme il le doit.

Toutes deux sont fort belles : Jeanine, brune; ses cheveux noirs encadrent bien son visage blanc, son teint de blonde. Olga est blonde, les yeux foncés. Toutes deux sont grandes. Auprès d'elles, le baron Bouc paraît un menin suranné.

Comme on ne dansait plus, la musique cessa. Il y eut un moment de silence; et, dans cette assemblée, nombreuse, mêlée, richement vulgaire, le silence fut drôle.

Plus drôle, une figure de Goya, vieille et attifée, madame Tausend! Vieille, immémorialement vieille, du rouge aux lèvres et aux joues, du noir aux yeux, les sourcils peints un peu plus haut qu'à leur place, pour relever le visage tombant, la perruque rousse et frisée, des rubans glissés parmi ces faux cheveux, un petit décolleté qui donne sur des rides, et les rides remuent, la robe grise et chargée de dentelles, chargée de chaînes d'or, de diamants, de perles : on dirait d'une divi-

nité chez les sauvages. Elle est assise dans un large fauteuil doré, posé sur une estrade, comme un trône. Elle tient, de sa main gauche, une canne solide à béquille d'or. Elle sourit, c'est une grimace, aux deux arrivantes, leur tend la main, leur dit :

— Bonjour, princesses; je suis charmée...

C'est tout ce qu'elle sait leur dire. Mais elle continue de leur sourire en involontaire grimace, les regarde et les trouve belles, comme en témoigne un petit glapissement de sa gorge : on dirait aussi qu'elle avale difficilement des bonbons qui fondent mal. Jeanine et Olga l'ont saluée d'une révérence et attendent qu'un incident les délivre de l'impossibilité où elles sont de dire un mot, de faire un geste, ou bien de s'en aller, qui leur plairait davantage. Enfin madame Tausend annonce :

— Je vais vous présenter d'abord mes gendres, puis mes filles...

Les gendres étaient là, et les filles, et les petits-enfants, et d'autres gens...

— Le duc de Millefiore, mari de ma fille aînée. La duchesse, ma fille.

Le duc était un petit homme, vif et remuant, tout à fait un polichinelle, sans les bosses. Le visage d'un polichinelle, un grand nez, l'air farceur, les yeux rieurs, l'air important; et il ne perdait pas un pouce de sa taille, sauf pour saluer, pour son remuement de marionnette : dans les intervalles de ses courbettes et mimiques de toute sorte, il se dressait et se cambrait. La duchesse? Ni belle ni jolie, un bon visage très commun, fané, mais une gorge ravissante : alors, elle était largement décolletée, montrait sa merveille, cachait le reste, cachait les bras sous de longues manches.

— Mon deuxième gendre, le comte de Conches. Et la comtesse.

Lui, l'air d'un gentilhomme campagnard, très gentilhomme, très campagnard. Le smoking ne lui allait pas, comme ne va guère, à certains officiers de carrière, le costume civil. Mais on l'imaginait en vêtements de chasse, et dans les champs ou les bois, faisant bonne figure. La comtesse? L'air un peu laid de toutes les vertus les plus charmantes; le baron Bouc a déjà parlé d'elle à Jeanine et à Olga : toutes deux ont en même

temps l'impression de la reconnaître et lui donnent la main plus particulièrement.

— Mon troisième gendre, monsieur Joly-Ravolle. Et ma fille Dorothée.

Celui-là, tout bonnement Joly-Ravolle, un bourgeois, — et madame Tausend en parut confuse! — un homme de Bourse très malin, vif en affaires, et le polisson le plus habile à dissimuler sa polissonnerie de conduite sous les dehors d'une gravité feinte. Il inspirait la confiance, il ne la méritait pas, il en profitait. Dorothée? Une maman, détachée d'un tableau de Greuze; elle y avait laissé probablement sa marmaille : elle gardait, sans marmaille, l'air, le geste et le sourire de bercer des enfants, de leur chanter des rondes, de les mener par la main, de les traîner à ses jupes, de leur donner à goûter.

Ces présentations n'en finissaient pas. Il aurait fallu présenter les petits-enfants, et d'autres gens qui étaient là, qui se pressaient aux alentours des nouvelles venues. Madame Tausend en avait assez. Elle regarda tout ce monde avec colère et, d'une voix forte, elle annonça :

— Je veux qu'on danse.

Olga et Jeanine aussi l'auraient voulu; l'attroupement qui se faisait à cause d'elles, à cette extrémité du salon, vidant le reste du salon, ne leur était pas agréable...

— Nous avons dérangé la fête? — dit Jeanine.

— Je veux qu'on danse; je veux qu'on danse! — cria derechef madame Tausend.

Les couples, avec de menus rires, un peu effarés, s'enlacèrent donc pour la danse. Mais la musique, établie en corbeille sur une espèce de balcon du premier étage, faisait relâche.

— Maestro! — glapit madame Tausend.

Elle avait crié trop fort : elle toussa. Un signe au baron Bouc : il avertit l'orchestre; et le jazz retentit, les couples dansants s'éloignèrent.

Jeanine et Olga s'éloignèrent aussi. Jeanine avait aperçu, à quelques distance, les vitres d'une croisée, bleuies de ciel nocturne : elle eut envie de voir un peu la nuit, de la trouver belle. Une buée, des gouttelettes, sur les vitres, élargissaient le reflet des étoiles.

Le duc de Millefiore accompagnait les deux jeunes femmes. Il leur dit :

— Vous ne dansez pas? Daignez permettre que je vous présente mon fils Emmanuele, indigne de vous, un gentil cavalier pourtant.

— Nous danserons un peu plus tard, — dit Jeanine. — Je voudrais d'abord regarder la lune et la nuit sur la mer.

Le duc s'inclina, offrit son bras à Jeanine; Emmanuele menait Olga. Il y avait, au milieu du salon, donnant sur la mer, une grande baie, et puis une terrasse dans la pénombre.

— Vous n'avez nul accent, princesse! — dit le duc.

— Mais je suis Française.

— Ah? et le prince?

— Il est Russe.

— Vous êtes veuve?

— Non : le prince est en Pologne.

— Ah! bon, parfait, parfait!

Le duc n'en croyait pas un mot. L'on n'avait pas dit, ces dernières années, qu'une jeune fille de grande maison française eût épousé un prince russe. Le duc était fin connaisseur en noblesse et n'avait accolé son blason ducal aux millions des Tausend que pour lui rendre l'éclat de l'or. Il eut vite fait de conclure :

« Deux aventurières! »

Et d'ajouter, à part lui :

« Je m'en doutais! »

Après cela, son désir ne fut que de planter là les aventurières et d'aller conter, à sa belle-mère et à tout venant, sa découverte. Emmanuele causait avec Olga, lui désignait, à l'horizon, le phare du Havre et, plus près, suivant la ligne obscure de la côte, les lumières de plages célèbres. Olga regardait, de préférence, les étoiles et leur reflet dans l'eau. Il s'agissait de ne pas laisser Jeanine seule : le duc s'avisa de faire un signe à un grand garçon qui rôdait sur la terrasse, non loin d'eux, et visiblement souhaitait qu'on voulût le présenter à ces jeunes femmes. Tous les hommes le souhaitaient ainsi; mais la vieille Tausend avait arrêté les présentations si brusquement et commandé que l'on dansât : l'on dansait.

— Notre cher ami le comte de Laffrey, un héros de la guerre!

Laffrey eût éludé ce compliment volontiers. Il parut craindre aussi que ce rude mot de la guerre fût sans attrait pour ces jeunes femmes et prit son air de la plus simple douceur. Jeanine et Olga lui furent bien attentives. Olga vint à lui, délaissant Emmanuele; elle lui dit :

— Vous avez fait la guerre?

— Mais oui, tout comme un autre.

Il aurait mieux aimé parler de choses plus aimables. Cependant, la causerie était commencée, où Jeanine se mêlerait : le duc pouvait donc s'éloigner. Il s'esquiva : on l'avait vu, on ne le voyait plus; on ne songeait pas à le regretter. Peu de secondes plus tard, on l'aurait vu, auprès du fauteuil de madame Tausend, parlant à demi voix, débitant ses hâbleries de conjecture et prodiguant une mimique très active, pour réparer l'inconvénient de parler bas. Madame Tausend ne prenait pas la même précaution :

— Ha! vous croyez? des aventurières?

Elle le criait; d'ailleurs, ça ne lui faisait rien du tout.

— Chut, chut! — répliquait le duc; et, de ses paumes, il brouillait, dans l'air environnant, le passage des mauvais mots.

Après cela, il s'en allait, de groupe en groupe, colporter l'intéressante nouvelle, que les femmes accueillaient mal et, les hommes, le mieux du monde. Joly-Ravolle parut la déplorer. pencha tristement la tête : il notait, à part lui, une aubaine.

Emmanuele, pour n'être pas mis à l'écart, vantait à Jeanine l'héroïsme de Laffrey pendant la guerre.

— Il en a fait plus que personne. Il a été des plus grandes batailles. A la fin de la guerre, il était aviateur. Combien avez-vous abattu d'avions boches, monsieur de Laffrey?

— Deux ou trois...

Emmanuele se récria :

— Il vous en cache plus qu'il ne vous en dit!

Laffrey toucha le bras de ce jeune homme et, tacitement, le pria de ne pas renchérir. Mais Jeanine lui demanda :

— Vous étiez officier?

— Oui, princesse; j'ai quitté Saint-Cyr pour aller à la guerre. A présent; j'ai donné ma démission...

— Vous n'êtes plus officier? — reprit Olga.

— Non! Je ne suis plus ça; et je ne suis pas autre chose.

Le baron Bouc survint alors; il avertit Emmanuele que la duchesse sa mère le demandait.

— Tout à l'heure! — repondit le jeune homme.

Il n'avait pas envie de quitter Jeanine et Olga. Le baron Bouc insista :

— Elle vous demande, ma foi, sans retard.

Emmanuele grommela :

— Zut! Elle m'embête...

Il aperçut, à quelques pas de là, et qui lui faisait le signe de venir, son impérieuse duchesse de mère. Laffrey qu'il avait impatienté, lui lança :

— On vous couche encore de bonne heure!

Emmanuele eut un mauvais regard; ces garçons de vingt ans ne sont pas faciles à vivre. Et tout cela, c'était, comme suite aux bavardages de Millefiore, les alarmes d'une mère qui ne veut pas laisser un gamin s'acoquiner avec des filles redoutables.

— Ah! — dit Jeannie, — vous avez quitté l'armée?

— Nous étions vainqueurs...

— Vous n'allez plus en avion? — dit Olga, surprise.

— Non.

— Pourquoi?

— Ce n'est plus mon métier. Je n'ai plus de métier... Voulez-vous que je vous dise pourquoi j'ai quitté l'armée? C'est une histoire un peu absurde, et où je fais une piètre figure... Pour m'amuser!... La guerre était finie, assez joliment. J'avais accompli ma besogne. Je me suis dit qu'avec tout ça le temps était venu, de m'amuser, en ce bas monde. La plupart de mes camarades sont morts! j'eus pitié d'eux. Nous étions encore à Saint-Cyr, quand la guerre a éclaté. Saint-Cyr, une caserne; et puis la guerre. Ils sont morts et n'ont pas goûté au plaisir de vivre. J'ai voulu prendre leur revanche de plaisir. Voilà pourquoi j'ai quitté l'armée : pour m'amuser, tout simplement pour m'amuser!

Il n'était pas gai, en le disant. Il souriait, d'une façon qu'il semblait se moquer de lui-même, assez tristement.

Et Jeanine, alors :

— Vous amusez-vous?

Lui, sur un ton de confidence :

— Non! Je m'ennuie.

Jeanine et Olga ne répondirent à son rire que par une compassion qui se vit à leurs regards; et comme, un sentiment que l'on accorde, on l'éprouve aussi, elles venaient à plaindre ensemble et lui et elles.

Laffrey disait à peine qu'il s'ennuyait, une voix nette riposta :

— Monsieur de Laffrey, vous êtes un fol!

Laffrey, Jeannine et Olga virent alors entrer, venant du jardin qui allait jusqu'aux abords de la mer, un charmant vieillard, ou qui se disait un vieillard, qui en avait un peu l'allure lente, non la figure, le poète et le romancier Dunois. Il montait, sans hâte, les dernières marches du perron, s'appuyait au bras d'une jeune fille. Et il avait un châle sur les épaules; il était en costume de soir sous le châle.

— Monsieur Pierre Dunois... Les deux princesses Makharov, — dit Laffrey.

Il oublia de présenter la jeune fille au bras de qui était Dunois, lequel reprit :

— A mon tour, princesses, je vous présente mademoiselle Gisèle de Conches, ma grande amie...

Et, touchant la main de mademoiselle de Conches, il ajouta :

— Mon dernier amour.

Il eût sans doute commenté ces mots un peu vifs; sa voix et le sourire de ses yeux les adoucissaient déjà. Mais Laffrey, sans plus attendre, lui demanda :

— Pourquoi suis-je un fol?

— Que disiez-vous?

— Je ne sais plus.

— Oubliez-le!

— Mais dites!

— Vous disiez, de tout votre cœur : « Je m'ennuie... » A votre âge! Et fait comme vous êtes! Devant un ciel si beau! Et causant avec de si jolies dames!...

Laffrey, sur le dernier point, se fût débattu : il ne s'ennuyait pas ce soir; il s'ennuyait, à plus généralement parler, dans la vie... Non pas ce soir... Marivaudage! Mais Jeanine, plutôt que d'écouter ce marivaudage, eut un élan de polémique vers Dunois :

— Vous n'admettez pas qu'on s'ennuie?

Et Olga, d'un pareil élan :

— Vous ne l'admettez pas?

Il répondit, avec une feinte colère et l'accent de la vérité :

— Non, princesses!

D'un geste courtois, il offrit aux deux princesses et au comte de Laffrey de l'accompagner jusqu'à un coin de la terrasse où il y avait, sous une faible lumière, plusieurs fauteuils. Mademoiselle de Conches s'assit auprès de lui; Jeanine, Olga et M. de Laffrey, en demi-cercle, devant lui. Tout juste à ce moment, finit une danse. Il vint quelques jeunes filles ou de ces petites jeunes femmes qui ont encore leur enfantillage d'hier, afin de goûter, sur la terrasse, la fraîcheur de l'air et de la mer; elles s'approchèrent du groupe qui s'était formé autour de Pierre Dunois. Et il disait à M. de Laffrey :

— Vous devriez m'enseigner l'art que vous avez...

— Maître, quel art puis-je enseigner à personne? et à vous!

— L'art de l'ennui. J'en aurais grand besoin. Car je suis vieux; et il faudra mourir. On ne meurt que d'ennui! Comment ferai-je pour mourir, quand je m'amuse tant ici-bas?

Une petite, blanche et rose, une fleur au printemps, se récria :

— Non? C'est vrai?

Elle le dit sur le ton de la sincérité la plus évidente.

Alors, Dunois :

— C'est vrai! Et vous?

— Moi, je m'ennuie, comme tout le monde!

Elle regarda ses jeunes amies, les consulta du regard; elle obtint leur assentiment. Dunois vit ces charmants visages, plus jolis encore dans leur entrain, pour affirmer leur déplaisir.

— Mais vous dansez? — répliqua-t-il.

— Ah! que faire? Oui, nous dansons : ce n'est pas drôle!

— Ce n'est pas drôle, danser! — dit une autre.

Une autre encore :

— Ce n'est pas drôle!

— Pourquoi dansez-vous? — reprit Dunois.

— Ah! que faire?

La petite, blanche et rose, une fleur au printemps, s'approcha de Dunois et, tristement, lui dit à l'oreille :

— Les jeunes gens sont bêtes!

— Ils sont beaux! — repartit Dunois. — Ils vous prennent dans leurs bras; et ils vous aiment?

— Non, monsieur Dunois, ne le croyez pas. Ce qu'ils nous font, ça ne peut vraiment pas s'appeler de l'amour.

— Qu'est-ce qu'ils vous font?

— Tenez, vous me feriez dire des bêtises!

Le rire de ces petites enfants, qui éclata, n'était pas gai.

— Mais, — reprit Dunois, — vous allez à la promenade...

— Ah! quelle scie!

— La barbe!

— Vous avez les jeux...

— Et les ris?

— Vous avez cent divertissements...

— Quels divertissements, monsieur Dunois? Vous seriez bien en peine de les dire!

Et Dunois les chercha sans les trouver. Il trouva ceci :

— L'amour?

Ce fut, parmi les rires, un grand déchaînement de raillerie autour de ce vieux mot suranné, l'amour.

— Ah! l'amour... L'amour!

Les plus aimables voix, en répétant ce mot, le tournaient en ridicule. Et Dunois, se penchant vers mademoiselle de Conches, dit avec chagrin :

— Ma chère Gisèle, écoutez-les qui offensent l'amour!

Mademoiselle de Conches ne fit que sourire. Dunois attendait qu'elle prît la défense de l'amour. Elle rougit un peu : Dunois en fut touché.

— Mais vous, princesse, — il s'adressait à Jeanine, — veuillez leur dire qu'elles ont tort, je vous en prie!

— Non, — répondit Jeanine; — je ne le leur dirai pas.

Elle fut elle-même surprise de ses paroles, en fut gênée, comme d'un aveu qui lui eût échappé. Les applaudissements qui accueillirent sa réponse avaient une apparence de frivolité où se perdit sa confusion d'avoir été sincère et imprudente. Mais Dunois, curieux, indiscret, lui guettait au visage une explication, qu'elle refusa. Il s'aperçut qu'il l'importunait.

— Et vous, mademoiselle? — demanda-t-il à Olga.

— Je ne sais pas! — dit-elle.

Seulement, il y avait, dans cette façon de se récuser, la

fougue de très bien savoir, et à tel point qu'elle dut ajouter, parce qu'on l'écoutait :

— Je crois que j'aimerais l'amour.

Et fallut, pour lui épargner les brocards de l'assistance, le respect dont il semblait que les deux étrangères fussent environnées.

Dunois, souriant, dit à Olga :

— Aimez-le!

— Qui?

— L'amour!

La petite blanche et rose, une fleur au printemps, parut fâchée, tout de bon fâchée, prit un air rogue et, malgré elle, ravissant, pour dire à Dunois :

— Oh! vous, c'est bien malin : vous êtes gentil....

— Hélas!

— On vous aime...

— Je suis vieux!

— C'est la jeunesse...

— D'être vieux?

— Mais oui!

Elle le dit comme elle le pensait. Dunois fut de son avis :

— C'est vrai! Dans ma jeunesse, je n'étais pas gai...

— Na! — fit la petite, blanche et rose; elle triomphait.

— Je n'étais pas gai. Je le suis devenu en vieillissant. Voulez-vous que je vous dise comment cela se fit? Par la seule pratique d'une vertu, et puis d'une autre. Ne bâillez pas : ce sont d'aimables vertus, vous allez voir. L'une est la curiosité. Seulement, vous n'êtes pas curieuses?

— Ma foi, non! c'est toujours la même chose!

— Vous avez lu — avez-vous lu? — ce passage de l'*Imitation*... Le moine dit, en un latin brusque et charmant, à son novice : « Demeure en ta cellule; à tout le moins, demeure au couvent. Qu'irais-tu voir ailleurs et qui ne soit ici? Voici le ciel, la terre, l'eau et le feu, les quatre éléments : eh! bien, c'est de quoi toutes choses sont faites! » Et il ajoute : « Que peux-tu voir, en aucun lieu, qui ait de la durée, sous le soleil? »

— Bravo! Bravo! s'écrièrent les révoltées.

— Ne dites pas bravo à la tristesse. Puis ne dites pas bravo

à cette plainte sur la durée qui n'est pas de ce monde : vous n'avez pas encore eu affaire à la durée; nous en reparlerons plus tard, quand vous serez vieilles, et moi... où donc serai-je?... En attendant, je vous supplie de ne pas croire que toutes choses ne soient que les quatre éléments; ou bien considérez que les quatre éléments sont des malins et font de jolies choses très variées... De ne pas croire que vos visages ne soient que les deux yeux, un nez et une bouche, et les cheveux et la ligne des joues...

— Mais si! Nous sommes toutes pareilles!

— Chacune de vous n'est pas seulement pareille à elle, deux jours de suite, deux minutes!... Moi aussi, je l'ai cru, jadis, que toutes choses, et les visages, se réduisaient à leur définition. Qu'est-ce qu'un visage? Deux yeux, un nez et une bouche. Qu'est-ce qu'un paysage? Du ciel, de la terre, de l'eau et du feu. Oui, je l'ai cru, jadis, dans ma jeunesse, que tout se réduisait à son idée. Je n'aime plus les idées : je n'aime plus que les âmes. Les idées m'ont déçu; non pas du tout les âmes.

— Si elles sont bien habillées?

— Non : déshabillées, comme je les vois.

— Je veux dire : si elles ont de jolis visages.

— Toutes les jolies âmes ont de jolis visages, très singuliers, parce qu'elles sont très singulières. Vous me trouvez trop indulgent?

— Oui, moi, je trouve, mais pour les autres!

La petite, rose et blanche, une fleur au printemps, avait tenu tête au vieil écrivain très malin. Ce fut elle qui eut les bravos. Elle en parut accablée, comme d'un présent trop lourd; et, pour s'en débarrasser, vite, elle rentra dans la danse. Pareillement, d'autres jeunes filles. Dunois regretta son départ. Mademoiselle de Conches lui demanda :

— L'autre vertu?

— C'est la tendresse. Deux vertus et qui n'en sont qu'une : la curiosité qui nous invite à regarder les âmes; on ne saurait les regarder sans bientôt les aimer, Gisèle. Et tout cela n'est que frivolité. Seulement, je suis le dernier homme frivole de ce temps. On méprise la frivolité; vous toutes qui en avez l'air, vous n'en avez pas la chanson. Je suis le dernier homme

gai de ce temps, par un effet de ma frivolité curieuse et tendre. Ah! c'est dommage!... C'est dommage que le frivole ne soit que moi, plutôt que vous qui en auriez le grand loisir. Vous allez perdre et gaspiller vos jeunesses charmantes. Moi, c'est triste : j'en suis à économiser chacune de mes minutes. Ou bien, je les donne; mais, en les donnant, je les regrette. Je n'en ai plus des quantités. Et, d'ailleurs, c'est à moi que je les donne. Celle-ci est l'une de celles qui m'auront fait le plus de plaisir.

Alors, il se leva; il avait repris le bras de mademoiselle de Conches. Olga et Jeanine, Laffrey aussi, s'étaient levés. Et ils allèrent regarder la nuit.

La belle nuit! L'espace, le silence et la solitude... Et la fraîcheur de l'air... Et la tranquillité au delà même de l'horizon, semblait-il.

— Le calme! — dit alors Dunois. — L'immense calme!

— Oh! non, — repartit Olga. — Ces lumières, là-bas, ce sont des villes, ce sont des plages, des casinos où l'on se trémousse. Les étoiles ne sont pas calmes : regardez-les; on dirait qu'elles vont éclater de frénésie. Et la mer non plus n'est pas calme. Ni l'air, où luttent les parfums de la mer et des fleurs...

Dunois consentit :

— C'est tout le calme que je vous propose, une ardente rêverie à quelque distance de la folie principale.

Olga redit ces mots :

— Une ardente rêverie!

Jeanine regardait le paysage nocturne et regarda soudain son amie. Elle ne l'avait jamais vue ainsi, toute à un émoi nouveau. Elle s'aperçut que les yeux d'Olga ne s'égaraient pas à contempler le ciel ou la mer, la ligne des flots sur la plage, mais bien Laffrey, tout uniment. Et lui, Laffrey, qui donc regardait-il? Tout uniment, Jeanine. Elle s'en aperçut.

A ce moment, survint encore le baron Bouc. Il dit :

— Madame Tausend vous demande.

— Qui demande-t-elle? — fit Dunois.

— Vous, maître. Et les princesses. Et mademoiselle de Conches. Et M. de Laffrey. Tout le monde! Elle dit...

— Ne le répétez pas, mon cher baron. Elle n'a rien dit,

je vous le jure, qui vaille d'être dit deux fois. Mais dites-lui qu'à peine serons-nous las de regarder les étoiles et d'aimer une ardente rêverie que les étoiles nous ont donnée, elle nous verra tous les cinq à ses pieds.

— Dans combien de temps?

— Une heure ou deux; une ou deux minutes, je ne sais pas : l'éternité!

— Sans blague?

— Le vilain mot! Combien de temps vous dure, à vous, l'éternité, baron?

— Ah! vous faites de la philosophie?

— Le vilain mot! Nous faisons de la rêverie.

— Débrouillez-vous : la voici! Moi, je me défile.

Une voix glapissante cria :

— Dunois!... Dunois!... Mon cher Dunois!...

Il fit semblant de ne pas entendre. Il fallut que la vieille Tausend fût auprès de lui et le pinçât, très méchamment, au bras : elle était en colère.

— Aïe! — fit Dunois. — Vous ne m'aviez pas dit que vous m'aimiez.

— Je vous déteste! Vous accaparez les princesses. Vous les ennuyez de vos radotages. Elles ne voudront plus venir chez moi. Je veux qu'on danse.

— Nous regardions danser les étoiles. Regardez comme le ciel est beau.

— Peuh! La nature, le ciel et les étoiles, vous avez ça dehors; c'est pour les galvaudeux. Allons, rentrez!

— Mais, si je suis un galvaudeux?

Il fallut obéir. La vieille Tausend n'admettait pas la dispute. Et les princesses n'auraient pas voulu lui déplaire. Il fallut rentrer dans la lumière, dans l'éclat de l'or et dans le vacarme, dans l'épaisse chaleur de la danse, après avoir goûté la sérénité céleste.

La vieille Tausend menait son monde et, pour affirmer qu'elle préférait son luxe à l'étendue illimitée du ciel et de la mer, elle glapissait, de sa vieille voix, l'air malin, l'air fûté :

— J'aime bien ma petite maison.

Il fallut la suivre jusqu'à son trône d'or, où le baron Bouc parvint à la rétablir; elle lui donnait des coups de canne

dans les jambes. Les deux princesses ne savaient que dire et vantèrent la beauté de la fête, la splendeur, la magnificence des salons. Et la vieille Tausend ne leur demandait pas davantage. Elle répondait à leurs compliments, avec une fausse modestie, avec une réelle béatitude, leur rabâchait :

— Oui, j'aime bien ma petite maison... J'aime bien ma petite maison!

Il y eut un souper. Mais Jeanine et Olga s'en allèrent auparavant. Madame Tausend ne parvint pas à les retenir. Emmanuele parvint à les ramener à leur hôtel, parce qu'il avait guetté leur départ et, pour elles, préparé sa voiture, énorme machine et qu'il savait conduire. En deux minutes, elles furent chez elles, un peu étourdies. Emmanuele pensa prendre ainsi sa revanche sur M. de Laffrey : il montrait qu'il avait une voiture extrêmement rapide, et qu'il était un excellent chauffeur, prudent et hardi, non pas ce jeune garçon que sa maman surveille, ainsi que l'eût fait croire ce Laffrey.

— J'espère vous revoir, — dit-il aux deux princesses.

— Nous en serons charmées, — répondit Jeanine.

— Cette voiture est bonne; s'il vous plaît de vous y promener...

Un sourire fut tout le remerciement des princesses qui, au surplus, étaient lasses et n'avaient point envie de s'engager : ce jeune homme, par tant de vivacité, leur semblait de ceux qui n'ont pas besoin qu'on les encourage.

ANDRÉ BEAUNIER

(A suivre.)

ROBERT DE MONTESQUIOU

ET

MARCEL PROUST

Un amateur curieux des choses de son temps, connut dans la même période, deux hommes, dont les destinées brillantes se croisèrent souvent avec éclat et profit : Robert de Montesquiou et Marcel Proust.

Voici le récit de ces rencontres.

Étonnée, je demandai qui était ce jeune homme singulier qui se penchait avec tant d'exagération sur le dossier de la chaise dorée de Belloir où madame Strauss était assise.

— C'est le petit Proust, — me répondit-on.

Il frappait par l'abondance extrême de ses cheveux noirs toujours mal disciplinés, sauf pourtant l'année de son volontariat où il fut rasé, ainsi qu'en témoigne une de ses photographies. — Sa face pâle et mince, avec un nez long et busqué, lui donnait un air oriental, qui devint franchement assyrien quand il porta sa grande barbe. De vastes prunelles noires, qui ne décelaient aucun sentiment personnel, mais qui avaient l'air de deux réceptacles prêts à recevoir toutes les ondes visibles de l'espace, laissaient briller leurs orbes autour des interlocuteurs, et de la bouche souvent tordue par un sourire de côté, sortait une voix particulière, un peu puérile, caressante, gentille, chargée de mille inflexions gracieuses, donnant l'impression de ces petites pattes douces,

barbouillées de confiture, que les tout jeunes enfants vous passent sur la figure et les vêtements; — c'est tendre et poisseux. On est à la fois flatté et un peu ennuyé. — Il y avait dans les discours et les propos de Marcel Proust un émaillage de mots qu'on n'est pas habitué à entendre : « J'espère que vous n'êtes pas fâché... Votre bonté pour moi... Leur bonté pour moi... Il est si gentil pour moi... » Cette humilité du discours était d'autant plus surprenante qu'il était impossible, même au premier contact, de ne pas jauger le fort tonnage de ce puissant esprit qui balançait gracieusement ses voiles blanches toujours tendues.

Proust, aussi, était généreux. Il envoyait des bouquets un peu à tort et à travers. Une dame âgée le réprimanda : « Vous feriez bien mieux d'envoyer ces fleurs à votre grand'mère, mon petit Marcel. » — Et, chose encore plus précieuse, il amusait prodigieusement. Il était d'une gaîté verbale étourdissante qui divertissait sans jamais fatiguer. Les jeunes gens les plus éloignés de sa culture littéraire et de ses goûts artistiques, l'aimaient comme un camarade délicieux et fraternel, un peu rare, qu'il fallait protéger, et qui communiquait une vie plus vibrante et plus fine que celle à laquelle ils étaient accoutumés. Ces jeunes gens sentaient que Marcel Proust leur donnait, par sa seule conversation et sa seule présence, un plaisir aussi vif qu'une soirée mondaine. Il aimait éblouir ses cadets, jeunes gens faisant leur service militaire dans différentes villes d'Ile-de-France et de Normandie. Quand d'Albufera, Guiche, Bertrand de Fénelon ou Radziwill revenaient de leurs Doncières, ils adoraient passer une soirée chez Marcel, comme chez une cocotte très inaccessible.

Tant et si bien que les échos de ces agapes où, paraît-il, on ne buvait que du cidre, où il n'y avait ni champagne ni femmes, excitèrent mon légitime désir de connaître mieux l'organisateur de ces fêtes de l'esprit.

J'avais assez souvent rencontré Marcel Proust dans des réunions mondaines, pour trouver naturel de le convier un soir chez moi. Je me servis du cidre dont on m'avait tant parlé comme trait d'union, et reçus une longue lettre où il exprimait en quatre pages qui ne se suivaient pas (si bien que la page deux était numérotée trois), une explication d'étonnement

feint, ou de sincérité simulée, où il disait sa surprise qu'on eut ainsi divulgué le mystère de ses réceptions.

Dimanche soir, 45, rue de Courcelles.

Madame,

Je suis un peu triste qu'on vous ait dévoilé l'absurde arrangement de mon existence et son trivial mystère. Je ne sais pas si cela a été fait méchamment ou non, mais on a sinon cherché, en tout cas réussi à me rendre ridicule à vos yeux, ce qui me fait de la peine. Votre documentation est admirable; les mots mêmes « causeries nocturnes », tout, le nom même des principaux visiteurs et jusqu'à ce cidre vulgaire et irrécusable, prouve la sûreté de votre information, mais je ne suis pas encore sur les traces du coupable. Mon enquête immédiatement ouverte n'a donné jusqu'ici aucune espèce de résultat! Les premiers soupçonnés ont facilement démontré leur innocence, et la piste même de Loche que j'avais cru plus sérieuse a dû être abandonnée. Interrogé ce soir à l'Union de dix heures à minuit il s'est aisément disculpé. Reste Guiche sur qui je n'ai pu mettre la main et qui n'aura pour se faire pardonner son crime qu'à venir un soir où pétillera le cidre mais non l'esprit de XXX, prolonger tardivement une de ces causeries nocturnes. — Vous êtes bien aimable, madame, d'avoir bien voulu évoquer et convier à dîner comme dans le conte espagnol un aussi fantomatique personnage... Je ne pourrai pas venir dîner mercredi, parce que mardi ferme une exposition que je tiens absolument à avoir vue et je ne peux pas sortir deux jours de suite comme je suis très souffrant. Si je n'étais pas trop fatigué je viendrais cependant mercredi vers dix heures vous demander comme je le fais en attendant, de vouloir bien accepter mes bien respectueux et très reconnaissants hommages.

Enfin, il ne vint pas, j'oubliai l'incident, et nos relations cordiales ne s'établirent que quelques années plus tard. Cependant on m'en parlait toujours, et le nom de Marcel revenait incessamment dans les conversations d'alentour.

Un des jeunes gens du petit groupe l'avait prié, un soir de juillet, de venir dîner chez ses parents, dans une campagne voisine de Paris. Ne vivant que la nuit, Proust avait oublié les conditions d'éclairage de la saison, et il était parti par

le train de 6 heures, exagérément habillé en costume de soirée, chapeau haut de forme, cravate blanche, gants blancs, etc... A 7 heures, il rencontre nos gens se préparant à aller pêcher le brochet sous un soleil qui n'avait pas encore manifesté le désir de se coucher. « Eh bien, tant pis, venez comme vous êtes! »

Marcel devait sûrement ressembler au marié du douanier Rousseau. Il était ainsi élégant à contre-sens, mais toujours délicieux. Devant son physique d'intellectuel, le père de son camarade ne put s'empêcher de lui dire au moment où il allait signer avec les autres sur le livre des invités : « Surtout, monsieur, pas de pensées! »

Ses pensées, il comptait les déballer toutes ensemble, vingt ans après. Dès cette époque Marcel Proust était attiré irrésistiblement par les gens encore somptueux du faubourg Saint-Germain comme le Grand Paon l'est par le papillon qu'il cherche et trouve à travers l'espace, mû par les forces puissantes de l'espèce.

Ce n'était certes pas pour le plaisir de voir son nom cité dans une mondanité quelconque; mais il sentait obscurément que c'était au milieu des Guermantes, des Cambremer, des Laumes, qu'il lui fallait œuvrer. Tous ces gens-là étaient son chantier, où il allait travailler avec ses outils de métreur, d'arpenteur. Il savait choisir ses matériaux, et cela dès son début dans la vie. De même que l'araignée cherche avant de tisser sa toile un point d'appui favorable et un éclairage propice à ses desseins, ainsi Proust savait dans quelles encoignures de salon il devait se placer pour happer et fixer les êtres humains qu'il lui fallait peindre. De même que Degas trouvait que les danseuses avec leurs ossatures en travail, lui donnaient ses meilleures possibilités de dessin, ainsi Proust comprenait qu'un certain groupe de mondains français seraient les modèles voulus pour son œuvre de littérature.

Il étayait les documents du présent par toutes les histoires du passé qu'il se faisait raconter d'une façon exacte par les plus sûrs détenteurs de celles-ci, en de longues conversations précédant et suivant ses voyages dans les soirées, qui étaient des voyages d'exploration préparés d'avance.

Dans un de ses volumes, ne raconte-t-il pas comment

Bloch renversa maladroitement le verre d'eau d'une vieille aquarelliste, madame de Villeparisis? Or, son modèle était une certaine marquise de C. morte avant l'adolescence de Proust, et dont on lui narra la manie, qu'il adoucit : cette dame ne peignait que des fleurs artificielles, « parce qu'au moins, elles ne changent pas ».

Il devient ainsi un archiviste sachant faire revivre des choses oubliées.

Télescopant les époques, il joint les événements contemporains de l'affaire Dreyfus à des notations actuelles, il rapproche le téléphone à ses débuts et l'avion, jouant en somme sur un clavier de vingt-cinq années. Il se rappelle des mots, des citations, des traits qui ne peuvent être inventés, les pose dans son récit et les cimente avec le miel métaphysique qui coule incessamment de sa pensée. — Il fait une ascension morale au-dessus de son époque qu'il embrasse comme un paysage vu d'un ballon; la cathédrale domine à peine la forêt dont on jauge la grandeur; on peut compter cinq ou six villes; les étangs ont l'air de petits miroirs sans tain, les autos de joujoux remontés, et c'est si lentement que les fumées blanches des trains avancent du côté des gares! Mais le ciel est immense et magnifique de couleur, et il se remplit des bruits qui montent en se différenciant et vibrent en hauteur.

***

Dans le même temps où j'échouais du côté de Marcel Proust, je retrouvai à un des premiers bals de la saison, un personnage singulier qui avait ébloui ma seizième année.

Au mois d'août de cette année-là, il avait été décidé que j'accompagnerais ma mère à Saint-Moritz. Mon père trouvait les Alpes trop hautes, et voulait m'emmener dans les Pyrénées. Je promis dix francs à saint Antoine de Padoue, je fis une neuvaine avec ma sœur et mon institutrice, et mon chemin de croix à l'église de Mortefontaine. — Les dieux m'exaucèrent, et, le cœur battant, je partis pour la Suisse retrouver à Coire ma mère qui revenait de Bayreuth.

Je fus aussitôt exaltée par la force de l'air, l'odeur des

foins et le bruit des sources tombant par leurs petits conduits de bois dans le fossé de la route.

La société avec laquelle nous passions le temps prenait du thé à 1 800 mètres, de la même façon qu'à Paris. On se réunissait tantôt à Ober-Alpina, tantôt à Unter-Alpina. Il y avait un diplomate français, un Espagnol, un ménage américain, un amateur qui aimait les bibelots et des jeunes gens de mon âge avec qui je jouais au tennis.

Sur ce fond gentil, mais monotone

... Enfin Malherbe vint...

Coiffé d'un chapeau mou, son costume sobre se faisait cependant remarquer à cause de certains détails de toilette, imperceptibles en eux-mêmes, et fulgurants quant à l'effet. Un léger dépassant du mouchoir, la cravate, les gants et le chamois des souliers s'harmonisaient pour faire chanter le ton mat du costume. Si un homme s'habille en drap gris de fer, il a un chapeau gris, des gants gris et un mouchoir blanc tandis que Robert de Montesquiou recherchait des oppositions de couleurs et, tout en étant sobre, se faisait voyant. Ses mains admirablement gantées décrivaient de beaux gestes et il courbait harmonieusement ses poignets devant les sommets. Parfois, il enlevait ses gants et dressait sa main précieuse vers les cieux. Une seule bague, à la fois simple et étrange, ornait son doigt. En même temps qu'il élevait la main, l'inflexion de la voix montait d'une façon stridente comme la trompette dans un orchestre ou retombait, plaintive et pleurante, pendant que le front se plissait et que les sourcils faisaient un accent circonflexe aigu. La bouche, petite, carminée, et se crispant sur de petites dents noires, lançait des propos ininterrompus, comme une mitrailleuse de 1914.

Alors qu'il commentait aux cosmopolites certaines nouvelles de Balzac, il fit virer le tir de ses yeux, petits mais vifs, et me le lança en plein visage : « Je suis sûr qu'elle a lu les deux pages d'*Eugénie Grandet* que l'on épingle ensemble pour que les jeunes filles ne les lisent pas! » Je me mis à rire : « Mon institutrice coud les pages; elle m'a cousu du Balzac et aussi du Vigny. — Ah! vous aimez Vigny et Balzac? » dit-il d'une voix attendrie.

Il se mit à parler et je l'écoutai tout en respirant l'odeur de lilas dont il était imprégné et en regardant le dessin particulier de son oreille qui avait l'air de reposer sur le col blanc, à la fois plus délicatement ourlée et plus largement ouverte qu'une autre. Par la suite je n'en ai rencontré qu'une qui lui ressemblât, celle du duc d'Albe, dans la sombre et belle peinture du musée de Bruxelles. Peint de trois quarts, dressé dans son armure noire, il a vraiment l'air de tendre l'oreille pour y recevoir le murmure des conspirations ourdies contre lui.

Enthousiasmée à partir de cet instant, je passai désormais mes après-midi à marcher dans les sentiers de Saint-Moritz à côté de ce nouveau Messie.

Il m'expliquait qu'il ressemblait à un temple grec aux belles frises sculptées, mais cachées par des plantes grimpantes, et que maintenant il se décidait à se dévoiler au monde. — Il attendait un éblouissement : cet éblouissement ne vint pas!

Montesquiou avait eu une adolescence délicate. — Menacé qu'il était de la tuberculose qui avait ravagé sa famille, la comtesse Greffulhe, sa parente, lui sauva véritablement la vie en usant de son pouvoir sur lui, pour le contraindre à passer ses étés en Suisse. Il échappa ainsi à une mort prématurée, mais resta fragile, frileux, et son esprit fringant était enfermé dans un corps douloureux dont il avait la grâce de ne jamais se plaindre.

— A cette époque, Montesquiou connaissait déjà Marcel Proust, petit jeune homme. Il lui écrivit même un mot de Saint-Moritz, et Marcel Proust lui répondit :

Que je vous remercie de votre belle carte, de votre encouragement bienveillant et spirituel. Qu'elle est jolie, cette carte postale d'un pays dont vous avez bien parlé... entre autres de la leçon que les sommets donnent aux vallées et aux villes...

Proust avait compris très jeune que le rôle du comte Robert de Montesquiou (qu'il avait rencontré chez madame Lemaire) serait d'être son génial indicateur, et il s'attacha à sa fortune avec une patience qui allait plus loin que la patience. Bien qu'il eut senti la difficulté d'un commerce avec Montesquiou, prévoyant pour son œuvre qu'il ne pourrait s'en passer, après

un léger tâtonnement dont sa première lettre nous donne un exemple, il ne cessa jamais de lui prodiguer les épithètes les plus outrancières, et jusqu'à l'avant-veille de sa mort garda devant lui le ton le plus humble.

Dans sa première lettre il l'appelle : « Cher Monsieur et Ami » et, comme il aurait pu le faire avec un camarade, lui envoie de Beg-Meil, dans le Finistère, un griffonnage écrit sur du vilain papier quadrillé. — Nous sommes alors aux environs de 1898, et cette lettre restera unique de son espèce.

« Cher Monsieur et Ami, ... (au début, il explique que sa correspondance le suit mal, c'est pourquoi il a tant tardé à écrire)... Lieux charmants où les pommiers normands poussent presque sur les rochers et mêlent l'odeur du cidre à celle des goëmons au bord d'un lac de Genève fantastique, mais où n'existent pas même de cabinets... Aussi n'est-ce pas ici qu'on propagerait le vers de Vigny :

Ne me laisse jamais seul avec la nature...

car c'est à elle que nous devons tout confier (Il se plaint de l'excès de zèle des orties).

» Recevez, je vous prie, l'assurance de mes remerciements et de mes meilleurs sentiments. »

Proust essaie ensuite du Cher Comte, une autre fois du cher maître :

« Cher maître, ... Votre augurale conversation... Je suis allé voir mon autre maître, M. France, qui est, comme vous, inspiré et bon... »

Enfin, il adopte une fois pour toutes le Cher Monsieur.

Et quelle déférence dans toutes les lettres qui suivent :

« C'est un terrible état de santé, et non « de l'ingratitude » qui a retardé mes remerciements pour votre magnifique lettre...

» Le seul homme supérieur de votre monde... le plus grand critique d'art qu'il y ait eu depuis longtemps...

» Que je trouve cela beau, vivant, profond, par endroits bossuétique... »

A ces mots le corbeau ne se sent plus de joie
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie...

Quant à Proust voici la proie qu'il désire :

« Voulez-vous me montrer quelques-unes de ces amies

au milieu desquelles on vous évoque le plus souvent : la comtesse Greffulhe, la princesse de Wagram, la princesse de Léon... »

Et Montesquiou le fit inviter dans une fête où il rencontra la comtesse Greffulhe. — Proust lui en exprime son plaisir et lui dit qu'il est heureux de le suivre dans son admiration passionnée pour la belle comtesse.

« Elle avait une coiffure d'une grâce polynésienne, avec des orchidées lui battant la nuque... »

Mais Proust est fortement enrêné par cette amitié, et souvent il se dégage, en s'excusant beaucoup, de ne pouvoir répondre aux ordres de Montesquiou :

« Madame Lemaire étant sans cavalier, je suis obligé de l'accompagner à Hernani... »

Une autre fois, c'est parce qu'il va aux *Noces Corinthiennes* avec madame Arman, plus tard de Caillavet.

Après ces défections, les compliments redoublent :

« Vous êtes plus splendide que Salomon dans toute sa gloire.

» Que vous êtes gentil de m'avoir écrit cette magnifique lettre. C'est le plus grand honneur que je puisse avoir... »

Aux environs de 1900, il lui écrit une lettre à la fois humble et digne, où il s'excuse de lui avoir déplu, après avoir fait son possible pour lui plaire :

Monsieur, j'espérais toujours vous rencontrer. Aussi j'ai tardé à vous écrire des choses qui eussent été bien plus faciles à dire, bien plus courtes, que, d'un mot, vous auriez pu arrêter... Mais, si, comme je le crois, une respectueuse franchise peut se concilier avec une grande admiration — et même peut seule lui donner tout son prix, il faut que je vous ennuie de ces quelques lignes. Mon envoi vous avait déplu. Si je vous voyais je vous dirais combien cela m'étonne, combien il me semble qu'un homme comme vous qui plane nécessairement au-dessus de son temps et des autres devrait ignorer que tel usage a telle habituelle limite — et le sut-il devrait être touché qu'on l'enfreigne pour lui. Mais je ne peux pas vous écrire tout ce que je pense là-dessus. Cela vous ennuierait et puis vous avez surtout le droit de choisir entre les hommages. Et mes reproches ne peuvent

porter sur votre mécontentement. Il ne peut inspirer que des respects et des remords. Mais voici ce qui m'a peiné et tant étonné de vous. J'ai toujours été le plus gentil que j'ai pu avec vous et si ennuyeux, si peu agréable que vous me trouviez, vous devez reconnaître l'excellence, l'ardeur de mes intentions pour vous. Or la façon dont vous avez répondu à madame Lemaire au Champ de Mars pour les hortensias, pouvait si elle était moins bonne et moins inattentive me causer (je suis sûr que vous ne l'auriez pas voulu) me causer un tort véritable. *Je n'en ai parlé à personne, et j'espère que vous ne l'avez pas fait non plus car à la peine de vous avoir vu recevoir si durement la preuve d'une sympathie que (oh! cela c'est bien naturel et je ne m'en plains ni ne m'en étonne) vous ne me rendez pas — se joindrait pour moi l'ennui de me voir mal jugé pour une pratique innocente de dévotion que les autres comprendraient encore plus mal que vous, qui l'inspiriez. Je suis confus d'avoir été si long et vous prie d'accepter à défaut d'hortensias mes sentiments d'admiration dévouée.*

J'allais vous envoyer cette lettre quand madame de B... m'a dit que je vous verrais le soir. Aussi je ne l'ai pas envoyée, espérant vous en parler. Mais il y avait si peu de monde que madame de B... et sa fille eussent été tout de suite au courant de cette histoire, ce que je ne voulais pas. — Pourquoi est-on trop aimable? Peut-on l'être trop? Je ne comprends rien à vos distinctions et surtout à votre mécontentement. J'ai grand besoin et envie d'une leçon de vous, j'entends explication et pas « donner une leçon » dans le sens où votre réponse à madame Lemaire pour les hortensias en est une pour moi!

Proust imitait Montesquiou à un tel point dans la voix et les manières, qu'il avait pris son rire et la façon qu'avait celui-ci de se cacher la bouche pour qu'on ne vit pas ses dents noires. Or Proust avait un joli sourire blanc. — Puis, il tapait du pied comme Montesquiou, ce qui était très laid, car il était petit. Il portait toujours des gants blancs trop longs, et remplaçait le magnifique foulard en soie de Montesquiou par de chauds passe-montagne qu'il décrochait dans son antichambre avant d'aller faire le beau dans une soirée, et qu'il gardait par prudence ou étourderie.

Que d'expressions à la Montesquiou on trouvera dans l'œuvre de Proust, non pas tant quand il veut faire parler ce dernier, mais à son insu. — Il y a là une véritable transfusion de pensée. Seulement les longues phrases coupées de parenthèses de Montesquiou mènent à l'ennui, tandis que celles de Proust mènent à des horizons nouveaux. L'étincelant de la conversation de Montesquiou, que celui-ci n'a pu faire passer dans ses proses, Proust, dans ses livres, en attrape le tour. Il avait déjà vingt-cinq ans quand il écrivit cet ouvrage un peu falot : *les Plaisirs et les Jours*. Il ne s'était pas encore trouvé à travers Montesquiou.

C'est peut-être la Providence qui envoya Proust aux côtés de Montesquiou, pour que tout ne fût pas perdu de ce personnage inouï qu'il ne faudra guère chercher dans son œuvre propre.

***

Je revis Proust à un bal costumé chez madame Lemaire. On était en Grecs. Montesquiou, vêtu de pourpre, la lyre à la main, devait représenter Anacréon, et faire son entrée entouré du cortège de ses admirateurs et admiratrices. Je ne sais ce qu'il advint, mais il se fâcha et ne parut pas à la fête. Proust, sur ma demande, lui téléphona plusieurs fois, mais sans succès.

Notre déconvenue nous rapprocha. Proust m'envoya le livre qu'il venait d'écrire : la traduction de la Bible d'Amiens, avec une dédicace particulièrement charmante. A partir de cette soirée commença une amitié qui resta toujours délicieuse, et fidèle, bien qu'intermittente.

J'emportai le livre à la campagne.

La merveilleuse préface, déjà toute remplie de Proust, qui précédait la traduction savamment commentée eut sur moi un effet dynamique. Il fallut sauter en auto, et pendant une semaine ensoleillée d'août, faire un pèlerinage à la cathédrale d'Amiens pour voir si l'on aurait aussi des battements de cœur quand, au sortir de la route bordée de longs peupliers, la flèche de Notre-Dame jaillirait de la plaine amiénoise.

Telle qu'elle est avec son sourire si particulier, combien j'aime la Vierge Dorée, avec son sourire de maîtresse de maison céleste;

combien j'aime son accueil à cette porte de la cathédrale, dans sa parure exquise et simple d'aubépines. Comme les rosiers, les lys, les figuiers d'un autre porche, ces aubépines sculptées sont encore en fleur. Mais ce printemps médiéval, si longtemps prolongé, ne sera pas éternel et le vent des siècles a déjà effeuillé devant l'église, comme au jour solennel d'une Fête-Dieu sans parfums, quelques-unes de ses roses de pierre...

Cette maîtresse de maison céleste, si bien entourée de saints, d'apôtres, d'archanges, dont les légendes s'inscrivent dans les énigmes en pierre que Ruskin déchiffre, n'est-elle pas une annonciatrice de la duchesse de Guermantes et de son milieu. Elle aussi sourit à Proust au seuil de son porche et l'invite à déchiffrer les arcanes de son église. Et derrière celle de Combray passera souvent la cathédrale d'Amiens, et les aubépines de pierre deviendront les aubépines fleuries qui tournoient à travers certaines pages.

A ce moment, Proust, par ses promenades courtes, mais fécondes en Normandie et dans l'Ile-de-France, s'imprégnait visuellement et de façon intense, de tout cet aspect merveilleusement artiste de la pierre taillée de chez nous. Il s'appuya sur Ruskin, aujourd'hui trop oublié, pour comprendre certains sites de ces régions qu'il visitait. Les livres de Ruskin sont vraiment la plaque tournante de son érudition et de ses goûts, et il a suivi les Sept Lampes de l'Architecture dans leurs commentaires « d'Avranches, de Bayeux, de Beauvais, de Bourges, de Caen, de Caudebec, de Chartres, de Coutances, de Falaise, de Lisieux, de Paris, de Reims, de Rouen, de Saint-Lô ». Cette intimité avec Ruskin l'amène à regarder l'art français à travers les prunelles anglaises, parfois plus exquisement fines que les nôtres. « Quelle intéressante collection on ferait avec les paysages de France vus par des yeux anglais : les rivières de France de Turner; le Versailles, de Bonnington; l'Auxerre ou le Valenciennes, le Vezelay ou l'Amiens, de Walter Pater; le Fontainebleau, de Stevenson, et tant d'autres! »

Mais la poésie de Proust ne gît pas seulement dans « toutes ces aubépines et dans toutes ces cathédrales ». Elle est parsemée dans des reflets inattendus, comme ces taches de boue qui dans des ruelles obscures, reflètent les étoiles. — Si son

érudition lui donne des joies esthétiques, en les analysant déjà il les laisse loin derrière lui.

Or, pour des raisons dont la recherche toute métaphysique dépasserait une simple étude d'art, la Beauté ne peut pas être aimée d'une manière féconde si on l'aime seulement pour les plaisirs qu'elle donne. Et de même que la recherche du bonheur pour lui-même n'atteint que l'ennui, et qu'il faut pour le trouver chercher autre chose que lui, de même le plaisir esthétique nous est donné par surcroît si nous aimons la Beauté pour elle-même, comme quelque chose de réel existant en dehors de nous et infiniment plus important que la joie qu'elle nous donne...

Cette préface est un prélude assourdi qui contient bien des données de son être. Son goût de la nature et des monuments, il le dépasse, car il lui est insuffisant.

En un certain sens, et quelles que puissent être, même sur ce terrain de la poésie, les magnifiques revanches qu'il nous prépare, l'amour nous dépoétise la nature. Pour l'amoureux, la terre n'est plus que « le tapis des beaux pieds d'enfant » de sa maîtresse, la nature n'est plus que « son temple ». L'amour qui nous fait découvrir tant de vérités psychologiques profondes, nous ferme au contraire au sentiment poétique de la nature, parce qu'il nous met dans des dispositions égoïstes (l'amour est au degré le plus élevé dans l'échelle des égoïsmes, mais il est égoïste encore) où le sentiment poétique se produit difficilement. L'admiration pour une pensée au contraire fait surgir à chaque pas la beauté parce qu'à chaque moment elle en éveille le désir...

Déjà l'imagination de Proust quitte les abords de la cathédrale, et il essaie de suivre sa pensée jusqu'en ses radicelles les plus profondes.

Elle commence déjà, cette pensée, à tracer ses méandres compliqués, enchevêtrés, entre l'espace et le temps, auxquels on finit par s'habituer et se complaire. Les fils inextricables s'écartent par moment et l'esprit de Proust s'élève vers des régions où le mouvement s'arrête et où l'instant peut se goûter.

A ce moment il est alimenté dans ses extases par des visions esthétiques cueillies au cours de sa vie et qui se rejoignent les unes les autres avec une vélocité qui donne le vertige.

Enfin le motif joyeux (la sonate de Vinteuil) resta triomphant; ce n'était plus un appel presque inquiet lancé derrière un ciel vide,

c'était une joie ineffable qui semblait venir du Paradis, une joie aussi différente de celle de la sonate que d'un ange doux et grave de Bellini, jouant du théorbe, pourrait être, vêtu d'une robe d'écarlate, quelque archange de Mantagna sonnant dans un buccin. Je savais bien que cette nuance nouvelle de la joie, cet appel vers une joie supra-terrestre, je ne l'oublierais jamais. Mais serait-elle jamais réalisable pour moi? Cette question me paraissait d'autant plus importante que cette phrase était ce qui aurait pu le mieux caractériser — comme tranchant avec tout le reste de ma vie, avec le monde visible — ces impressions qu'à des intervalles éloignés je retrouvais dans ma vie comme les points de repère, les amorces, pour la construction d'une vie véritable : l'impression éprouvée devant les clochers de Martinville, devant une rangée d'arbres près de Balbec...

Balbec, pour Marcel Proust, était un Bayreuth.

C'est lui-même qui en dirigeait l'orchestre, et qui seul en entendait les murmures. Et il aimait alterner le vaste bruit humain de Balbec avec les visions, toujours imprévues à ses yeux, qui s'étiraient de chaque côté des vitres closes de son taxi-auto.

Proust faisait la Normandie en taxi.

Il s'avisa gentiment, de s'arrêter une fois sur les bords de l'Iton, pour en saluer les riverains. — Un calme soir de septembre j'entendis le gravier grincer sous des roues d'auto.

— On dirait un taxi!

— Vous êtes folle!

— Mais c'est un taxi rouge. Il s'arrête et quelqu'un en descend...

Marcel Proust venait nous voir.

Ce fut surprenant et agréable. On causa tard dans la nuit, puis lorsque vint pour lui le moment de reprendre le chemin d'Évreux où il avait retenu deux étages à l'Hôtel Moderne pour ne pas être dérangé par les voisins, je lui dis avec désespoir :

— Mais, si vous ne revenez pas demain, vous ne verrez pas les roses!

— Montrez-les moi ce soir.

Et on braqua les phares de l'auto sur les allées de rosiers, les roses apparurent comme des beautés « qu'on vient d'arracher au sommeil ».

On avait parlé d'un livre intitulé : *The Rivers of France*

par Turner. J'exprimai mon regret de ne pas connaître cet ouvrage assez rare.

Quelques jours après, un colis m'arriva, contenant trois énormes in-folios, livres de chevet de Marcel pendant sa tournée en Normandie. — En effet, de belles lithographies représentaient, entre autres, les tournants de la Seine voisine, et ses rives historiques chargées de châteaux forts : Vernon, les Andelys, Jumièges, la colline des Deux-Amants... »

Une lettre avait précédé le colis :

102, Bd Haussmann.

Madame,

Après une nuit troublée par tous les sabbats de l'enfer (d'Évreux) que le paradis entrevu, et perdu, de Glisolles rendait plus cruelle par contraste, je me suis brusquement décidé à rentrer à Paris, de sorte que le taxi, me ramenant, n'a pu vous déposer les Turner. Mais avant de quitter Evreux j'en ai fait faire un colis qui vous sera parvenu, j'espère, presque aussi vite. Et j'ai fait joindre quelques volumes de la nouvelle édition complète, en cours de publication, de Ruskin, où il me semble qu'il doit y avoir des reproductions assez nombreuses de Turner. Du reste, comme je possède tous les volumes parus, je pourrai vous en envoyer d'autres si cela vous intéresse. Le volume qui comprendra The Bible of Amiens *n'est pas encore paru. Je suis bien curieux d'avance de le voir et je regrette que son apparition n'ait pas précédé la publication de ma traduction, cela m'eut évité bien des recherches. Je vous remercie encore madame, de tout mon cœur de l'aimable accueil que vous et M. de Clermont-Tonnerre avez eu la bonté de me faire dans la demeure délicieuse. Ses claires boiseries norvégiennes et ses vieilles toiles françaises resteront au premier rang de mes souvenirs des charmes de Normandie, à côté des architectures gothiques et des habitations Renaissance. Je n'ai pas voulu superposer des visions quelconques de si beaux « Champs de bataille » que ce soient, sur ce charme à la fois si primitif et si raffiné de cette résidence d'un planteur ou du chasseur de truites qui est aussi l'atelier de deux artistes. Et j'ai seulement été revoir, sous l'indifférence et l'opacité d'un ciel pluvieux à qui ils parvenaient à dérober des trésors de lumière (par un*

miracle qui aurait pu être figuré dans la cathédrale entre tant d'autres moins intéressants) les vitraux d'Évreux.

Daignez accepter, madame, ma respectueuse reconnaissance et remerciez encore M. de Clermont-Tonnerre d'avoir guidé si charitablement sur les marches nocturnes mes pas tremblants de caféine.

Marcel Proust.

(En fiévreuse hâte dont le désordre des idées, du style et de l'écriture, donnera j'espère une preuve assez évidente pour me servir d'excuse.)

Dans une lettre ultérieure, il s'explique sur cette « caféine » :

... J'ai bien du regret de ne pas vous avoir revue... Je vous assure que les escaliers sans rampe et les courants d'air me sont indifférents. Le soir de Glisolles où M. de Clermont-Tonnerre a été si bon de me faire descendre comme à un enfant les marches ténébreuses, j'avais pris pour calmer mon étouffement et venir à Glisolles, quoique souffrant, dix-sept tasses de café. Aussi j'étais un peu tremblant et de pas mal assurés. C'est ce qui vous aura fait croire que je craignais « les escaliers sans rampe ». Mais je vous assure que non...

... J'ai un si grand désir de revoir l'estuaire de la Seine que je reviendrai peut-être simplement à Paris par Caudebec et Rouen...

La traduction de Ruskin n'avait pas encore de quoi donner à Proust une grande importance. Il restait toujours le « petit Marcel » qui sortait de temps à autre pour venir donner à quelques amis le présent de sa présence. Il n'électrisait pas l'atmosphère comme Montesquiou, mais il répandait un charme mineur et laissait plutôt une traînée lumineuse qui ne s'effaçait pas. Il laissait vraiment tomber des évocations que l'on ramassait après son départ et qu'on n'oubliait pas. Pour expliquer l'extraordinaire charme qu'il répandait avec des moyens très simples en apparence et l'état de fierté joyeuse avec lequel on l'accueillait, il faut penser que certainement il amenait dans une atmosphère invisible des irradiations que l'on sentait obscurément.

A Paris, Proust vint dîner dans l'intimité et amena Reynaldo

Hahn, qu'il supplia de chanter, et celui-ci pendant une heure, derrière mon petit piano droit nous ravit avec *le Cimetière d'Amberieu, A deux pas de la Mer, les Chansons grises, Si tu veux que la mort,* etc... Marcel écoutait, enfoncé dans une armure en astrakan qui le protégeait contre son perfide rhume des foins.

Il nous invita aussi, et je retrouve cette charmante lettre de lui, écrite en 1905.

Mercredi soir.

Madame,

C'est donc convenu, puisque votre dernier téléphonage m'y a autorisé, pour le lundi 6 (*lundi prochain à* 5 *heures*). *Mais si j'ai dû vous exaspérer par mes intolérables appels au téléphone, je vous assure que ce ne serait pas trop du veau le plus doux ni du plus prestigieux maroquin pour enfermer le récit des ennuis inextricables qui restent mon excuse à vous avoir tant de fois importunée. Je demanderais à Marius Michel d'y faire figurer comme emblème un thé traversé d'une croix symbolique. Et l'admirable adaptation des figures héréditaires à votre goût personnel, que vous appelez votre ex-libris, aurait eu le droit d'être ajouté (à la garde?)... Car pendant toutes ces négociations à la fois odieuses et frivoles (les deux choses d'ailleurs ne sont guère antithétiques) une seule pensée me dominait, la crainte de vous mécontenter, le désir de vous trouver libre, la ferme volonté d'avoir au moins un peu de musique le jour où vous auriez la bonté de vous déranger. Mais enfin, après deux jours, non de ce repos auquel Guiche ne pourra plus prétendre que je ne manque jamais, mais de lettres, de téléphonages, de courses chez Reynaldo qui décidément ne dîne et ne déjeune jamais chez lui, en voulant bien accepter ce lundi qui (ceci me désole) vous convient moins bien, vous avez mérité de vous voir appliquer les vers de M. de Montesquiou sur sainte Élisabeth votre sublime patronne.*

Elle change en rosiers nos plus jaunes soucis.

De ce miracle ingénieusement renouvelé par une femme d'élite du même nom, je voudrais bien vous remercier ce soir chez madame de Ludre. Quand il y a quinze jours elle m'avait demandé de venir dîner demain (ou plutôt ce soir) (car je vous

écris à 5 heures du matin) je n'avais pas accepté, croyant partir pour chez le Sollier bernois. J'avais dit que si j'étais à Paris je viendrais le soir, mais je suis si souffrant que j'ai grand'peur de ne pas le pouvoir. Donc, peut-être à ce soir, madame, bien que toujours une mauvaise chance m'empêche d'aller chez madame de Ludre, et sans cela à lundi prochain, 5 heures.

Daignez accepter, madame, mes respectueux hommages.

Marcel Proust.

Je le retrouvai souvent au Pavillon des Muses, la belle demeure de Robert de Montesquiou [1]...

E. DE CLERMONT-TONNERRE

1. L'auteur de cet article se propose d'évoquer plus longuement dans un prochain ouvrage le souvenir de Robert de Montesquiou et de Marcel Proust.

LE LION DEVENU VIEUX[1]

Puisque vous n'avez pas revu l'hôtel de Lesdiguières depuis la mort du feu Duc, sachez que le jeune couple a fait enlever les battants du porche pour les remplacer par une grille qui est toujours close. De la rue, chacun peut donc apercevoir des appartements souvent déserts, mais de la dernière magnificence. Sans doute le Duc et la Duchesse croient-ils convaincre ainsi les gens de qualité auxquels ils ont eu le caprice de fermer leur maison, que, si l'on se plaît dans une demi-solitude, ce n'est point par lésine ou médiocrité, mais parce qu'on ne veut fréquenter que ce qui excelle par la naissance ou le mérite. On ne saurait à moins de frais que ces novices réformateurs se donner l'illusion qu'on brave les lois du monde tout en les confirmant dans la réalité. Cela fait un mélange, unique dans Paris, d'ostentation et d'austérité, et rien ne s'accordait mieux au faste sévère de ces bâtiments, que le spectacle de M. de Saint-Mihiel, soucieux et râpé, montant après la Duchesse dans un carrosse à housse de soie citron, derrière lequel se tiennent toujours deux Maures en grande livrée. Sitôt que l'équipage fut parti, nous vîmes M. de Boissy traverser la cour, et Nèche auquel il était censé rendre visite nous l'amena par le couloir dont je vous ai parlé. Je voulus me retirer, mais à mon étonnement Son Éminence me l'interdit : « Puisque tu l'as apprivoisé, il sera plus à l'aise en ta présence. »

Non seulement il fut mal à l'aise, mais il outra la timidité au delà de tout ce que je craignais. Un enfant qui s'approche

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1924.

du magister pour recevoir dix coups de verges n'est pas plus maussade. A peine si le respect lui permit de s'asseoir sur le coin d'un tabouret. Avec tout ce qui se peut de douceur et de simplicité, le Cardinal l'interrogea sur ses goûts et ses projets; il n'en tira que platitudes. Alors voyant qu'il serait réduit au monologue, il se mit à lui raconter diverses anecdotes propres à déblayer le terrain. Il lui parla des folies de dévouement accomplies par Caumartin dans le temps de leur commune jeunesse : comment il avait reçu du Conseiller dix mille écus pour se monter une escorte de cent vingt Anglais, ce qui était bien la chose la plus impertinente que pût commettre un archevêque; comment, lorsqu'il avait satisfait ses principaux créanciers, il avait voulu rester redevable à Caumartin d'une somme insignifiante, pour bien marquer qu'il se sentait toujours le débiteur d'un ami si parfait. Tout cela était narré avec un enjouement et une délicatesse que je ne saurais rendre. Mais le jeune homme semblait écouter un conte imaginaire, dont les héros n'avaient rien de commun avec ce père qui l'irritait, et ce Prince de l'Église qu'il avait devant lui.

Je commençais à m'impatienter; mais avec persévérance le Cardinal cherchait quelque entrée dans cette âme. Il semblait non point blessé, mais stimulé plutôt par cette résistance inattendue. Soudain il changea de tactique. « Si, Monsieur, dit-il, je vous ai demandé la faveur de venir me voir, c'est que j'ose espérer de vous un service duquel dépend le repos d'êtres qui me sont chers. » Il le pria de rapprocher son siège et, lui prenant la main, il poursuivit : « J'ai fait à madame de Caumartin un serment que je prends très solennellement à cœur et dont je ne puis m'acquitter sans votre aide. Trois personnes sont en présence, pour lesquelles j'éprouve autant d'affection que d'estime; je ne veux point mourir (et vous voyez donc qu'il faut se hâter) sans avoir vu la confiance rétablie entre eux. Vous pensez sans doute que je vais vous demander de présenter des excuses à monsieur votre père et de vous plier sans plus à ses volontés. Vous vous trompez. J'ai moi-même eu trop de mal, lorsque j'avais votre âge, à rentrer dans les vues qu'on avait pour moi, le désespoir m'a conduit à trop d'extravagances, pour croire que l'on puisse exiger en

ces matières, une soumission pure et simple. J'espère, mon ami, arranger toutes choses, si vous me faites crédit, mais je ne veux rien obtenir par surprise. Je pense que, si vous me connaissiez mieux, vous verriez en moi plutôt un allié qu'un juge; donc, avant tout, je veux vous donner le moyen de me connaître. » Les yeux de M. de Boissy s'étaient remplis de larmes; il cherchait à retirer sa main. « Ah, Monseigneur, s'écria-t-il, je ne veux rien savoir de plus. Je m'en remets à Votre Éminence et promets de lui obéir, quoi qu'elle exige de moi. »

Déjà je me félicitais d'une victoire si lestement remportée. L'émotion et la bonne foi de M. de Boissy étaient si évidentes qu'on pouvait être assuré qu'il tiendrait parole. Je m'attendais à voir le Cardinal en rester là, quand il me dit : « Allez dans mon cabinet (jamais il ne me tutoyait que seul à seul) et rapportez-en le traité que vous y enfermez à double tour. Nous en ferons l'épreuve sur ce jeune homme. » Dans ma stupéfaction, je crus qu'il me tendait un piège, et je revins avec la *Vie de Madame d'Orléans*. Mais à peine en eut-il vu la copie entre mes mains qu'il s'écria avec humeur : « Ah çà, faites-vous à dessein la bête? Que voulez-vous que M. de Boissy apprenne là dedans? Connaissez-vous ou non quatre volumes de tabis bleu dorés sur tranche? » Qu'un secret gardé si jalousement par les cinq ou six qui en avaient connaissance pût être, sans plus de précaution, confié à ce jeune homme, cette idée me semblait si saugrenue que, pour gagner du temps, je prétendis ne pas avoir la clef. Mais je ne fis que déchaîner un accès de colère véritable. « Eh bien, cherchez-la moi! Et veuillez la porter toujours sur vous dorénavant. » Je ne pouvais plus que m'exécuter.

Le Cardinal prit le premier volume, l'ouvrit. « Si vous pouvez déchiffrer ce grimoire, dit-il à M. de Boissy, lisez tout haut les premières lignes. » Il fit comme on lui disait. L'ouvrage commence par ces mots que je puis vous citer textuellement, vous verrez tantôt grâce à quel hasard : *Madame, quelque répugnance que je puisse avoir à vous donner l'histoire de ma vie, qui a été agitée de tant d'aventures différentes, néanmoins, comme vous me l'avez demandé, je vous obéis, même aux dépens de ma réputation...*

Le Cardinal lui reprit des mains le volume. « Dès le temps de ma captivité au Château de Nantes, commença-t-il, j'eus l'idée d'écrire le récit des événements auxquels j'avais été mêlé. J'en rédigeai quelques parties soit alors, soit après mon évasion, soit encore dans les premiers temps de mon établissement à Commercy. Mais j'écrivais avec plus de caprice que de méthode, cueillant un incident çà et là, sautant ceux qui ne me divertissaient point. Madame de Caumartin me persuada que quelques personnes trouveraient de l'intérêt à une matière qui me semblait n'en guère avoir. Et puisqu'elle pensait que l'histoire de mon temps pourrait servir à l'instruction de ceux qui n'en furent pas témoins, j'entrepris de la rédiger pour ses enfants. Puisque jamais elle n'a consenti à faire de différence entre vous et les fils qu'elle a mis au monde, vous voyez donc, Monsieur, que tout ceci fut écrit à votre intention, et que c'est bien légitimement que vous en prendrez connaissance. »

Pour ce qui est d'une rigoureuse exactitude, il y aurait bien eu, dans ce petit discours, quelques vétilles à relever. Je ne parle pas du doute que Son Éminence aurait jamais pu avoir sur l'intérêt de ses aventures. C'est là façon de dire. Mais je crois que sans Madame de Caumartin il ne manquerait pas au manuscrit beaucoup de pages. A son défaut, quelque autre femme aurait été censée vaincre par sa sollicitude les répugnances de l'auteur; car il était bien dans le goût du Cardinal de masquer, sous des dehors de galanterie, l'importance qu'il attachait à cet ouvrage. Dix noms s'offraient à lui. Notez que si certains passages sont effectivement écrits pour Madame de Caumartin, il en est d'autres que Son Éminence serait bien embarrassée de lui lire. Mais peu importe; et vous reconnaîtrez qu'à part l'imprudence de cette communication, la scène était joliment jouée.

Le Cardinal poursuivit : « Les notes que je vous prie de parcourir ne sont connues dans leur entier, pour ne pas parler de mes secrétaires, que de M. de Caumartin, de M. de Châlons et, comme il convient, de mon confesseur, M. de Saint-Mihiel. Tous m'en ont gardé le secret avec tant de religion que beaucoup de mes amis les plus familiers ignorent jusqu'à l'existence de cet écrit. Je compte de votre part sur

le même silence. » Il ajouta dans un excès de politesse : « Vous excuserez ce que le style a souvent d'incorrect qui sent l'improvisation. Trop de soucis plus graves et plus dignes d'un prélat nous ont empêché d'y porter la lime. »

Cette dernière précaution, bien inutile d'ailleurs, ne reflétait, elle aussi, qu'une demi-vérité; car si M. de Caumartin, qui est fort puriste, a trouvé bon, dans les parties qu'il a revues, de redresser dix expressions par page, le Cardinal ne s'en est pas toujours accommodé. Par suite des changements qui se font dans la politique et dans les hommes, il est arrivé bien des fois que certains jugements soient devenus caducs. Si nous proposions le changement de quelques épithètes, Son Éminence nous écoutait avec attention; elle hochait la tête approbativement; mais s'il fallait procéder à la rature, elle préférait presque toujours remettre au lendemain et l'on n'en parlait plus. Elle disait parfois : « Je l'ai pensé jadis; je puis de nouveau le penser demain. » Excuse plutôt que raison. Le vrai, c'est qu'elle avait de la tendresse pour l'expression qui lui était venue tout d'abord; elle l'aimait mieux raboteuse que trop poncée, lui trouvant un air de négligence et de hauteur; et bien qu'elle ait toujours écrit de verve, avec peu de repentirs, jetant en travers de la page des lignes tumultueuses qui semblent des troupes de soldats montant à l'assaut d'une redoute, elle faisait choix de ses mots d'une façon fort délibérée, et l'on n'aurait pas pu modifier en beaucoup sans qu'elle s'aperçût que ce n'était pas là de son style.

Bien que nous ne nous dessaisissions pas du manuscrit original, mais seulement d'une copie, vous pensez bien que je ne voyais pas sans appréhension un si précieux et redoutable dépôt s'en aller sous le manteau de M. de Boissy : non que l'on pût douter de sa droiture, ni même d'un charmant fanatisme qui dans cette minute-là l'aurait rendu capable de tous les dévouements, mais il y a dans ces pages des opinions si ribres sur la religion et si peu révérencieuses sur des personnes loyales, notamment sur la Reine Anne, d'autre part, je sentais autour de nous une conjuration si resserrée, que j'étais en droit de tout craindre, comme l'événement ne l'a que trop prouvé.

Je fus, les jours suivants, perpétuellement sur le qui-vive, m'alarmant d'un regard, d'un chuchotement. J'assistais à tous les exercices religieux, non pas seulement, je vous l'assure, pour faire montre de zèle, mais pour prier avec toute la sincérité possible. Il y avait du bon dans la sévère consigne qui réduisait à un seul par jour le nombre des visiteurs admis auprès de Son Éminence; car la nouvelle de son indisposition faisait affluer cent quémandeurs, enragés à obtenir encore quelque argent ou quelque autre grâce; et vous voyez quel surcroît d'intrigues serait venu s'ajouter à celles qui nous enveloppaient déjà. Les plus difficiles à évincer furent quelques pauvres jansénistes réduits à se cacher depuis les dernières persécutions, et qui s'étaient mis en tête d'arracher à Son Éminence une suprême déclaration en leur faveur. Ils juraient qu'elle en avait pris l'engagement formel; qu'elle n'oserait comparaître devant Dieu sans avoir tenu sa promesse, et qu'ils demeureraient couchés sur les marches jusqu'à ce qu'ils pussent être reçus.

Ce furent, dans les appartements, des conciliabules sans fin. Assez passionnément, chacun donnait son avis sur les intentions du Cardinal à leur égard, chacun citant des traits contradictoires et tous d'ailleurs également vrais. Je me taisais : j'en savais trop sur cette matière. Je me rappelais comment il s'était jadis servi des jansénistes, menaçant Rome de se mettre à leur tête si on lui refusait le cardinalat, les désavouant aussitôt après, acceptant leurs subsides, plaisantant leur crédulité, les trouvant les gens les plus naïfs et les plus ennuyeux du monde, et pourtant hasardant parfois beaucoup pour les défendre, et les vénérant dans le fond du cœur, car il reconnaissait toujours la grandeur et la force d'âme. Il fallut, pour mettre ces bonnes gens dehors, que le Duc allât parlementer lui-même, suivi d'un huissier gigantesque qui donnait beaucoup de poids à ses paroles.

L'énervement produit par un incident si minime prouvait combien, à la longue, cette situation factice serait difficile à maintenir. De son côté, à présent qu'il se sentait moins faible, le Cardinal s'impatientait de son isolement. Il vit quelques amis qu'on avait chapitrés au préalable. Il voulut voir sa cousine la Marquise; ce que madame de Lesdiguières n'osa

pas empêcher, mais comme s'il eût risqué de s'évanouir à chaque minute, elle resta tout le temps de la visite au bras de son fauteuil. Il vit M. de Caumartin avec qui j'eus ensuite l'entretien le plus amical.

Je pensais qu'il lui aurait parlé de M. de Boissy; mais son esprit semblait ne pas avoir quitté le passé. « Vous rappelez-vous, avait-il dit au Conseiller, ce qu'on raconte de Mazarin sur son lit de mort; comment il se faisait apporter ses pierreries pour les manier encore une fois, pour retarder si peu que ce fût l'instant de lâcher ses larcins? Nous pensions qu'on ne pouvait rien concevoir de plus bas que d'implorer un si misérable sursis; mais savions-nous, quand viendrait notre heure, si nous n'essayerions pas de tricher à notre tour? Or je puis aujourd'hui le dire : il faut être bien laquais pour placer la difficulté sur ce terrain-là. On prétend que, la veille de sa mort, il a refusé de me pardonner et qu'à peine administré, il a fait au Roi et à la Reine des plaintes terribles contre moi. Soyez sûr qu'il n'en prenait pas le risque sur lui, mais qu'il trichait encore et qu'il croyait cacher à Dieu ses dés pipés. » M. de Caumartin avait eu la hardiesse de lui demander : « Mais vous-même, après tant d'années, lui avez-vous pardonné? » Son Éminence avait rêvé une seconde : « On a exigé de moi que je priasse chaque jour pour le repos de son âme. Je ne m'y suis pas refusé. » S'efforçant de savoir ses desseins, M. de Caumartin avait poursuivi : « Est-ce à dire que vous ayez déchargé sa mémoire du poids que, dans le récit de votre vie, vous lui avez attaché comme une pierre au cou? » Sur quoi Son Éminence s'était redressée et avait répondu fort vivement : « Hé, mon ami, l'ai-je chargé plus que je ne me suis chargé moi-même? Pardonner est-ce mentir? Devais-je rétracter ce que j'ai dit de lui et dont pas un mot ne manque à la vérité? Que venez-vous mêler ce qui n'a rien à voir ensemble? Encore une fois me suis-je ménagé? » Ce mot avait beaucoup frappé le Conseiller qui, par habitude d'entendre plaider, garde un esprit toujours tourné à l'apologie, et qui n'a jamais bien compris le besoin de s'accuser soi-même. Volontiers il parlerait des autres avec une perpétuelle indulgence pour se donner le droit de s'accorder même traitement. C'est pourquoi cet homme intègre a toujours eu des sentiments

assez mêlés devant ce que le Cardinal lui soumettait de ses mémoires. Jamais il n'y est nommé si ce n'est dans des termes dont d'autres serviteurs, également fidèles, pourraient se montrer jaloux; mais je crois qu'avec une parfaite abnégation il sacrifierait ces glorieux témoignages, s'il pouvait, du même coup, anéantir certaines confidences dont il est secrètement épouvanté. Vous connaissiez trop bien le Cardinal pour ne pas imaginer que beaucoup d'événements relatés par lui le sont avec assez de fantaisie. J'en pourrais même citer qu'il est un peu cavalier de présenter sous un tel jour à des contemporains. Mais les petits ajustements auxquels il a pu se plaire tendent tous à accentuer l'image qu'il souhaitait laisser de lui; ceux que proposait M. de Caumartin ne faisaient jamais qu'effacer, qu'atténuer, que ramener à l'innocence. C'est un ami assez généreux pour se laisser facilement entraîner dans tout ce qui a de la grandeur; mais abandonné à lui-même, il appartient à cette espèce de gens qui croient toujours n'être en sûreté que dans la position la plus neutre. C'est bien pourquoi je tremble aujourd'hui.

Je regrettai que Son Éminence eût trahi devant lui ce regain d'intérêt pour les choses du passé, car c'est un chapitre sur lequel M. de Caumartin, tout comme l'Abbé de Saint-Mihiel, ne savait plus trop à quoi s'en tenir. Mieux eût valu qu'ils restassent tous deux dans une fausse sécurité. Mais comment espérer que le Cardinal ne laisserait rien voir, alors que sa pensée était tendue vers un objet unique? Chaque matin il s'impatientait jusqu'à ce que j'eusse ouvert son manuscrit sur ses genoux. On l'eût dit soucieux de rejoindre la lecture qui se faisait ailleurs simultanément, de relire certaines phrases avec des yeux de vingt-six ans. Du moins est-ce là ce qui me paraît aujourd'hui, car je vous ai déjà dit combien je fus aveugle sur une agitation si singulière.

Un trait vous marquera mieux son état d'esprit. C'était, je crois, la veille du jour où devait revenir M. de Boissy. Je lui appris la maladie de madame la duchesse de Chevreuse (dont elle devait mourir peu après). Bien qu'il n'ait jamais eu pour elle l'ombre d'un sentiment voluptueux, elle a mis tant de complaisance à protéger le commerce qu'il avait avec feu mademoiselle sa fille, et tant de docilité à s'éprendre

elle-même de l'amant qu'il avait jugé convenable de lui donner, ils ont ensemble été mêlés à tant d'intrigues et de galanteries que, malgré la brouille et l'éloignement, l'image de madame de Chevreuse est toujours restée entourée d'un de ces je ne sais quoi auxquels Son Éminence était plus sensible qu'aucun homme du monde. Après m'avoir raconté, ou plutôt s'être raconté à lui-même quelques traits qui lui remontaient à l'esprit, il resta songeur un moment. Je me gardai d'interrompre le cours d'une mélancolie où les pincements du souvenir me paraissaient d'une amertume assez douce; car je voyais bien que sa pensée avait déjà glissé de la mère à la fille, et c'est d'elle qu'il me parla sans s'apercevoir qu'il ne l'avait pas nommée : « Je puis, dit-il, me reprocher de l'avoir déçue, mais point trompée. Qu'espérait-elle? Que je sortirais de l'Église comme le cardinal Pamfili quand il épousa la princesse de Rossane? Mais qu'étais-je sans la pourpre? Dans le temps où j'avais la sottise de faire le langoureux auprès de la Reine, elle m'a très vilainement vendu à la cour, prétendant que je n'appelais Sa Majesté que la Suissesse. Elle s'est d'ailleurs aussi vite consolée avec l'abbé Fouquet que moi-même avec sa suivante, et l'histoire s'est terminée aussi frivolement qu'elle avait commencé. Je ne pense pas avoir parlé d'elle injustement, car elle était bien folle, mais les jeunes gens mettent tant de gravité dans ces sortes d'affaires! »

Remarquez, s'il vous plaît, le souci d'équité qui apparaissait dans la fin de ce discours. Honte à qui n'a pas compris la passion avec laquelle un tel homme, au seuil du silence éternel, a tâché de sauvegarder l'intégrité de son témoignage! Quant aux dernières paroles, qui visaient si clairement le sérieux un peu lourd du jeune Caumartin, vous avouerai-je que je ne les compris pas? J'y vis une réflexion du Cardinal sur sa propre jeunesse, ce qui était le comble de l'étourderie, puisqu'il s'est toujours reconnu lui-même pour l'homme le plus fidèle en amitié et le plus volage en amour. Personne en effet ne s'est donné aux femmes et ne s'est détaché d'elles avec plus de désinvolture. Pas une en le quittant n'a lésé autre chose en lui que ses sens ou sa vanité. De tels caractères paraissent consumés par la passion, mais ils la traversent

comme la salamandre. De quoi veut-on qu'ils se repentent? Quelles traces le péché laisse-t-il en eux? Ils ne se sentent pas des cendre dans le cœur, alors que certains amants plus vertueux en sont comme étouffés.

Notre vigilance se relâcha-t-elle? Rien ne l'indique. Mais il est habituel qu'un complot, trop facilement mené à bien, porte à un excès de confiance, lorsqu'il s'agit de le mettre en œuvre une seconde fois. Avec de nouveaux prétextes mais à l'aide des mêmes conjurés, M. de Boissy parvint jusqu'à nous sans paraître attirer l'attention. Il est vrai que le bruit qui se fit une heure plus tard aurait suffi à nous dénoncer. Mais je dois vous raconter tout cela par le menu.

Au moment où M. de Boissy allait entrer, le Cardinal, que je montai prévenir, me dit qu'il venait d'avoir un vertige, que ce ne serait rien, mais que l'entretien risquerait d'être trop long et de le fatiguer. Il me chargeait donc de l'excuser auprès du visiteur, que je recevrais à sa place, tandis que lui-même se reposerait dans son cabinet. Je ne crus pas devoir m'inquiéter : la mine du cardinal n'était pas altérée; la tapisserie qui retombait sur la porte empêcherait que le bruit de la conversation le dérangeât; d'ailleurs, de toute manière, il fallait rentrer en possession des précieux volumes.

A peine eus-je transmis mon message à M. de Boissy que je vis son visage s'illuminer : « Ah, Monsieur, s'écria-t-il, combien je suis content de parler d'abord à vous! » Il était dans une exaltation singulière, mais à la façon d'un homme qui, trouvant sur sa table un monceau de pierres précieuses, se demanderait si ce n'est pas un trésor abandonné par des larrons et pour lequel il risquerait de se voir conduit à la potence. Il était transporté, mais encore bien plus rempli d'épouvante; et comme il n'avait pu confier son trouble à personne, il restait ballotté entre les impressions les plus contradictoires, attendant n'importe quel secours qui lui ferait reprendre pied, soit à droite soit à gauche. Ses premières paroles vous rendront toute la naïveté de ce désordre.

« Combien je vous envie, me dit-il, d'avoir été mêlé à de si grandes entreprises! Qu'allez-vous penser de moi qui,

malgré mon âge, en ignorais encore jusqu'ici presque tout le détail? Mais, Monsieur, que dirait le Roi s'il lisait cet écrit? » Je répondis que le roi ne manquerait pas de le placer lui-même sur ses chenets, pour que personne n'y pût seulement glisser un œil, et qu'il prendrait de sa main la bougie d'un flambeau pour y mettre le feu; que s'il n'osait loger le Cardinal à la Bastille, il le condamnerait à un exil perpétuel, et que nous tous, jusqu'aux plus petits, nous nous verrions dispersés au vent de toutes les disgrâces. Je voyais à ce mot grandir en lui le sentiment de l'honneur qu'on lui avait fait en l'initiant à de si dangereuses confidences, grandir aussi la solennité de l'horizon qu'il découvrait. Pour les jeunes gens élevés dans la splendeur du nouveau règne, c'est par rapport au Roi que toutes choses se mesurent. Vous l'avez constaté pour le Duc qui se croit cependant l'esprit le plus libre et le plus ennemi des préjugés; je le constatais pour M. de Boissy qui pourtant depuis le berceau n'entend que doléances parlementaires contre l'absolutisme et qu'aigreurs jansénistes contre la violation des consciences. « Mais, Monsieur, poursuivit-il, j'ose à peine vous poser une pareille question : Qu'est-ce que le roi pense de Son Éminence? » J'affirmai qu'il était souverain trop avisé pour ne pas utiliser les services d'un si grand esprit et en reconnaître la valeur. « Oui, mais peut-il avoir oublié le passé? — Pensez-vous qu'il puisse oublier jamais, répondis-je presque en riant, qu'à treize ans on l'a jeté la nuit dans un carrosse, avec son frère encore rouge de la petite vérole, avec la Reine qui poussait des imprécations, et qu'on lui a fait fuir sa capitale où l'on accusait le Cardinal de vouloir le garder en otage? Peut-il même oublier que plus tard, sous la menace de l'interdit, il a failli être forcé d'aller jusqu'à Pontoise pour entendre la messe? »

M. de Boissy comprenait évidemment qu'une révolte contre la cour du Mazarin ressemblait fort peu à ce que serait aujourd'hui la même offense contre celle de Versailles; mais il ne pouvait apprécier l'abîme d'une telle différence et l'idée d'une action si fantastique le remplissait de stupeur. Bien qu'il n'y eût pas fait d'allusions, je pense qu'il avait été fort blessé par plusieurs passages, notamment par ce que le Cardinal insinue de la Reine Mère, tremblante d'avoir été engrossée par

Buckingham dans le petit jardin du Louvre; car quels soupçons une telle anecdote ne jette-t-elle pas sur ce qu'il y a de plus sacré dans le royaume? Il avait l'imagination trop vive, trop généreuse pour échapper au prestige de ce qu'il avait lu, à tant de vie, de liberté, de flamme, au rayonnement de tant de génie. Mais le reflet ne vaut qu'autant que le miroir, et je m'aperçus bien vite que, dans celui-ci, malgré l'ardeur et la bonne foi, tout s'était étrangement décoloré, rapetissé. De l'insurrection, ce mélancolique n'avait su retenir que ce qui flattait ses velléités, et des erreurs d'une nature impétueuse que ce qui semblait excuser ses timides écarts. Faute de voilure pour recevoir un si grand souffle, il n'en avait accueilli que ce qu'il fallait pour le ramener à son grief personnel. « Et pourquoi donc mon père ne fait-il jamais allusion à ces choses? Pourquoi me faut-il venir ici pour en apprendre toutes les circonstances? » Je vous épargne ce que je lui racontai sur la nécessité où nous fûmes de nous effacer, d'éviter toute parole, toute attitude qui pussent rappeler la faction; comment nous dûmes céder le haut du pavé à des créatures nouvelles, afin de ne pas compromettre la rentrée en grâce du Prélat. « Nous nous sommes faits, disais-je, petits et prudents. Il fallait bien. Je vous assure que ce n'était pas d'un cœur léger. On a trouvé que nous tenions encore trop de place. Nous avons accepté de nous voir reniés de bouche par Son Éminence même. »

Qu'il ne comprît qu'imparfaitement, lui que la nécessité n'a jamais courbé, ce qu'il peut y avoir de triste courage dans certaines capitulations, j'aurais dû m'y attendre. Mais qui aurait pu croire qu'à un fils de M. de Caumartin de telles réflexions paraîtraient entièrement nouvelles? On n'imagine pas quel silence peut séparer un père et un fils, surtout lorsque le père ne tient pas à se souvenir. Mais on imagine encore moins combien les jeunes gens d'aujourd'hui diffèrent de ceux que nous étions, combien ils sont matés à leur insu, combien ils ont perdu le sens de la place qu'il fallait aux hommes de notre temps pour se mouvoir. « Et pour quelles raisons tout cela? s'écria M. de Boissy. Comment le Cardinal a-t-il pu s'abaisser à de telles humiliations? Comment, vous tous, ne l'avez-vous pas retenu? » En vain je tâchai de lui

montrer les grands services qu'à cette époque Son Éminence pouvait encore espérer rendre à l'État et l'unique occasion qu'un accommodement lui fournissait de payer ses dettes; mais le bon sens de ces arguments ne faisait que l'indigner. « Pourquoi m'a-t-il fait lire cela? Je le respectais, j'étais prêt à lui obéir. Ses dettes! Voulez-vous sérieusement qu'on s'incline devant des raisons pareilles! S'il en avait la conscience tourmentée, comment mon père, qui pouvait parler, n'a-t-il pas combattu ses scrupules? Quelle honte à lui de s'être laissé rembourser au prix de la déchéance du Cardinal de Retz! Voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais. Je vous assure que je donnerais tout ce qui doit me revenir pour que pas un sou de cet argent ne fût rentré dans notre maison. »

L'incohérence de tout cela était extrême et m'irritait comme vous pouvez l'imaginer. Mais vous avouerai-je qu'en même temps certaines de ces objections naïves réveillaient en moi des souvenirs si poignants que j'aurais voulu le supplier de ne plus ouvrir la bouche. D'ailleurs en proie aux maladroites perplexités de son chagrin, déjà de lui-même il se reprenait : « Ne croyez pas que je le respecte moins. Si je l'ai dit, je vous adjure de l'oublier. Mais je ne sais plus à quoi m'en tenir. Je vois deux hommes qui sont le contraire l'un de l'autre et je ne puis me persuader que c'en soit un seul; et celui qu'on propose à mon admiration, c'est justement celui des deux qui s'est renié lui-même, que vous avez renié, dont il n'est plus permis de se souvenir! »

Que de fois nous avons tenté, vous et moi, de démontrer aux sceptiques comment la nouvelle vie du Cardinal n'est que le prolongement de l'ancienne, comment elle obéit au même souci de grandeur, cherchée dans les hauteurs de l'âme, celles du pouvoir s'étant montrées décevantes. Mais on est moins dérouté par des adversaires délibérément hostiles que par cette déformation lâche et doucereuse que la bonne volonté produit chez des amis sans caractère. La plus perfide caricature, c'est eux qui la dressent devant nous. Si M. de Boissy m'avait contredit, sans doute aurais-je plaidé avec chaleur, mais devant l'anxiété de son regard, mes raisons devaient ressembler honteusement à des excuses et je rougis

de penser à l'air de trahison que prenait l'apologie de mon maître. « Enfin, Monsieur, s'écria-t-il, ne voyez-vous pas que les gens l'admirent pour ce qu'il n'est pas véritablement? Où, dans tout cela, est la grandeur? Je voudrais avoir lu ce récit de sa vie sans le connaître lui-même. Mais puisque je le connais tel qu'il est à présent, que voulez-vous que je fasse du récit? Je ne sais seulement pas si j'aurai le courage de me présenter une seconde fois devant cet homme qui me fait peur. Je vois bien, parbleu, ce qu'il exigera de moi : que je me résigne ainsi qu'il l'a fait. Je n'ai pas besoin pour cela de ses conseils. Qu'au moins j'aie l'avantage d'aller trouver mon père avant qu'on m'y oblige. J'y vais même de ce pas. Adieu, Monsieur. Et surtout qu'on me laisse en paix dans mon obscurité. »

Bien qu'il fît un mouvement vers la porte, il semblait plus près de s'effondrer dans le désespoir d'un enfant que de prendre une décision irrévocable; et soudain tournant contre moi sa colère, il poursuivit, mû par ce besoin de logique qu'il y a dans la jeunesse : « Mais vous, Monsieur, vous m'avez parlé comme à un niais. Je n'avais pas mérité cela. Moi qui vous écoutais avec tant de dévotion! Mais vous avez tâché de me tromper. Sinon vous auriez convenu, vous qui l'avez suivi dans toutes ses aventures, qu'on ne peut louer à la fois et les actions qu'il a commises et la capitulation par laquelle il les a désavouées. Pour moi-même je ferai ce qu'on voudra. Qu'importe que je sois conseiller ou que je commande un régiment? Mais lui vers qui tous les yeux sont tournés... » J'allais répondre et sans doute mal répondre, quand soudain la portière bougea. Une main cherchait impatiemment l'ouverture de la tapisserie; elle écarta les plis. Le Cardinal était devant nous.

Eus-je aussitôt le sentiment qu'il avait tout entendu et que son malaise n'avait été qu'une feinte pour surprendre les vraies pensées de M. de Boissy? Ne crus-je pas au contraire tout d'abord que son indisposition l'avait repris et qu'il venait chercher de l'aide? Pendant la première seconde, les deux suppositions tournoyèrent dans mon esprit. Sa pâleur était effrayante; je crois que son silence l'était plus encore. M. de Boissy tomba à genoux; machinalement je fis de même.

Son Éminence respirait avec beaucoup de difficulté. Qu'allait-elle dire? Je m'attendais à tout, sauf à la voix que nous entendîmes, d'une douceur presque surhumaine, qui s'adressant à M. de Boissy prononça ces mots un à un : « Je n'ai pas voulu vous laisser partir... sans vous remercier d'être venu... Je souhaite très ardemment votre bonheur... J'espère encore... vous le prouver... Pour aujourd'hui... pardonnez-moi... »

Il se soutenait des deux mains à la tapisserie. Il voulut en lever une pour la bénédiction, mais chancela et dut ressaisir son appui. Je ne sais si vous pouvez concevoir toute la majesté qu'il y avait dans cette faiblesse. Je courus à lui; il me faisait un signe de tête que je ne comprenais pas; je finis par entendre : « Accompagnez-le »; et me retournant j'aperçus M. de Boissy l'air si égaré, qu'en effet il risquait d'aller se jeter dans les jambes de l'Abbé ou de ses acolytes. Nèche d'ailleurs n'était pas loin. Je poussai le jeune homme jusqu'à lui et revins précipitamment.

Tombé sur un tabouret d'où il semblait sur le point de glisser à terre, le cardinal était pris d'un tel tremblement, ses dents claquaient si fort, qu'une fois encore je crus à un accès de fièvre et que je voulus chercher Fromentin pour m'aider à le coucher. Mais fixant sur moi un regard d'une acuité presque intolérable, il me dit d'un ton qu'il voulait rendre aussi dégagé que possible : « Eh bien... que t'a raconté cet étourdi? » Cette fois la comédie était si mal jouée que j'en eus les larmes aux yeux. « C'était folie... folie! » reprit-il dans une extrême agitation. Je cherchais à me rappeler ce que j'avais pu dire, mais sans en retrouver nettement deux paroles; et dans cet instant seulement je songeai que si le Cardinal venait d'ouvrir la porte du cabinet, je l'aurais entendu au léger grincement qu'elle produisait toujours; c'est donc qu'elle n'avait pas été fermée du tout. Il poursuivit : « Et d'abord qui pourrait juger d'un édifice... qui n'est pas dressé plus haut que les fondations?... Il fallait d'abord le finir... C'est à cela qu'il aurait fallu donner tout mon temps... Je ne sais pas pourquoi vous m'en avez empêché... ou plutôt je le vois trop bien! »

Ici je dois vous expliquer que le récit s'arrête à l'an 55,

c'est-à-dire au moment où pourchassé jusque dans Rome par les persécutions du Mazarin, et craignant une seconde captivité, le Cardinal s'enfuit de la cour papale et commença cette vie vagabonde qu'il mena quatre ou cinq années. Pourquoi n'a-t-il pas raconté la suite de son grand duel avec le favori, où dix fois il aurait pu se faire payer sa capitulation de tous les avantages imaginables, pourvu qu'il eût consenti aux humiliations qu'on lui demandait? Lorsqu'il s'est retiré, il y a quatre ans, dans le couvent de Saint-Mihiel, il en était à ce point de sa narration. On comprend qu'il l'ait interrompue dans le cloître; mais quand il en est sorti, pourquoi ne l'a-t-il pas reprise? Désintérêt, ainsi que l'affirmait l'abbé? J'en doute, puisque bien souvent, lorsqu'il m'avait auprès de lui, il me faisait transcrire de menues retouches. Engagement solennel? Mais s'il trompait M. de Saint-Mihiel quant au détail, aurait-il eu plus de scrupules pour la suite de son œuvre, que ses amis d'ailleurs désiraient lui voir écrire? Je crois plutôt qu'il sentit la disparate que feraient l'une à côté de l'autre les deux moitiés de sa vie. Il comprenait que, s'il était parvenu au bout de longues années à les accorder en lui-même, un lecteur y réussirait bien difficilement en quelques heures. Mais vous n'aurez pas de peine à me croire si j'affirme que jamais, fût-ce indirectement, fût-ce par une lenteur ou un silence, je « n'empêchai » quoi que ce soit.

Effrayé par l'accablement où je voyais mon maître, je voulus insister sur ce qu'il y avait en somme de touchant dans le désarroi de M. de Boissy, sur tout ce qui s'y révélait d'admiration déconcertée. Mais il ne m'écoutait pas. « Assieds-toi, dit-il... Prends une plume... Aide-moi, mon enfant... Toi seul peux m'aider... Il n'y a pas un jour à perdre... Prends le dernier volume... Ne reste pas stupide... Lis la fin de ce qui est écrit. Je puis te dicter à toi aussi bien qu'à un autre. Ne t'amuse pas à me désespérer. » J'essayai de lui faire comprendre qu'il n'était pas en état, que le lendemain je serais à ses ordres. Mais il fut aussitôt au comble de l'impatience : « Non, tout de suite! Je devine bien ce que M. Petit n'ose pas me dire. Vous croyez que je n'aurai plus le temps. Mais vous ne me connaissez pas. Je te dis de t'asseoir. » Et comme, remué de pitié, je n'obéissais pas instantanément, il reprit

hors d'haleine : « Alors tu ne veux pas? On t'a fait la leçon à toi aussi! Mais je puis me passer de vous. Donne le volume! Va-t-il falloir que j'aille te l'arracher? »

Ces derniers mots étaient dits dans un tel transport que, pour le calmer, je lui lus le paragraphe inachevé, où était entamé un développement sur l'état du diocèse. Il y était question d'un certain Loisel, curé de Saint-Jean et du chanoine Biet. Je dus ouvrir une écritoire. Le Cardinal répétait ces deux noms, comme s'il essayait de former une phrase, mais je voyais bien que, dans cet instant, il ne savait même plus qui étaient les deux personnages. Lui que sa prodigieuse mémoire n'avait jamais trahi, il semblait tâtonner à sa recherche comme un aveugle privé de son guide. Ses mains se remirent à trembler. J'eusse voulu l'aider, mais sur le coup je ne me rappelais plus moi-même qui était ce Loisel. Soudain j'eus l'inspiration de songer aux notes, compilées par divers secrétaires, lorsque Son Éminence assemblait les matériaux de son récit, et dont les liasses remplissent un tiroir. J'y fis une allusion, proposai de rechercher les renseignements qui nous manquaient, promis pour le lendemain un canevas des événements. Le visage en sueur, le Cardinal ferma les yeux. Il semblait heureux d'échapper à l'angoisse de son impuissance et resta immobile un grand moment.

Déjà j'espérais avoir mis fin à cette pénible scène; mais son amour-propre avait été blessé trop cruellement par la conversation qu'il avait surprise pour pouvoir supporter le surcroît d'humiliation dont il venait de me donner le spectacle. Je fis un mouvement pour me lever; ses yeux se rouvrirent, m'observèrent un instant comme hagards, et soudain il eut un de ces redressements terribles que nous lui avons vus quelquefois, où il semblait braver l'univers et tirer des profondeurs de son orgueil de quoi se mesurer contre lui. « Quand donc, s'écria-t-il, comprendrez-vous ce que je vaux? Ai-je fait si petite figure dans le monde? Ai-je mendié du Roi plus que je ne lui ai rendu? Quels papes aurait-il eus sans moi? J'en ai fait nommer quatre, dont trois de la faction de France. Est-ce qu'il s'imagine qu'avec ses Jésuites il aurait su tenir en respect le Sacré Collège? Ah, vous auriez

voulu me voir ramper parmi ses créatures. Ce jour-là vous m'auriez pardonné mes malheurs. N'avez-vous pas encore compris de quelle maison je sors et qui je suis? Mais je n'ai pas dit mon dernier mot. Il est possible que je n'aie été qu'un misérable; mais je vous étonnerai encore, tant que vous êtes, je vous étonnerai! »

Tout cela fut crié d'une voix que sa faiblesse rendait plus affreuse et qui se perdit dans une crise d'étouffement. Alors se produisit ce que j'appréhendais depuis quelques minutes. La porte de l'antichambre s'ouvrit. Dom Bazin s'élança aussi blême que je pouvais l'être moi-même. Depuis quand écoutait-il? J'eus la présence d'esprit de lui dire : « Appelez un valet; Son Éminence se trouve mal. » Et tandis qu'il avait le dos tourné, je rejetai par-dessus les manuscrits un pan du tapis de la table. Quelques instants plus tard, sous prétexte de chercher un verre d'eau, je pus pousser derrière la porte du cabinet les volumes compromettants. Je crois bien qu'à cet instant précis le Cardinal avait repris toute sa lucidité et qu'il contrefaisait une sorte de pâmoison à seule fin d'occuper l'attention des intrus. Que purent-ils observer? Je crus que nous nous étions tirés de l'incident avec assez de bonheur, mais dans ces affaires-là on est toujours plus gauche qu'on ne le soupçonne. D'ailleurs ces cris, ce désordre, étaient bien assez suspects par eux-mêmes; et je ne pouvais mettre en doute que l'éveil ne fût donné de la façon la plus fâcheuse.

Il fallait prendre les devants par des explications immédiates. Je m'accusai auprès de Dom Bazin d'avoir redit au Cardinal, sans penser à mal, certaines médisances qu'on avait colportées durant le dernier Conclave et que je n'avais pas crues propres à l'irriter comme elles avaient fait. Avec les roses et les lys de ses joues, avec ses trente ans qui n'en marquent que vingt-cinq, Dom Bazin semble crédule, mais garde toute la matoiserie d'un paysan. Le titre de maître de chambre que lui avait donné Son Eminence venait, heureusement, de lui tourner la cervelle et de l'abêtir un peu; mais on ne discerne jamais bien l'effet qu'on a produit sur lui.

Je fis les mêmes déclarations à la Duchesse qui ne parut pas y attacher d'importance, mais autant elle fut gracieuse à mon

égard, autant je la trouvai refroidie sur le chapitre des Caumartin. Elle les eût volontiers traités d'ingrats, estimant qu'après la peine qu'elle avait prise, le spectacle touchant d'une réconciliation lui était dû depuis longtemps. Par Fromentin je fis passer un billet au Cardinal, lui rendant compte de ce que j'avais fait, et je jugeai bon de feindre la tranquillité en ne sortant plus de ma chambre.

D'ailleurs le lendemain, quand je parus à l'heure accoutumée, je n'aperçus rien d'insolite. M. de Saint-Mihiel que je croisai me dit quelques mots où je ne sentis pas d'arrière-pensée. La première chose que fit Son Éminence fut de me remercier de mon billet. Je crus donc que nous pouvions nous féliciter et considérer l'incident comme clos, tout au moins pour ce qui était du dehors.

Pour le dedans, je n'essayai pas de me dissimuler que la plaie restait à vif. Pas une allusion à la conversation surprise, mais pas une parole qui n'en fût l'écho direct. En homme qui avait, aux yeux du monde, perdu la première manche et gagné péniblement la seconde, le Cardinal avait eu la sagesse de ne vouloir jouer la belle que devant la postérité. Personne n'a soupçonné la victoire qu'il a dû remporter sur son impatience, pour remettre sa justification à un temps où ni le Roi ne serait plus là, ni lui-même. Son détachement progressif, qui a tant surpris, s'explique en partie, je crois, par le fait qu'il avait renoncé de demander justice aux hommes de son âge. Parfois, devant certaines morts, nous l'avons accusé d'insensibilité; mais n'était-ce pas qu'avec ceux qui partaient ainsi la séparation spirituelle était depuis longtemps consommée, qu'il avait renoncé de rien débattre avec eux ? *Quidquid latet apparebit*; il savait qu'il ne verrait pas ce jour-là; mais ceux qui naissent aujourd'hui le verront. Il s'est parfois intéressé à des naissances, dans des maisons dont l'avenir ne le touchait que médiocrement; c'était comme s'il se fût dit : « Un homme de ce nom-là, s'il plaît à Dieu, connaîtra qui j'ai été. »

Or voici qu'imprudemment essayée, l'arme où il avait mis tout son espoir s'était montrée inefficace. Elle avait frappé sans trancher victorieusement. La postérité refusait de comprendre. Assurément le Cardinal ne se surfaisait pas le poids qu'on pouvait attribuer aux appréciations de M. de Boissy;

mais ceux qui ont connu la faveur populaire et même l'idolâtrie de la populace se contentent malaisément des louanges de quelques délicats. Il leur faut des suffrages qu'on s'étonne de leur voir rechercher. Vous vous rappelez comme le Cardinal nous impatientait jadis, quand il ne pouvait s'empêcher de courtiser par ses largesses, bedeaux ou palefreniers, alors que l'argent manquait pour faire ressemeler nos bottes. Certes tout cela semblait à jamais oublié. De quelles tombes entr'ouvertes étaient un instant remontés ces spectres, cette passion de renommée, cet engouement d'orgueil ? Mais déjà ils avaient regagné leurs ténèbres. Dès ce lendemain matin, je n'apercevais plus que la patience et la douceur habituelles.

Le Cardinal me fit asseoir auprès de lui. Il me prit la main, ce qui ne lui arrivait que rarement; et ce geste exprimait mille choses : tendresse, résignation et même un peu de honte. Son regard avait ce voile de tristesse qui semble vouloir nous soustraire la vue des objets sensibles pour mieux nous ouvrir on ne sait quelles perspectives infinies. Comme pour montrer qu'il avait retrouvé sa maîtrise, il lui plut de donner à l'entretien un tour général. « Vois-tu, mon ami, me dit-il, notre tort c'est de croire que les jeunes gens reprendront jamais nos pensées telles que nous les leur abandonnons. Ils se sont fait un monde à leur usage où tout nous semble déplaisant, où rien n'est plus à la même place que dans le nôtre. Ils ont tout changé : non pas seulement le présent, mais le passé même. On se retourne et on ne le reconnaît pas. »

Il rêva un instant, puis reprit : « Notre gloire nous l'avions trouvée dans la lutte contre le despotisme de la Cour. Or la grandeur du Roi a fait aimer le despotisme, et du même coup nous avons pris figure de trouble-fête. L'histoire aurait pu nous grandir; elle nous rapetissera. La pire folie serait de ne pas en prendre notre parti. Car, mon ami, quelle vanité de croire que l'on peut quelque chose contre de telles fatalités! Pour nous justifier il faudrait des actes, et cette seule idée fait sourire quand on me voit dans mon fauteuil, même quand on te voit toi, avec tes rides et ta couperose. Nous comptions sur les paroles, mais elles nous ont trahis d'une manière que nul ne pouvait prévoir. Les mots qui nous plaisaient, qui nous servaient de ralliement, ceux qui soulevaient le courage des

peuples, vois comme ils ont perdu leur force. Les temps nouveaux leur ont donné de nouveaux sens. « Remontrances », « privilèges », « libertés », tout ce qui avait du prestige, de la hardiesse sent maintenant l'aigreur et l'impuissance. *Flatus vocis*, des souffles vains. Il y avait dans nos désordres une façon d'inquiétude républicaine qui leur conférait quelque chose de noble et de salubre. A qui le ferions-nous comprendre, aujourd'hui qu'il n'y a plus en France que des courtisans ? »

Espérant réveiller sa tendresse pour son ouvrage interrompu, je fis valoir qu'expliquer cet avilissement secret des mœurs serait le meilleur moyen de réhabiliter celles que nous avions; mais il m'interrompit aussitôt : « Il n'y faut plus songer. Il est trop tard. » Et comme j'insistais, il commença d'une voix fatiguée qui semblait s'en aller à mille lieues : « Toute la nuit je regardais monter et descendre la flamme de ma veilleuse. J'en étais si las qu'à chaque fléchissement j'espérais la voir charbonner; mais elle se relevait toujours. Je me disais : Quand j'entendrai passer dans la rue le premier haquet de maraîcher, c'est qu'enfin l'aube sera prochaine. J'attendais sans pouvoir m'ôter de l'esprit ce mot de Chrysostome... » Mais autour de nous une mouche à miel, entrée par la fenêtre ouverte, car il faisait grande chaleur, se mit à tournoyer et il n'en fallut pas davantage pour le ramener à l'instant présent.

Sans terminer sa phrase, il reprit brusquement : « A quoi bon s'agiter puisque rien n'arrive selon ce qu'on avait prévu ? Ai-je assez maudit l'inhumanité de mon père qui, par pure ambition, me força d'entrer dans l'Église, malgré mes supplications, malgré mon horreur pour la profession religieuse ! N'est-il pas évident qu'il me condamnait à l'hypocrisie, au doute, au blasphème et si finalement j'ai fait sa volonté, n'est-ce pas pour les pires motifs, par lassitude, par vanité, parce qu'à mon tour l'ambition avait fini par me mordre et parce que je m'étais aperçu que la soutane couvrait commodément mes galanteries ? Eh bien, t'imagines-tu que dans sa cellule de l'Oratoire, après s'être fait moine, cet homme austère se soit repenti de la violence qu'il m'avait faite ? Je pense plutôt qu'il a remercié Dieu de n'avoir pas fléchi. Et

sans doute avait-il raison. Qu'aurais-je été, livré à moi-même, sinon un bretteur et un voluptueux ? Il m'a fallu me surpasser pour réunir ce qui refusait d'être mis ensemble. » Il me considéra et sourit cette fois sans douceur, je dirais même avec cette hostilité qu'on éprouve à l'endroit des autres dans les moments où l'on est hostile envers soi-même : « Tu me diras que j'ai été voluptueux quand même et comme peut l'être un archevêque, c'est-à-dire en cachant des liaisons abjectes ou en en affichant de si éclatantes qu'on fût forcé de se taire devant la qualité de mes maîtresses. Et si je ne me suis plus battu à l'épée, je l'ai fait à coups d'émeutes et de mousqueterie, ce qui est plus grave devant la raison. Mais les hommes m'ont toujours honoré pour ce qu'il y avait en moi de moins estimable, et mes faiblesses m'ont valu plus de lustre que mes actes de courage. Voilà ce qui corrompt les cœurs les mieux nés. Crois-moi : n'essaie pas de te justifier, tu ne ferais que te perdre à leurs yeux. Et laisse à Dieu le soin d'assembler ce qui reste épars. »

Souvent j'avais entendu de pareils sarcasmes; mais dans un moment où la moindre faute pouvait avoir tant de conséquences, ils révélaient une volonté prête aux sautes les plus redoutables. D'ailleurs le Cardinal ne me retint que peu de temps. « C'est bientôt l'heure de prier, dit-il. Te rappelles-tu ce que l'abbé de la Trappe attend du religieux obéissant? *Qu'il ne forme pas plus de discernement des choses qui sont bonnes et qui sont mauvaises que si déjà il était mort.* »

Dans cet instant-là je me demandai si j'avais jamais aperçu tout entière cette nature qu'une femme a nommée « monstrueusement double et charmante », ce Janus à deux fronts dont je ne contemplais jamais qu'un seul, tandis que l'autre, attiré par une sympathie contraire, se tournait constamment vers l'Abbé. Quoi qu'il en soit, je partis rempli de fâcheux pressentiments qui devinrent bientôt des craintes positives, car dans un livre que madame de Caumartin me fit porter de la part de son mari, je trouvai une lettre où elle me suppliait d'être sur mes gardes, ajoutant qu'elle n'avait pu découvrir ce qui se tramait, mais qu'il y avait anguille sous roche et qu'il était de la dernière importance qu'elle vît le Cardinal le plus tôt possible. Je tâchai vainement de la rencontrer chez

diverses personnes où elle fréquentait souvent; puis, malgré le manque de renseignements précis, je ne crus pas pouvoir différer d'agir, et faute d'un prétexte pour pénétrer chez Son Éminence, j'eus une fois de plus recours à un billet que Fromentin devait glisser sous la serviette de son maître. J'y parlais simplement du désir pressant qu'avait madame de Caumartin d'être reçue; et peu d'instants plus tard je pus remercier le Ciel de m'avoir fait naître prudent, car dans une sorte d'office toujours déserte où j'attendais la réponse, c'est l'Abbé que je vis paraître tenant entre ses doigts ma feuille de papier.

Comme à cette heure il y avait beaucoup d'animation dans l'hôtel et que l'office donne sur un escalier où circulait beaucoup de monde, notre explication se passa en chuchotements, mais comme vous pouvez le penser, n'en fut pas moins aigre.

« J'ai ramassé ce papier tombé de l'assiette de Son Éminence, me dit l'Abbé. Je vois que, malgré votre âge, vous restez fidèle au métier de votre jeunesse. » Je ne voulus pas comprendre ce qu'il entendait par là et répondis très calmement que madame de Caumartin m'ayant prié de transmettre sa demande, j'aurais tenu pour impardonnable d'y manquer; que d'ailleurs personne plus qu'elle n'était capable d'exercer une influence chrétienne sur son Éminence. « Si vous nommez chrétiennes, riposta-t-il, cette bonté molle et cette indulgence perpétuelles qui endormiraient la conscience d'un parricide! Admettons que votre dessein n'eût rien d'obscur; mais alors pourquoi glisser ce billet comme si c'était celui d'une fille perdue? »

Sans doute, en continuant à me taire, crus-je bien mériter de celui qui nous catéchisa tant de fois sur le bon usage à tirer d'un ennemi en colère. Mais puisque devant vous je suis sans ruse, pourquoi ne pas convenir que pour ma dignité j'en avais déjà trop entendu. Je me contentai de hausser les épaules sous un débordement d'injures étouffées : « Il ne vous suffit pas d'avoir flatté toutes ses faiblesses au temps où il implorait d'affreux encouragements à ses plaisirs; car c'est dans votre chambre, au château de Commercy, qu'il rencontrait après minuit cette cantatrice dont je ne veux plus même

savoir le nom. Des mois durant, vous m'avez condamné à la complicité d'un pareil spectacle. De telles besognes, d'autres les font par misère, vous par un comble de perversité. Et maintenant que vous n'avez plus d'auxiliaire dans la volupté, vous cherchez d'autres aides, car vous ne désespérez encore pas d'entraver son élan vers Dieu. Le fils n'a pas suffi, vous appelez la mère! »

Ici ma longanimité fut enfin récompensée, puisque en m'avouant qu'il connaissait les visites de M. de Boissy, l'Abbé m'épargnait le risque de mentir maladroitement. Comment les savait-il? Je cherchais, naturellement, du côté des serviteurs; je soupçonnais les indiscrétions de Nèche. Mais à l'assurance de M. de Saint-Mihiel, l'idée me vint qu'il tenait ces renseignements de plus haut. La Duchesse nous avait-elle joués? Je demandai ce que je devais répondre à madame de Caumartin; Son Éminence, me dit-il, m'ordonnait de lui écrire qu'elle serait reçue le mercredi suivant, qui était à six jours de là. Dans cette minute précise j'eus l'intuition, bien difficile à justifier mais pourtant vive, que le cardinal en personne l'avait instruit de sa conduite.

Il y eut beaucoup de va-et-vient durant la soirée. Nèche, que je rejoignis pour souper, m'apprit qu'il y avait depuis une heure conciliabule dans la chambre de la Duchesse. Nous envoyâmes une fille de service écouter dans l'alcôve, mais elle était si bornée que nous ne pûmes seulement savoir s'il y avait là quelque autre ecclésiastique que M. de Saint-Mihiel.

J'ai peine à me rappeler exactement l'ordre des petits faits qui marquèrent les journées suivantes. Le Cardinal semblait retombé dans l'indifférence, qui chez lui succédait toujours aux grandes émotions. Je lui avais préparé, selon ma promesse, un résumé des événements survenus pendant l'année 1655; je ne fus pas étonné de le voir n'y jeter qu'un regard distrait et de m'entendre remercier avec cette chaleur un peu excessive qui semble vouloir être quitte une fois pour toutes. En manière d'excuse, il me rappela l'admonition qu'un jour lui avait faite un Janséniste, M. de Saint-Gilles, je crois. Étant allé lui porter en Hollande les subsides de son parti, cet excellent solitaire l'avait trouvé qui notait quelques sou-

venirs. Il s'était contenté de prendre sur la table un volume de la *Guerre du Péloponèse* qui s'y trouvait par hasard et d'y lire les trois lignes où il est question d'un certain Thucydide, commandant l'escadre de Thasos, seule allusion par laquelle cet écrivain nous apprenne qu'il eut un rôle dans les événements qu'il relate. C'est avec cette modestie, semblait dire M. de Saint-Gilles, que les hommes vraiment grands parlent d'eux-mêmes. Le Cardinal me redit cette anecdote avec un enjouement si naturel que je ne pus imaginer tout le sens qu'il y mettait à ce moment-là; puis, comme s'il revenait à des pensers plus sérieux, il insinua qu'après tout il pouvait avoir affaire de ses mémoires durant ses heures de solitude et il me pria de lui rendre la clef. Il avait si bien rompu les chiens, soit volontairement, soit par instinct de secret, que je crus pouvoir tirer de cette dernière demande un augure favorable; et trompé par le calme de la bonace, je m'y abandonnai comme à une embellie véritable.

M. de Châlons vint le lendemain, de sorte que je vis à peine le Cardinal. Dans le court moment où je fus seul avec lui, il me dit : « Je suis cause que l'Abbé se fatigue. Il a beaucoup vieilli ces temps derniers. J'ai jadis vu son frère maigrir comme il le fait, prendre un teint jaune et tomber mort un matin en mettant ses bas. Sa place est à Saint-Mihiel. Il faut que nous le laissions y retourner le cœur tranquille. » Peut-être y avait-il dans ces paroles un peu de l'inquiétude avec laquelle ceux qui se sentent touchés eux-mêmes cherchent sur les traits des hommes de leur âge, les avertissements de la caducité. Mais je serais bien vil si dans ces phrases je n'avais d'abord senti l'accent de la plus vraie sollicitude! Et ceci me force à corriger une fausse impression que je n'ai pu manquer de faire naître en vous.

Lorsque je commençais à vous écrire, nul souci d'équité n'aurait su contrôler ma colère et ma jalousie. Mais l'avant-dernière nuit, quand à la lueur de cent cierges qui rendaient l'obscurité plus funèbre nous avons conduit la dépouille du Cardinal de Retz jusqu'à Saint-Denis, un cheval du char mortuaire s'étant embarrassé dans ses traits, la fin du cortège se trouva regagner la hauteur du clergé, et là j'aperçus M. de Saint-Mihiel. Il avait voulu faire à pied une partie de

ce long trajet et parmi tous ces visages qui chantaient des psaumes, le sien brillait d'une ferveur qui n'avait plus rien de terrestre. Ses yeux, qui ne pleuraient pas, semblaient contempler, bien au delà de la foule et des carrosses, un spectacle invisible aux autres. Je n'avais pas cru que je verrais jamais, sur ces traits qui m'ont causé tant d'humeur, une pureté si surnaturelle. Et parmi les fortes voix des religieux, je reconnaissais le maigre filet de la sienne; je n'entendais qu'elle, comme si ce fût la seule qui montât jusqu'à Dieu. Je lui dois aujourd'hui réparation si j'ai pu vous faire croire qu'il y eût chez le Cardinal une nuance de dérision à son égard. On ne pouvait attendre d'un si libre génie la soumission superstitieuse qu'on demande aux plus chétifs du troupeau. Il avait l'esprit trop agile et de trop d'envergure pour ne pas juger celui de son directeur. Il le plaisantait, s'impatientait, et, se dérobant tout à coup, restait le maître. Mais jamais sa causticité n'était aux dépens de l'affection. Il disait souvent que la première vertu d'un chef de parti consistait à savoir discerner le dévouement et à le payer d'une égale fidélité. C'est un principe auquel il n'a jamais manqué et qui garantissait à M. de Saint-Mihiel un attachement sans défaillance. Mais autant que le zèle de l'Abbé, il appréciait la sainteté de sa vie. Peut-être parce qu'il en avait longtemps manqué lui-même, il reconnaissait d'un coup d'œil infaillible la piété véritable. Il savait celle de l'Abbé digne des premiers siècles de l'Église. Et de là était née une tendresse qui lui faisait souhaiter sa présence, qui s'inquiétait d'un malaise, une amitié sans abandon, quelquefois irritable, intimidée, mais confiante cependant et par certains côtés presque filiale. Ceci dit, j'en arrive à ce qu'il me faut bien appeler le drame.

On vint me chercher à sept ou huit heures du matin : le Cardinal souhaitait que j'allasse lui faire la lecture. C'est un moment qu'il passait d'ordinaire, une fois sa messe dite, en compagnie de M. de Saint-Mihiel. S'étant excusé sur ce que l'Abbé était occupé et que Dom Bazin risquait de l'endormir par ses ânonnements, il me pria de prendre sur la table un volume qu'il me désigna et de lire à l'endroit marqué par le signet. C'était les œuvres de saint Augustin.

Je fis de mon mieux. Le Cardinal semblait s'efforcer de ne pas perdre une ligne, mais avoir grand mal à fixer son esprit. Il me fit relire un paragraphe qui n'offrait aucune difficulté; et la seconde fois il ne parut pas l'avoir mieux compris. Il était fébrile, distrait. Il me dit tout à coup : « Au temps des Pères du Désert, c'était une vérité commune que le renoncement à soi conduit à des grandeurs infiniment au-dessus de toutes les autres. Des foules entières abandonnaient leurs biens et couraient aux ermitages. Mais ce qui semblait alors évident aux petits enfants, nous ne nous en persuadons que par de longues violences. Encore, le plus souvent, ne renonçons-nous à notre volonté propre qu'au moment où nous sentons que la mort va l'anéantir. »

Je répondis que lui-même n'avait pas attendu si tard et qu'il l'avait prouvé le jour où, par un acte d'humilité jusqu'alors inconnu dans l'Église, il avait renvoyé au Pape son chapeau de Cardinal. Avec impatience il répliqua : « Ne te moque pas. Ce qu'on s'est procuré à prix d'argent fait-il partie de nous? Ce chapeau, c'étaient trois cent mille écus bien distribués, c'étaient des gants, des bijoux et mille autres cadeaux à la belle-sœur du Pape; c'étaient des lettres interceptées (tu en sais quelque chose) et des signatures contrefaites. Qui serait assez peu fier pour croire renoncer soi-même par un si sordide sacrifice? » J'objectai que la pourpre donnait le pas sur les Princes du Sang et qu'elle représentait une puissance spirituelle à quoi les plus pieux devaient tenir. Mais je ne sais quel acharnement le portait à se déchirer. « Elle impliquait aussi la nécessité d'assister aux Conclaves. Or j'étais exténué de maux, de fluxions sur les yeux, de goutte dans les mains. J'étais lâche devant le martyre d'un voyage à Rome, devant l'incommodité de la clôture dans les appartements du Vatican. Il est honteux de se leurrer sur ses mobiles. De ceux-là, que pouvait-il sortir de saint? »

J'essayai de protester, mais il repartit avec plus de force : « Et d'ailleurs pouvais-je raisonnablement penser que le Pape agréerait ma démission? Dans ma supplique je lui parlais bien d'un fardeau *que je n'aurais jamais dû accepter.* Mais est-ce qu'on proclame son indignité avec des ména-

gements pareils? On déclare : J'ai été faussaire en telle occasion, j'ai été simoniaque en telle autre! »

Je n'admirais qu'avec un serrement de cœur une sincérité si farouche. J'y sentais quelque chose de forcé, de haletant à quoi je ne voyais pas d'explication. Je ne me hâtais pas de reprendre ma lecture et le Cardinal ne semblait pas y tenir plus que moi. « On croit, dit-il, dans la jeunesse, qu'il importe d'accomplir beaucoup d'actions; mais il suffit d'une seule qui soit parfaitement pure. » Notez que de pareilles affirmations je ne les entendais pas pour la première fois, mais elles étaient prononcées avec une exaltation qui les rendait insolites. Visiblement il m'avait fait appeler avec l'intention de s'absorber dans saint Augustin, mais l'abondance du cœur le faisait parler.

Je ne sais quel enchaînement de soupçons, d'interjections, de demi-aveux, de questions plus pressantes fit enfin éclater l'explication que Son Éminence appréhendait et tout de même souhaitait de me donner. Du coup, la partie me sembla irrémédiablement perdue. Je n'eus aucun sursaut. Je ne protestai même pas. « J'ai toujours pensé, murmurai-je, que cela devait arriver. » C'était encore ce que je pouvais dire de plus habile, car si quelque chose était inacceptable au Cardinal, c'est bien l'idée qu'il avait agi par fatalité et non de son propre mouvement. « Ne vois-tu pas, dit-il, que cette fois la sagesse évangélique me donne le même conseil que la sagesse humaine? Quelle chance avais-je de faire parvenir à la postérité tant de folie mêlée aux quelques vérités que j'avais recueillies dans mon écrit? Est-ce toi qui aurais pu prendre sur tes épaules un pareil héritage, avec le danger de la potence, et le transmettre à tes enfants? Est-ce le Duc? Est-ce Caumartin? Tôt ou tard quelqu'un aurait mis le feu à ce qu'il y a là d'ivraie, au risque de consumer tout le reste. Crois-moi : remercie ceux qui sont en train de sauver le peu qui mérite d'être épargné. »

Encore à présent je me demande la part que ce calcul tout humain a pu tenir dans la décision du Cardinal et je reste persuadé qu'elle est faible. Certes il n'avait pu manquer de se demander bien des fois comment il ferait franchir à son récit les périlleux défilés qui le séparaient de l'âge suivant.

Mais parce qu'une action est conforme à notre intérêt véritable, faut-il en conclure qu'elle soit intéressée et le dommage que nous nous faisons à nous-mêmes serait-il la seule mesure de la vertu? Les dispositions où le Cardinal était depuis quelques jours suffisent à expliquer l'abandon soudain de la résistance. L'assaut avait été donné à l'heure opportune. Je ne sais encore comment les choses se sont passées exactement ni le rôle de chacun dans cette affaire. M. de Saint-Mihiel avait-il compris quel découragement mettait la place à la merci d'un coup de main, ou est-ce le hasard qui la lui fit trouver mal gardée? Je pense plutôt qu'un avertissement lui fut donné par celui qui était las de la lutte, qui demandait à ne plus ruser, à ne plus se défendre, à pouvoir enfin s'endormir.

Que l'espoir est vivace chez ceux qui ont connu les hauts et les bas de la fortune! Je vous disais à l'instant que je m'étais courbé sous l'arrêt sans une parole; mais déjà je suppliais le Cardinal de permettre qu'au moins je fusse présent au travail de censure, que je pusse plaider pour certains passages. Il répondit : « J'ai donné tout pouvoir à M. de Saint-Mihiel. Ce que vous condamnerez, lui ai-je dit, je le condamne; ce que vous aurez amendé, je ne veux même pas le relire. Voici déjà deux jours qu'il est à sa tâche; laisse-le la terminer en paix. » Malgré la fermeté de ce refus je ne m'en contentai pas. Je fis valoir tout ce qui pouvait éveiller les regrets d'un cœur si avide; je citai certaines pages auxquelles il tenait et qui se trouvaient vouées à une destruction certaine; je fus pressant comme s'il s'agissait de ma propre vie. Je ne pus l'ébranler. Je crois que mon insistance le touchait. Dans l'accomplissement de son sacrifice, il lui était doux de voir que quelqu'un en appréciât toute l'étendue; de sorte que, si mes prières avaient un effet, c'était de fortifier son courage. Il souriait avec une sérénité que je n'aurais pas crue possible. « Faisons, disait-il, pleinement et de bonne grâce, ce qu'il nous faut faire. A quoi bon marchander? Quand tu sauverais quelques lignes, le bel avantage, si nous y perdons le bénéfice de notre docilité! »

J'eus alors recours aux dernières hardiesses. S'il est un point que, tout le long de son récit, le Cardinal a particuliè-

rement pris à cœur, c'est de montrer combien la carrière ecclésiastique avait été contraire à sa nature. On eût dit que, plus il s'était astreint au cours de longues années, à contrefaire les gestes de la foi, plus il lui importait de rétablir la vérité et d'échapper à l'hypocrisie. Je l'ai vu, d'occasion, assez peu regardant à se laisser attribuer des qualités qu'il n'avait point; mais sous le rapport de la piété il a toujours été, partout où il pouvait s'en éclaircir, d'un scrupule extrême. « Et si l'Abbé, m'écriai-je, efface tout ce qui ne faisait pas de vous le modèle des dévots? S'il ramène tout ce qui n'était pas exemplaire dans votre vie à des écarts passagers, à des surprises des sens? » Le Cardinal ne broncha pas et me regardant avec un sourire mélancolique où il y avait pourtant une sorte d'allégresse : « Importe-t-il tant que cela que la postérité connaisse exactement ce que fut chacun de nous? » Je répondis : « Il faut qu'elle sache ce que fut le Cardinal de Retz! » Mais il secoua la tête : « Pas plus celui-là que personne ». Et il parut s'enfermer dans une prière que je n'osai plus interrompre.

Un détachement si parfait le montrait parvenu à un sommet de sérénité que jamais encore il n'avait atteint. Je lui avais vu quelque chose de cette paix dans le couvent de Saint-Mihiel, mais à cette époque-là il n'aurait pas prononcé avec tant de simplicité la phrase que je venais d'entendre. Pour le rassurer sur mes intentions, je repris quelques instants ma lecture; puis il me fit un signe de la main et je me retirai.

Je tombai sur M. de Caumartin. Au bout de quelques phrases, voyant que je savais, il me dit que le Duc et la Duchesse, sans qui le siège du Cardinal n'eût pas été possible, avaient exigé de lire les mémoires; qu'ils étaient dans un bouleversement extraordinaire, imploraient toutes sortes de coupures, si bien que M. de Saint-Mihiel, débordé, s'était enfermé pour achever le travail seul avec sa conscience. Comme à l'instant même la Duchesse avait fait prier le Conseiller de passer dans sa chambre, il me demanda de l'accompagner.

« Vous connaissiez ces infamies, s'écria-t-elle en me voyant, et vous ne nous en avertissiez pas! Jamais, Monsieur, jamais

je ne vous le pardonnerai. » Mais elle avait la tête pleine de bien autre chose que de rancune à mon égard. « Les chiennes, les chiennes, elles y sont toutes! S'il les traîne dans la boue tant pis pour elles! On comprend que la princesse de Guéméné fasse pénitence et M. Arnauld est bien bon de trouver qu'elle exagère les mortifications. Et ma tante la duchesse de Brissac, ah! la masque! Si le Cardinal pouvait se douter des ordures qu'elle disait de lui! Je ne l'ai jamais aimée, mais ce dont il l'accuse est une abomination pour tous les deux. Et feu madame de Lesdiguières!... » M. de Caumartin affirma qu'on ne peut rien trouver de scandaleux dans les passages qui la concernent. « N'empêche, poursuivit-elle, que le Duc est dans la fureur et qu'il a déjà coupé plusieurs passages avec des ciseaux. Il dit qu'il ne veut point passer pour bâtard de Son Éminence, et M. de Saint-Mihiel a eu bien de la peine à sauver du feu l'écrit tout entier. Enfin je pense que cette fois-ci nous avons amené le Cardinal à la raison. Voilà suffisamment de temps qu'il tergiverse. Est-il chrétien oui ou non? C'est une honte qu'on en soit à se poser une question pareille; mais je vous jure qu'on saura le contraindre à y répondre. »

Ces dernières phrases étaient dites avec la cruauté de certains chasseurs parlant d'un gibier blessé qui a plusieurs fois trompé les chiens. La dureté chez les femmes m'a toujours fait horreur; mais ici l'on sentait quelque chose de plus : le réveil déguisé d'une haine de famille. Jamais le duc de Retz n'avait pardonné les quelques vexations que les disgrâces de son frère lui avaient values de la part de la Cour. Avec une âpreté inouïe il avait réclamé le remboursement de l'argent prêté. Par bravade sa fille avait pris le contrepied de ces récriminations; et, sitôt mariée, elle s'était fanatiquement déclarée en faveur de son oncle. L'affection était née de part et d'autre; mais, sous le couvert de mille attentions, protestations et coquetteries, la Duchesse aspirait certainement à la gloire d'être celle qui ramènerait définitivement à Dieu un pénitent dont les écarts avaient retenti jusqu'aux extrémités du monde. Encore fallait-il que ce ne fût pas avec trop de peine. Son zèle n'était pas à l'épreuve d'une longue résistance. Et tout à coup, interrompant

les témoignages les plus tendres, elle s'impatientait, voulait à tout prix être la plus forte, réduire ce vieillard entêté.

Le Duc entra, tenant ouvert un des volumes du manuscrit. Il n'était pas homme à perdre le contrôle de soi devant des tiers. Mais pour ne pas éclater en invectives, sa colère n'en était pas moins violente. Dans le passage qu'il venait proposer à l'indignation de la Duchesse, le Cardinal avouait qu'au temps de sa coadjutorerie il n'avait même pas essayé d'observer la règle des mœurs, mais qu'il avait pris le parti de faire le mal par dessein, parce qu'en le faisant ainsi on s'entoure toujours de précautions qui en couvrent une partie. De tels aveux blessaient chez le Duc tout ce qu'il avait de conscience, de réserve, de dignité; il ne pouvait même pas entrevoir les mobiles d'une sincérité si contraire à la délicatesse. « Enfin, Monsieur, s'écria-t-il tourné vers M. de Caumartin, concevez-vous qu'on aime à faire des confidences si complètes sur sa turpitude ? N'est-ce pas déjà trop que d'en avoir la mémoire occupée; faut-il encore en salir celle de la postérité ? Car de pareilles déclarations ne sont pas destinées aux seules oreilles d'un confesseur. Avec quelque soin qu'elles soient cachées par ceux qui en seront gardiens, il suffit d'une indiscrétion pour qu'il en circule des copies. Peut-être s'en passe-t-on déjà de main en main! »

Je le rassurai sur ce dernier article, ce qui lui procura un soulagement dont il me sut certainement quelque gré; mais j'espérais voir M. de Caumartin répondre sur le reste avec un peu de fermeté. Or il fut pitoyable, n'osant critiquer devant moi Son Eminence, n'osant non plus blâmer les sentiments du Duc, que dans le fond il partageait. Pour être tout à fait véridique, je dois convenir que, quelques semaines plus tôt, je ne leur eusse pas donné tort sur tous les points. J'avais un jour tenté de faire comprendre au Cardinal que si la postérité devait savoir par quels hasards l'Église s'était attaché l'âme la moins ecclésiastique qui fût dans l'univers, d'autres circonstances gagneraient à l'oubli, comme cette incommodité galante dont madame de Brissac l'avait gratifié par pure malice (vous vous en souvenez bien!) et qui lui permettait à peine de se tenir debout, certain jour de Noël qu'il prêchait à Saint-Germain-l'Auxerrois. Mais puisque mon maître renon-

çait à se défendre, sa volonté, du coup, me devenait sacrée. Malgré mon peu de crédit, j'essayai de montrer que si l'on doit estimer les âmes moyennes pour leur modération et leurs scrupules, c'est surtout le courage qu'on réclame des plus grandes; que personne ne pouvait nier qu'il y en eût beaucoup dans une attitude si osée et somme toute sans précédent. J'aurais pu citer la boutade demi-sérieuse que le Cardinal adressait jadis à son secrétaire Dom Picard, quand celui-ci, révolté par ce qu'on voulait lui faire écrire, repassait la plume à son maître pour la durée de l'anecdote : « Je l'ai fait, s'écriait Son Éminence, pas de honte à le dire! » Mais ce mot n'aurait pu que scandaliser. Mes arguments n'eurent d'ailleurs pas d'autre effet. Le Duc en revenait toujours au silence dans lequel la pudeur aussi bien que la fierté veulent que nous ensevelissions nos hontes. Il y a plus de vrai repentir, disait-il, à les taire qu'à les crier sur la place publique, et c'est déjà leur enlever une partie de leur existence que de détruire tout ce qui peut les rappeler. Il affirmait que M. de Saint-Mihiel ne le contredirait pas. La Duchesse proposa d'aller l'interroger afin qu'on en eût tout de suite le cœur net, et nous nous dirigeâmes vers le Cabinet des Cartes où l'Abbé s'était réfugié. Dom Bazin qui gardait la porte essaya bien de nous la fermer; mais le Duc l'envoya parlementer et nous entrâmes.

Mon premier réconfort de la journée je le trouvai dans l'expression de M. de Saint-Mihiel qui, debout devant la table, semblait vouloir couvrir de son corps et refuser à la curée le dépôt confié à sa piété. Mais quand mes yeux tombèrent sur les manuscrits, je compris l'étendue du désastre. J'apercevais des feuillets épars, des cahiers entiers arrachés à la reliure. Dans un volume ouvert, les lignes de toute une page étaient raturées d'une encre si épaisse qu'il fallait désespérer d'en jamais retrouver le texte. Prévoyant de nouvelles exigences, M. de Saint-Mihiel prit les devants et s'adressant au Duc avec beaucoup de calme : « Monsieur, dit-il, j'ai tenu compte de ceux de vos avis qui tendaient à épargner certains malheureux assez punis déjà par leur conscience. J'ai fait de même pour les corrections de M. de Caumartin. D'ailleurs plusieurs de ces passages étaient depuis longtemps condamnés dans mon esprit. J'en avais établi la liste page par page, afin de n'être

pas en proie aux hésitations si j'avais l'honneur redoutable d'être pris pour arbitre par Son Éminence. C'est ainsi que j'ai pu terminer ma tâche en peu d'heures. Encore quelques ratures à reporter sur la copie et il ne me restera qu'à me prosterner devant Dieu pour lui rendre grâce. »

Tout cela était dit avec une modestie assez intimidante. Le Duc fit allusion à quelques pages extrêmement cyniques où il était impossible d'apercevoir aucune sorte de repentir. La Duchesse demanda s'il fallait véritablement considérer comme édifiante l'histoire d'une certaine enfant de quatorze ans achetée cent cinquante pistoles. Je vis le moment où la profanation allait recommencer, où chacun se remettrait à feuilleter ces pages tachées et lacérées. Mais l'Abbé tenait bon. Il avait dû, la veille, se laisser surprendre et bien qu'on insistât, bien que le ton montât, il comprenait certainement qu'il était perdu s'il cédait d'un pouce. « Hé, Madame, s'écria-t-il tout à coup, qui sommes-nous pour juger une si grande âme ? N'était-ce pas déjà nous permettre beaucoup que de retrancher quelque chose de cette profession qui nous semble abominable mais que Dieu considère peut-être avec d'autres yeux que les nôtres ? » Et répondant aux objections que le Duc lui avait exposées : « N'est-ce pas, Monsieur, se moquer de Dieu que de croire, en changeant des mots, pouvoir changer quoi que ce soit de ce qui s'est passé devant son éternité ? Ce n'est pas pour des paroles qu'il faut trembler mais pour les dispositions où sont nos cœurs; et celles de Son Éminence vous ne les avez pas pénétrées ».

Pareille riposte était inattendue. Jusqu'à quel point exprimait-elle la théologie spontanée de l'Abbé, ou si, serré de près, il ne s'emparait pas d'arguments contre lesquels il s'était heurté chez son pénitent? A son insu, n'avait-il pas subi une contagion dont il aurait bien fait d'être épouvanté? Toujours est-il que ce rude langage j'aurais voulu l'avoir trouvé moi-même; et c'est, je pense, en des rencontres pareilles que deux serviteurs qui croyaient n'avoir entre eux rien de commun, peuvent tout à coup mesurer à quel point ils ne sont plus que le reflet d'un puissant maître.

Le hasard nous aida en rappelant le Duc et la Duchesse vers la galerie, où je ne sais plus quel personnage les atten-

dait. Aussitôt M. de Caumartin revint sur son idée fixe qui était l'atténuation de certains passages concernant les intelligences avec l'Espagne. Il est sur ce point-là d'une susceptibilité tout à son honneur, mais qui paraît un peu excessive, puisque, somme toute, nous ne réclamions l'aide de l'Archiduc que pour combattre le despotisme d'une reine autrichienne et d'un favori sicilien. L'Abbé refusa d'entrer aucunement dans cet ordre de vues, disant qu'elles ne relevaient pas de son ministère et que Son Eminence choisirait un censeur de sa politique si elle le jugeait à propos. Le Conseiller qui aime mieux contourner les obstacles que de s'y blesser, jugea vain d'insister et sortit à son tour.

La bienséance m'invitait à le suivre étant donné ma récente altercation avec l'Abbé. Mais l'attitude que je voyais à celui-ci me faisait oublier quelque peu ses procédés à mon égard. J'ajouterai que nous sommes assez facilement serviables envers les hommes que nous venons de jouer; or tandis que le Duc discutait, j'avais pu m'appuyer à la table et faire disparaître dans ma manche quelques feuillets déchirés qui se trouvaient assez près du bord. Pour tout dire, j'avais l'esprit entièrement occupé par l'espoir de sauver quelques autres débris, et j'offris mon aide à l'Abbé pour transcrire ses dernières corrections sur la copie. S'il s'était agi d'intérêts qui me tinssent moins à cœur, j'aurais eu honte de la candeur avec laquelle il accepta. Il eut bien une seconde de surprise, mais après un coup d'œil qu'il crut enfoncer jusque dans mon âme, la confiance l'emporta. Je pense que loin d'en sourire il faut le lui imputer à noblesse.

Je me mis au travail, raturant d'autant plus consciencieusement que de mon coude gauche je travaillais à ramener une page condamnée et à la faire tomber sur mes genoux. Il était temps que ce mouvement s'achevât, car déjà M. de Saint-Mihiel rassemblait les feuilles arrachées. Il pria Dom Bazin de lui apporter du feu. Tout mon être tremblait de désespoir à l'idée de ce qui allait s'accomplir, sans que je fusse capable d'intervenir, d'imaginer une diversion. Je me suis reproché, depuis, de n'avoir pas tenté un coup de force, mais quelle chance avais-je, même si je réussissais à m'enfuir avec mon butin, d'être laissé seulement deux heures en liberté?

Une fumée de papier brûlé s'échappa de la cheminée; la chaleur qu'il faisait dehors la refoulait dans la pièce. Dom Bazin ouvrit les fenêtres. J'espérais toujours un hasard, un désordre favorable. Les cahiers détachés du premier volume ne finissaient pas de se consumer : au moins deux cent cinquante pages d'un seul tenant, toute la jeunesse du Cardinal, le récit de ses premiers duels et de ses premières aventures, tout cela supprimé sans miséricorde! Le moment vint pourtant où j'entendis M. de Saint-Mihiel écraser sous son pied les dernières cendres. Hélas! imaginez mon exaspération contre moi-même : de ma main j'avais anéanti sous les ratures plusieurs centaines de lignes, et pour prix de cette ignoble complicité, je n'avais ramassé sur mes genoux qu'un papier presque blanc, une page de titre, et quelques rognures si malheureusement coupées, que le texte en est à peu près inintelligible.

L'Abbé qui avait grande hâte d'échapper à de nouveaux essais de pression, me demanda de bien vouloir le précéder pour vérifier si le passage était libre jusqu'à l'appartement de Son Éminence; lui-même suivait avec Dom Basin, les volumes tant bien que mal dissimulés dans leurs vêtements. C'est ainsi que nous nous trouvâmes réunis tous les trois dans le cabinet. Pour rien au monde je n'aurais voulu que le Cardinal nous vît avec cet air de connivence; mais l'appréhension, la pitié me retenaient. Laissant sur une table la copie, l'Abbé prit ce qui restait de l'original; puis, au moment de rapporter à celui qui la lui avait livrée entière et, si je puis dire, palpitante les lambeaux de sa vie, il se signa et poussa la porte de la chambre.

Nous ne pûmes apercevoir, Dom Bazin et moi, ce qui s'y passait, mais nous entendîmes à peu près toutes les paroles. D'abord l'Abbé annonçant que sa mission était terminée et le Cardinal le remerciant avec simplicité. Puis il y eut un silence qui nous parut sans fin. Et soudain la voix du Cardinal, étouffée mais avec l'accent d'un cri : « Ah, mon ami, qu'avez-vous fait! » et l'Abbé murmurant : « Je vous supplie de me pardonner », puis ajoutant plus bas encore : « Vous savez bien qu'il le fallait. » Il y eut une autre pause, plus brève, et le Cardinal dit péniblement : « Mon père, je vous

rends grâce », puis sur un ton plus bas : « Mais vous m'avez déchiré le cœur. » Alors, comme dans un élan involontaire, l'Abbé s'écria : « Ah, Monseigneur, vous déchirez ma chair depuis quinze ans par ce cilice que je porte pour vos crimes! » Je n'entendis pas ce que le Cardinal dit ensuite, je pense qu'à son tour il demanda pardon. Dom Bazin affirme qu'à ce moment l'Abbé était à genoux. Je crois qu'ils s'embrassèrent. Un peu plus tard nous vîmes reparaître l'Abbé, le visage en larmes.

Bien que cinq ou six personnes en tout fussent au courant de ce qui s'était passé, une sorte d'accablement me parut s'appesantir sur l'hôtel. Les gens parlaient à voix basse. Nèche, d'habitude si bavard, et qui décidément ne compre nait rien, semblait atteint lui-même par une influence de taciturnité.

A l'heure où Son Éminence avait coutume de faire la sieste, je regagnai son antichambre. Le valet de service s'était endormi sur une banquette. Avec beaucoup de précaution j'ouvris la porte. Le Cardinal ne dormait pas; il était dans son fauteuil, presque dans la position où je l'avais aperçu lors de mon arrivée à Paris, et presque, hélas, dans la même prostration. Je faillis ressortir comme j'étais entré; mais l'impulsion de la tendresse me porta en avant; j'avais besoin de mettre à ses pieds un témoignage quelconque de mon attachement. Entendant marcher dans la chambre, il tourna la tête, mais n'ayant pas ses bésicles, me prit pour Fromentin et demanda si c'était déjà l'heure de se vêtir pour monter en carrosse. Le lendemain était le jour de l'Assomption et, pour pouvoir officier dans son abbaye, il avait décidé de coucher à Saint-Denis cette nuit-là. M'ayant reconnu, il eut un instant d'émotion, comme si trop de choses remontaient à la fois dans son esprit; mais ce trouble fut vite dominé, et feignant que sa première phrase se fût en effet adressée à moi, il poursuivit : « Les moines vont encore une fois vouloir me frustrer de quelques sommes, mais je ne dois céder à aucun prix. Tous mes revenus jusqu'à la Noël sont engagés d'avance. J'ai donné ma parole à M. de Liancourt que j'achèverais de le rembourser d'ici-là. Mon Dieu, ne verrai-je pas

la fin de cette humiliation! Il y a des pensions qu'il est inhumain de n'avoir pas réglé depuis longtemps. » Il me cita quinze noms d'anciens partisans qui, après avoir couru des dangers pour lui, sont tombés dans une misère à laquelle il n'avait encore pu remédier. Il savait la situation de chacun, celle de ses enfants. J'avais oublié jusqu'au nom de certains, tant leur humilité les confondait dans la lie du peuple; mais sa mémoire conservait sur ce point les comptes les plus scrupuleux. Il en semblait ce jour-là particulièrement préoccupé, m'indiquant ce qu'il faudrait faire pour tel ou tel, à qui devrait être consacré le premier argent disponible. J'ai mis par écrit tout ce que je me rappelais de ses paroles pour le cas où la piété de ceux qui sont en mesure de le faire voudrait jamais donner à son ombre ce dernier contentement. Je dis : tout ce que je m'en rappelais, car j'écoutais mal, songeant à ce que je souhaitais lui dire et cherchant un joint qu'il ne me fournissait pas.

Je fus extrêmement gauche, comme on l'est dans la préoccupation d'esprit, et profitant du premier silence : « Je m'efforcerai, dis-je, d'être meilleur défenseur de vos intérêts que je n'ai su l'être ce matin. » Il répliqua fort brusquement : « Il n'en faut plus parler. » Alors je tirai de ma poche les trois feuillets, fruit de mon premier larcin. J'avais découvert avec beaucoup de joie que c'étaient les pages liminaires du récit, tombées sans doute parce qu'elles ne se trouvaient pas brochées avec les cahiers arrachés si brutalement. Il me semblait providentiel que ce fussent justement celles-là. Et perdant de vue qu'il est dérisoire de rapporter à l'auteur d'un tableau lacéré un fragment grand comme une pièce de deux sous, fût-il coupé dans le plus beau visage de la toile, je tendis mon offrande comme j'eusse fait de mon bien le plus précieux. Il reconnut son écriture et, d'un grand geste des mains, marqua le mur qui désormais le séparait de ce monde-là. Les élancements de la plaie imprudemment touchée par moi le forcèrent de fermer les yeux. « Tu as eu tort », murmura-t-il. Et un instant après : « Maintenant laisse-moi. » Je vis retomber ses mains. Sa tête remuait imperceptiblement de droite et de gauche, comme pour persévérer dans son refus. Je sortis sans qu'il eût rouvert les yeux. Je ne

devais, hélas, plus en voir le regard qu'assombri par les transports et par l'agonie.

La terrible précipitation des événements qui suivirent me les fait apparaître comme un de ces rêves où l'on ne reconnaît plus les visages, où l'on ne comprend pas ce qu'on a sous les yeux, où l'on ne peut faire un pas pour détourner ou fuir la calamité qui s'approche. Cela ne saurait se raconter. Du reste à quoi bon? Vous savez vers quel dénouement l'on court.

Le Cardinal partit donc pour Saint-Denis le 14, vers les cinq heures, avec son maître de chambre et M. de Saint-Mihiel. Le 15 dans la matinée, on vit arriver à cheval un jardinier de l'Abbaye annonçant qu'au milieu de la nuit Son Éminence avait eu un très violent accès de fièvre, qu'elle n'avait pu qu'à grand'peine assister à une messe basse et qu'on priait M. Petit de venir au plus vite pour décider s'il était imprudent de ramener le malade à Paris. Quelques heures plus tard on le portait sur un matelas jusqu'à sa chambre, où M. Petit le saignait aussitôt pour tâcher de faire tomber un commencement de délire.

Je n'appris tout cela que le lendemain, en rentrant de Boissy-Saint-Léger où j'avais été voir l'intendant de M. de Caumartin, grand ami de ma famille. L'hôtel était déjà plein de ce bourdonnement que la maladie d'un grand personnage attire en quelques heures de tous les quartiers de Paris. On entrait, on sortait. Les laquais envoyés aux nouvelles se fourvoyaient dans les escaliers. L'huissier ne savait plus où donner de la tête. Avec un peu de hardiesse, les gens montaient jusqu'à l'antichambre du Cardinal sans que personne les arrêtât. Je n'avais pas encore ôté mes bottes, que plusieurs dames, dont la Marquise, m'accostaient sur un palier, disant qu'il fallait à tout prix donner à Son Éminence le remède de l'Anglais; que l'Abbé de Coulanges avait été sauvé par ses poudres; qu'elles en avaient parlé à la Duchesse, mais que celle-ci se retranchait derrière les conseils de M. Petit. Je dois vous expliquer que cet Anglais a rapporté de l'Amérique un spécifique contre la fièvre autour duquel il se fait beaucoup de bruit; les uns en racontent des merveilles; les autres

n'y voient que charlatanerie. J'avoue qu'à ce moment-là je n'écoutais que d'une oreille distraite, pressé que j'étais de mieux savoir ce qui s'était passé.

Dans l'entourage immédiat du Cardinal, je vis tous les visages tirés par l'insomnie de la nuit précédente. A mon tour j'allais entrer dans cette vie des chambres de malades, où rien n'a plus sa place ni sa destination, où le temps ne s'écoule plus dans une alternance régulière de jours et de nuits, mais tantôt se précipite et tantôt s'arrête, comme une respiration qui halette déjà, avant de manquer pour toujours. L'Abbé était d'une pâleur qui m'effraya. J'appris par Fromentin que, pendant une partie de la nuit, le Cardinal avait dit des choses si affreuses que la Duchesse avait fondu en larmes et que le Duc l'avait emmenée de la chambre. Vous me demanderez : Quel scandale M. de Saint-Mihiel pouvait-il trouver à des paroles prononcées dans l'exaltation de la fièvre? Mais, sachant comme il fait difficilement leur part aux servitudes de notre corps, vous devinerez à quel point il devait être frappé, au moment où la Grâce lui semblait triompher si manifestement.

Que vous dire de ces neuf fois vingt-quatre heures pendant lesquelles nous perdîmes l'espoir pour le retrouver tout à coup, puis brusquement le perdre sans retour. On n'est utile à rien mais on veut être présent. On va sans cesse de la chambre du malade aux pièces de réception; on répète les mêmes nouvelles à dix personnes; on entend chaque fois des récits de fièvres guéries ou d'accès mortels. Tout cela dans un murmure de prières, dans un bruit d'entrées et de sorties, dans une agitation de valets et de servantes; car si les intimes de la maison voulaient marquer leur sympathie en ne quittant pas la galerie de toute la journée, il fallait nourrir tout ce monde et nos gens n'en pouvaient plus.

Quand la tête me tournait, je sortais dans la rue, je m'agenouillais dans quelque église, mais j'étais déjà rentré au bout d'un quart d'heure. Un second médecin, M. Belay, était venu seconder M. Petit. On parlait toujours de l'Anglais. Certains disaient qu'à Saint-Denis, sentant la fièvre le gagner, le Cardinal avait demandé qu'on l'appelât; d'autres affirmaient le contraire. Je ne sais pas encore lesquels croire. Ce n'est

d'ailleurs qu'une petite obscurité de plus dans les ténèbres de cette agonie. J'ignore si c'est par fatuité professionnelle ou par conviction véritable, mais les médecins déclaraient ne plus prendre aucune responsabilité si l'on recourait aux fameuses poudres. Le Duc était dans une extrême perplexité. On voulait faire pour le mieux, et l'on ne faisait rien, à force de conscience. Quelqu'un déclara tout net et à voix haute qu'on était en train de commettre un assassinat. Diverses gens me demandèrent s'il y avait un testament, et comme je répondais que non, j'apercevais aussitôt des mines qui semblaient dire : « Tout s'explique. On ne veut pas qu'il teste en faveur de madame de Grignan. » J'en venais à prendre la défense de la Duchesse, mais je n'osais appuyer sur le seul argument péremptoire, à savoir que la succession risque de ne comporter que des dettes. La Marquise était éperdue et répétait avec des sanglots : « Le laissera-t-on s'en aller sans le secourir? Hélas, on ne fait rien pour un pareil ami! Et lui-même est si doux, c'est un cœur si facile qu'il se laissera mourir sans se défendre! » Ses plaintes émouvaient tout le monde et il est certain qu'une cabale était en train de se former autour d'elle. On ne saurait dire qu'elle l'ait précisément suscitée, car elle est femme trop prompte aux cris et aux larmes pour conduire une intrigue véritable; mais elle voyait bien l'effet de ses larmes et ne les retenait point.

On ne pouvait, dans ces conditions, demeurer plus longtemps sans tenter quelque chose, sinon pour le malade, du moins pout tout ce monde qui s'énervait. Le Roi ayant envoyé son médecin, celui-ci fit pencher la balance en faveur de la saignée. L'on saigna donc et l'on administra un verre de casse. Il en résulta une amélioration immédiate. Le pouls se ralentit, l'agitation cessa.

Je me trouvais près du lit du Cardinal, quand il murmura tout à coup : « Es-tu seul dans la chambre? » Je dis qu'oui. Il poursuivit plus bas encore : « Il faut que la voiture attende près de l'Arsenal... pour que Bazin ne la voie pas... » Après les divagations des jours précédents, je n'essayais pas de trouver un sens raisonnable à ces bizarres paroles. Il ajouta : « Va vite, puis tu reviendras me chercher. » J'essayai de le

calmer par des promesses d'obéissance, mais à travers les brumes de son esprit il semblait s'efforcer de suivre une idée : « Il faudra bien qu'il me recueille... Il entrera dans une grande colère... » Sa main saisit ma manche : « Voilà ce que vous ferez... Vous me porterez, Fromentin et toi, jusque dans le parloir, puis vous vous enfuirez... On ira l'avertir.. Je connais M. de la Trappe... Il refusera de me voir... mais que veux-tu qu'il fasse contre un homme malade et seul?... Il ne pourra pas me forcer de reprendre la route... » Alors je me souvins d'un bruit qui avait couru jadis, au temps où il formait ses projets de retraite : il aurait supplié son ancien ami, l'abbé de Rancé, de le recevoir à la Trappe; mais le réformateur l'aurait éconduit, craignant sans doute d'introduire dans la maison la plus austère qui soit au monde un pénitent si difficile à gouverner. Cette rumeur m'était parvenue au retour de je ne sais plus quelle mission, mais je n'avais guère pris au sérieux l'idée que Son Éminence pût jamais se plier à une règle d'une dureté inouïe, dont l'objet principal est d'humilier, de chercher des circonstances honteuses dans les actions les meilleures et de réduire les hommes par le dégoût d'eux-mêmes.

Je m'éloignai du lit et crus bon d'avertir M. de Saint-Mihiel qui se tenait à la porte, pour qu'il m'aidât à dissiper doucement ce qui me semblait un reste de cauchemar. Mais je le vis aussitôt s'alarmer. Il me fit répéter ces paroles incohérentes. On eût dit que tout l'édifice consolidé par lui si péniblement fût sur le point de s'effondrer. Avant que j'eusse pu l'arrêter, il était à genoux près du lit. Il se mit à prier à haute voix comme pour chasser la tentation. Avec force, avec tendresse, il cherchait à entraîner dans son élan la pensée du malade. « Seigneur! Seigneur! disait-il, prenez-nous sous votre garde! Nous sommes assaillis d'imaginations captieuses! éteignez-les! dissipez-les! Nous ne voulons pas mourir dans la rébellion. Par la bouche de votre Vicaire, vous nous avez condamnés à rester dans le monde. Vous nous avez interdit les voies extraordinaires où il nous plairait de vous servir. Seigneur, vous saviez que les voies moyennes étaient pour nous les plus ardues... » Cherchant péniblement ses mots, mais avec une lucidité que je n'attendais pas, le Car-

dinal l'interrompit : « Hélas, dans ces voies-là... il faut beaucoup de temps... pour convaincre les hommes qu'on est sincère... beaucoup de temps... et vous savez qu'il m'est compté... » L'Abbé s'écria : « Pourvu que vous parveniez à convaincre Dieu! » Alors je vis de la fierté luire une seconde sur le visage de notre maître; le temps d'une seconde, je crus l'avoir retrouvé tout entier. Il dit nettement : « Je pense que mes erreurs ont été assez publiques... pour qu'il leur faille une réparation qui ne le soit pas moins. » Ce fut tout ce qu'il put donner d'effort et sa tête retomba sur l'oreiller.

L'Abbé s'était relevé; effrayé par une résistance aussi raisonnée, il redoubla de véhémence : « Une fois déjà monsieur de la Trappe vous a fermé son monastère. Si vous voulez ébranler les bases de l'Église, il s'y refuse lui! Vous êtes cardinal et non pas moine, créé par le Pape et non par vous-même. Votre volonté n'y peut rien! » Le malade dit plus faiblement : « Il ne me jettera pas sur les chemins... et je serai peut-être mort avant qu'il arrive un ordre de Rome. » Voyant grandir les signes de fatigue, M. de Saint-Mihiel crut le moment venu d'écraser la révolte. Il se redressa comme s'il fût lui-même le terrible pasteur des ermites. Je n'ai aperçu qu'une fois dans ma vie le visage de M. de la Trappe; je crus le revoir devant moi. « Ce qu'il vous a dit autrefois à Commercy, faut-il vous le répéter? Que venez-vous chercher dans les déserts? Vous prétendez que c'est l'exaltation de Dieu; mais c'est votre gloire à vous seul. Ce que vous avez idolâtré, vous voulez le livrer au feu, mais c'est pour lui donner un suprême éclat. Vous voulez encore une fois étonner le monde. C'est une comédie dans laquelle je ne serai pas complice. Vous essayez de tromper les hommes et de tromper Dieu, mais vous ne trompez que vous-même! » Le malade ne répondait plus. En manière de coup de grâce, M. de Saint-Mihiel ajouta : « Un moine n'a plus de vie propre; un moine n'a plus de passé, sinon pour s'en repentir. Il exigera de vous, comme il l'a fait déjà, que tout ce qui rappelle le vôtre soit anéanti. Il ne veut croire à votre bonne foi que si vous détruisez tout souvenir de ce que vous avez été. En faites-vous le sacrifice? » Nous vîmes une main se soulever, tenter un geste incertain. Je suis convaincu qu'il voulait

PRINCESSE BIBESCO

LE PERROQUET VERT

ROMAN

BERNARD GRASSET

1924

Je prétends que la valeur d'un livre se révèle dès les premières pages, voire dès les premières lignes.

Dès que l'on aborde le roman d'un auteur qui ne vous est pas encore connu, on sent tout de suite s'il éveillera en vous un écho profond et vous retiendra.

Je ne crois pas avoir jamais éprouvé aussi vivement cette emprise immédiate d'un talent sur mon esprit qu'en commençant la lecture du PERROQUET VERT, de la Princesse Bibesco.

Je me contenterai donc, pour attirer un large public à ce roman qui m'a charmé, d'en donner ici simplement les deux premières pages.

BERNARD GRASSET

LE PERROQUET VERT

CHAPITRE PREMIER

SACHA

Il y a des Russes de Nice comme il y a des violettes de Parme, de Toulouse. Nous appartenions, nous, à cette variété parente, les Russes de Biarritz; nous étions une famille moscovite de la Côte d'Argent. Mais nous étions surtout une famille en deuil; là était notre originalité, le premier de nos titres. Plus que la fortune, plus que le grand nombre des enfants et des domestiques, plus que la vaste demeure bâtie par mon père entre un parc et une plage à nous, notre

malheur nous donnait une sorte de supériorité sur les autres familles étrangères, et comme une espèce de lustre. Car le deuil est toujours éclatant; il embellit ceux qui le portent, et les révèle en les couvrant d'ombre, comme la nuit fait pour les étoiles.

Toute ma jeunesse a brillé de son éclat funeste: il s'étendait de nos parents à nous, et de nos gens à nos choses, revêtant de sa splendeur triste livrées et voitures, nourrices et gouvernantes. Sa rigueur s'accordait à la sévérité de notre éducation chrétienne : nous étions des petites filles malheureuses qui, sous la direction de miss Grey, l'Anglaise, comme plus tard, sous l'égide de Mlle Wzernéska, la Polonaise, furent pareillement gouvernées par une main de fer dans un gant noir.

Je n'ai connu qu'avec le temps la raison de ce deuil où ma mère s'obstina toute sa vie. J'avais cru d'abord que nous étions, mes sœurs et moi, vouées au blanc et au noir en tant que race, comme les pies et les fox-terriers. Je pensais même que notre blanc diminuerait, à mesure que nous grandirions, pour faire place à plus de noir.

Puis, les conversations des bonnes et des gouvernantes m'apprirent que mes parents avaient perdu leur fils unique. Mes sœurs aînées, Anne et Elisabeth, ne me parlaient jamais de ce frère qui était mort avant que j'eusse une mémoire. Il

ciorit
e une
écla-
révèle
pour

este:
gens
vrées
gueur
chré-
euses
aise,
éska,
par

le ce
vais
moi,
ace,
ême
ous

gou-
ient
nne
ère
. Il

ol. : 7

dire : « Maintenant que vous avez altéré ma voix, peu m'importe qu'elle soit étouffée. »

Nous contemplâmes un moment ce corps qui paraissait ne respirer plus qu à peine. Avec effroi j'entrevoyais la scène étrange qui avait eu lieu quatre ans plus tôt. Il me semblait qu'après avoir toute sa vie cherché une issue vers la gloire, soit dans le pouvoir, soit dans la révolte, soit dans l'Église, mon malheureux maître s'était brisé une fois de plus aux contradictions de sa destinée. A la suite d'une secousse hors de toute proportion avec ce qui lui restait de forces, je n'eusse pas été surpris de voir commencer le râle. En réalité il s'était endormi, et contrairement à toute vraisemblance la fièvre ne remonta pas, la nuit fut calme. Le lendemain son état s'était tellement amélioré que l'espoir renaquit soudain et qu'on osa envisager la guérison.

Plus les craintes avaient été extrêmes, plus la détente fut immodérée. Nous perdîmes tout notre sang-froid. Le Cardinal fit une confession générale. Il reçut le Saint-Sacrement des mains de l'Abbé, après quoi plusieurs personnes montèrent le féliciter comme s'il fût déjà en convalescence. Le relâchement des consignes eut pour effet qu'on put entrer et sortir de la chambre sans contrôle, si bien que j'eus le plus grand mal dans la suite à retrouver les noms de ceux qui étaient venus et à supputer lesquels s'étaient trouvés seul à seul avec le malade. Vous verrez tantôt l'importance de ce point.

Fut-ce par la fatalité de l'infection, fut-ce par suite de ces imprudences? Le mal reprit le 22, et cette fois d'une façon foudroyante. Comme le Cardinal s'était montré plusieurs fois très agité de l'idée que ses affaires ne fussent pas en règle (et ceci donnerait à penser qu'on était arrivé à faire pression sur lui), j'étais allé chercher son homme de confiance, pour qu'il dressât les articles d'un testament sommaire. En rentrant dans la cour, nous croisâmes un valet qui nous demanda si nous avions vu M. Belay, le second médecin; on le cherchait en toute hâte pour une nouvelle saignée. Je montai seul. Sur l'escalier je vis deux religieux qu'on avait fait sortir de l'antichambre; ils me dirent avec des airs singuliers que les transports avaient repris, et d'une

violence effroyable. En effet, du palier, je croyais entendre la voix du malade. J'entrai dans l'antichambre mais avec peine, car Dom Bazin tenait la porte, disant qu'on ne voulait que le médecin. Il paraissait bouleversé et commençait à me faire des explications, quand les cris éclatèrent dans la chambre. C'était bien la voix du Cardinal, mais rauque et presque méconnaissable. J'en fus glacé. « Je me ferai Huguenot! criait-il, Huguenot! J'écrirai contre Rome! » Puis on eût dit que quelqu'un lui mettait la main sur la bouche. Le Duc parut disant : « A-t-on M. Belay? Il faut saigner, saigner tout de suite! » Au même moment le médecin arrivait. Le Duc lui dit précipitamment : « M. Petit n'y suffit pas. Il faut saigner à l'instant même. » Et ils entrèrent.

J'avais entendu déjà ce blasphème, juste le même, il y a plus de vingt ans, à l'époque de nos pires disgrâces, un jour que le Cardinal était exaspéré par les trahisons de la cour de Rome. Tant il est vrai que tout ce que nous avons été, même renié et racheté, persiste en nous et que nous ne nous en libérons pas, en eussions-nous perdu le souvenir. Dom Bazin me dit que, l'accès étant à son plus fort, le Cardinal avait très impérieusement réclamé l'Abbé de la Trappe; M. de Saint-Mihiel était accouru, puis on avait entendu le Cardinal crier : « Alors tant pis pour vous! On verra qui je suis!... J'écrirai ce qui s'est passé dans les Conclaves!... » Suivait l'horrible menace que je vous ai répétée. Ainsi donc, soutenu et aveuglé par le délire, ce grand courage avait eu un dernier sursaut pour échapper à ses entraves.

La Duchesse qu'on avait couru chercher dans une maison où elle remerciait des prévenances qu'on avait eues pour elle, dit à peine arrivée : « Comment n'a-t-on pas fermé les rideaux? De la cour on entend les cris! » Si bien qu'avant même d'avoir pu nous procurer de la lumière, nous bouchâmes les fenêtres, comme si ce fût déjà pour un cadavre. Ensuite je m'occupai de mon mieux à éloigner les importuns, à empêcher les nouveaux venus de dépasser le perron. Je crois que je sus le faire avec assez de calme, car malgré l'agitation que j'entendais dans les appartements, les gens parurent ne rien remarquer de suspect, et il ne m'est pas revenu jusqu'à présent (malgré les deux religieux qui ont pu en entendre

un peu trop) qu'aucune rumeur fâcheuse ait couru dans le public.

La lutte dura jusqu'à la nuit. Je ne sais si j'ose dire la lutte contre la fièvre, car l'ennemi qu'on s'efforçait d'étouffer, c'était pour les uns d'abord le scandale, pour les autres d'abord les fantasmagories du démon, pour tous c'était cette voix sacrilège qu'il fallait amener au silence. Le soir on saigna de nouveau. Fromentin m'a soutenu qu'on avait administré un second verre de casse. La violence de pareils remèdes excédait évidemment les forces d'un homme de soixante-six ans, usé depuis longtemps, et abattu par huit jours de jeûne. Si je croyais qu'on eût encore pu le sauver, je n'aurais de repos que ce crime ne fût dénoncé. Mais à ce moment-là toutes les cartes étaient jouées. Le crime véritable, c'est auparavant qu'il avait été commis, quand on avait détruit le lien grâce auquel cet homme chancelant se tenait debout, attaché si je puis dire à l'homme qu'il avait été du temps de sa force. Mais quelle chambre de justice informe de ces meurtres-là?

Que me reste-t-il à vous dire? L'agonie dura plus d'une journée dans un accablement sans réveils. On se résolut à chercher l'Anglais : cet homme ne risquait plus d'entendre ce qu'il valait mieux soustraire à ses oreilles; il risquait encore moins de changer quelque chose à la fatalité des événements. S'étant approché du lit, il se contenta de dire qu'il ne savait pas ressusciter les morts et se retira. Sous des prétextes honnêtes, on s'appliquait à m'éloigner le plus possible, sans doute par crainte de quelque intrigue désespérée. Je me laissais faire. A quoi pouvais-je encore être utile? On me conta que le Cardinal semblait s'être assoupi et qu'il ne fallait personne dans la chambre. Je n'en crus rien, mais me tins hors de l'appartement. Ainsi s'explique qu'il eût cessé de respirer depuis plus d'une heure avant que j'en fusse averti. Le reste vous le savez.

Hélas! Monsieur, vous parlerai-je de notre deuil? Nous avons le reste de nos vies pour l'approfondir. Ce maître si auguste et (j'ose le dire maintenant que la mort a détruit

les honneurs de son rang) cet ami si tendre et si sûr, je ne me laisserai pas aller à vous entretenir de lui comme l'émotion m'y pousserait. Il voulut suivre son génie, mais buta contre les bornes de la loi commune; il voulut vivre selon la loi commune, n'occuper que sa juste place; mais son génie y fut à l'étroit. Pour atteindre à la plus pure gloire, peut-être lui manqua-t-il seulement de la moins aimer. Il était d'une époque où la faiblesse de l'État favorisait l'apparition des grands caractères. Aujourd'hui ces têtes sont trop hautes; elles gênent la vue. Mais si j'entrais dans la méditation d'un pareil exemple, quand m'arrêterais-je? Or il est prudent que je ne m'attarde pas et qu'au plus tôt cette relation parvienne entre des mains où elle soit en sûreté. Le messager qui vous la portera m'attend ce soir en un lieu où je dois la lui remettre dissimulée dans une pièce de toile à rabats. Mais avant de la cacheter, je veux toucher encore un point sur lequel vous êtes certainement dans l'anxiété et joindre à tant de sombres nouvelles la seule qui puisse en diminuer quelque peu l'amertume.

Je n'ai pas voulu interrompre mon récit pour vous apprendre la vive alerte que j'eus, il y a deux jours, en rentrant à l'hôtel de Lesdiguières. Ma chambre était en désordre, la serrure de mon coffre brisée : on avait fouillé jusque dans la laine de mon matelas. Vous voyez combien j'avais eu raison de prendre mes mesures. A l'heure même je me rendis chez le Duc pour exiger des explications. Il répondit que c'était à moi de lui en fournir et de lui remettre aussitôt la copie de l'ouvrage que je savais bien. Ma surprise était extrême. Ayant vu le Duc et M. de Saint-Mihiel devant les tiroirs fracturés, je n'avais pu douter qu'ils n'eussent mis la main sur tout ce qui s'y trouvait et j'étais resté dans les pires craintes. A défaut d'eux, qui pouvait détenir la copie? L'esprit étourdi d'espoir et d'appréhension (car autant je souhaitais que l'héritage du Cardinal ne fût pas à la merci de sa famille, autant je tremblais à l'idée des abus qu'on pouvait en faire), je répondis au Duc que j'aurais été bien empêché de m'approprier quoi que ce fût, puisque la clef du meuble ne m'avait été rendue par Son Éminence qu'au milieu de sa maladie, alors que la lucidité lui était revenue; j'ajoutai que depuis

lors je n'avais pas été un moment seul dans le cabinet. En effet, le soir du jour où l'on avait cru le Cardinal hors d'affaire, Fromentin m'avait apporté de sa part la boîte de poudre parfumée où j'avais retrouvé la clef : suprême soin qui en dit beaucoup sur les préoccupations d'un malade administré quelques heures plus tôt. Je pense que le Duc ne me crut pas, mais de mon côté je compris qu'il était assez mal placé pour user contre moi de violence, se souciant fort peu d'attirer sur les écrits de feu son oncle l'attention de M. le Lieutenant civil.

Nous nous séparâmes en restant chacun sur nos positions. Il me fit surveiller; vous rirez d'apprendre par qui : par Nèche qui m'en fit aussitôt confidence; d'ailleurs comme je suis forcé, pour tirer au clair l'état de la succession, de parcourir la ville en tous sens, le pauvre garçon serait bien fin s'il savait dénicher ma retraite. Pendant ce temps je me livrais à toutes les conjectures. Un moment je pensai que quelqu'un avait pu s'introduire de nuit. Je pressai de questions le père du petit bâtard dont je vous ai parlé. Je crus tenir une piste, mais il ne s'agissait que d'un aide de M. Belay, venu vers minuit, personnage tout à fait inoffensif. Alors je cherchai parmi les visiteurs qui s'étaient présentés dans la journée. Comme je vous le disais, j'eus beaucoup de peine à en dresser la liste, et je me fourvoyai longtemps parce que mes soupçons portaient sur M. de Caumartin que M. de Liancourt avait accompagné tout le temps. Enfin tout s'éclaira : j'appris qu'on avait vu madame de Caumartin redescendre par le petit degré.

Je me rendis chez elle ce matin. J'eus la chance de la trouver seule. Je lui exposai les faits très simplement, lui disant l'angoisse où je me trouvais, ajoutant que je savais de source sûre qu'elle avait vu Son Éminence et que je la conjurais de me rassurer. Elle était fort pâle, mais me répondit d'une voix assez ferme qu'en effet elle était montée dans sa chambre, que personne d'autre n'était là, mais qu'elle avait juré de ne révéler à personne les dernières paroles que le Cardinal lui avait dites. J'affirmai que je me contenterais d'une seule assurance, à savoir que la narration écrite à l'intention de ses enfants se trouvait en sûreté. Elle se retrancha derrière son

serment : « Enfin, Madame, m'écriai-je, si vous répugnez à prononcer une seule parole, qui pourtant donnerait la paix aux plus fidèles amis de celui que nous pleurons, accordez-moi un simple signe de la tête qui m'indique que je puis prendre confiance. » Elle tenait les mains croisées sur ses genoux et n'eut pas un mouvement. J'aperçus alors son mouchoir tombé sur le tapis : « Par pitié, lui dis-je, faites-moi cette grâce : si vous ne ramassez pas le mouchoir tombé à vos pieds, permettez-moi d'en conclure que tout ce qui touche à mon maître n'a pas disparu en même temps que lui. » J'attendais sans respirer. Elle garda les mains jointes.

Et c'est sur le silence de cette femme sincère que je veux vous quitter, persuadé qu'il vaut plus que beaucoup de paroles. Je crois vous avoir dit, mieux que je n'aurais osé le faire à personne, l'essentiel de ce que je sais sur les événements de ce funeste mois. Ayant partagé avec vous mon fardeau, je reprendrai plus paisiblement la route qui me ramènera vers une vie désormais sans but. Il ne me reste plus qu'à vous supplier de croire au dévouement avec lequel, Monsieur, j'ai l'honneur d'être votre serviteur et ami.

* * *

JEAN SCHLUMBERGER

LA CIRCÉ DU DÉSERT

LADY STANHOPE EN ORIENT[1]

Pendant de nombreuses années, William Pitt avait été pour lady Stanhope son unique raison d'exister. Lui disparu, que pouvait-elle faire? Pitt avait coutume de dire à sa nièce, après avoir vécu longtemps avec elle, qu'il ne savait pas si elle était plus à son aise dans le tourbillon des plaisirs et des fêtes, dans l'imbroglio de la politique ou dans la solitude la plus profonde. Tantôt, en effet, lady Stanhope sortait avec frénésie et apportait dans le monde son éclat inouï, sa verve satirique et son esprit mordant redoutés à l'égal des coups de crayon de Gillray. Tantôt elle s'enfermait avec son oncle, lui servant de secrétaire, l'étonnant par la droiture de son jugement, par la compréhension et la connaissance des hommes qu'avait cet enfant de vingt ans, facultés sans quoi les plus beaux dons de l'intelligence sont réduits à la stérilité et ne descendent pas du domaine des idées

1. Lady Hester Stanhope, née le 12 mars 1776 du mariage d'Hester, sœur de William Pitt, avec lord Charles Stanhope, petite-fille de lord Chatham, résolut après la mort de son oncle William Pitt de quitter l'Angleterre et de visiter l'Orient. Elle s'embarqua à Portsmouth, sur la frégate *Jason*, le 10 février 1810 pour ce voyage qui est resté célèbre. Elle était accompagnée de son frère qui allait à Cadix, d'un ami de son frère et d'un jeune médecin, Charles Meryon, auxquels se joignit à Malte le colonel Bruce. Après s'être arrêtée en Grèce et en Égypte, elle se rendit en Syrie et en Palestine. L'auteur du récit que nous publions a refait il y a deux ans le voyage de lady Stanhope et a recueilli sur place d'intéressants documents.

pures dans celui du réel. Tantôt elle s'enfuyait à Walmer Castle et là, s'occupant de faire planter des arbres, de dessiner des jardins, elle prenait des bains de silence et de méditation. Mais maintenant le monde, elle en était rassasiée!... Elle venait d'éprouver la fragilité de ses engouements. La politique? Elle était désormais en dehors de tout et elle assistait au triomphe des ennemis de Pitt, à l'oubli de ses services. Il lui aurait fallu la puissance de l'argent pour lutter contre les coteries de salon et les inimitiés personnelles qu'elle s'était créées. Elle n'avait que la pension de 1 200 livres sterling accordée suivant le dernier vœu de Pitt. Restait la retraite. Pour les vaincus, la retraite n'est supportable dans les lieux qui furent témoins de leurs succès passés que s'ils sont entourés d'êtres chers que la présence réconforte et fait oublier. Lord Camelford, qu'elle avait un instant pensé épouser, s'était brouillé avec les Pitt pour une histoire d'argent : il avait donné à sa sœur — ce qui, mon Dieu, était son droit! — une terre que Chatham espérait hériter. Le général John Moore, qu'elle aimait, venait d'être tué. Elle rêva de solitudes lointaines et elle pensa entreprendre une expédition qui couvrirait son nom de gloire et dont la renommée atteindrait l'Angleterre.

Horace Walpole, qui étrillait ses contemporains sans ménagements, disait de Chatham qu'il était « maître dans tous les arts de la dissimulation, esclave de ses passions et qu'il simulait même l'extravagance pour réussir ». La seconde partie du portrait peut se rapporter aussi bien à la petite-fille qu'à l'aïeul. Lady Stanhope était asservie à une passion redoutable, l'ambition, et l'ambition sans objet. Or les femmes incarnent presque toujours leurs aspirations, leurs désirs, leurs admirations et leurs haines en des êtres vivants et des choses réelles. Lady Stanhope n'échappa pas à la règle commune : la solitude devint peu à peu le moyen de faire encore parler d'elle, puis se peupla d'escortes, de caravanes et de chefs arabes; son ambition ne fut plus bientôt que haine de ses ennemis et dégoût de l'Angleterre et elle décida ce voyage à travers l'Orient inconnu, voyage qui servirait à la fois son besoin de solitude et de célébrité en étonnant le monde. Seulement, elle tenait — tant du côté

Pitt que du côté Stanhope — un léger goût pour l'excentricité. Elle n'eut pas besoin de simuler une extravagance, qui lui était naturelle, pour réussir.

Inconsciemment aussi une raison mystérieuse poussait lady Stanhope à choisir la Syrie, et spécialement Jérusalem, pour le théâtre de ses exploits. Ce n'était rien moins qu'une prédiction de Brothers. Une figure étrange, ce Brothers, et qui fit fureur à Londres vers la fin du XVIIIe siècle.

Ancien lieutenant de la marine, il s'était détraqué l'imagination en méditant sur les passages les plus obscurs de l'*Apocalypse* — les innombrables loisirs que laissent les traversées sont vraiment pernicieux pour les cerveaux faibles... Il quitta bientôt sa carrière et prit modestement le titre de *Neveu de Dieu et Prince des Hébreux*, se consacrant entièrement à la mission divine qu'il croyait avoir reçue. Il vivait dans une hallucination agréable : « Après quoi, étant en vision, je vis l'ange de Dieu à côté de moi, et Satan qui se promenait *négligemment* dans les rues de Londres », disait-il. Même en pleine folie les Anglais gardent de l'humour.

Tant que Brothers se contenta de prédire la destruction prochaine de Londres et la restauration du royaume de Juda, le gouvernement ne s'en inquiéta pas, mais la situation changea lorsque les vagues prophéties se transformèrent en avis impérieux au roi :

« L'Éternel Dieu me commande de vous faire savoir, à vous George III, roi d'Angleterre, qu'immédiatement après la révélation de ma personne aux Hébreux de Londres comme leur prince, et à toutes les nations comme leur gouverneur, vous devez me remettre votre couronne, afin que tout votre pouvoir et votre autorité viennent à cesser. »

On se hâta d'envoyer ce fâcheux à Bedlam. Mais avant de partir, il se démena tant et si bien pour recevoir la visite de lady Stanhope que cette requête singulière arriva aux oreilles de la nièce de Pitt. Curieuse de connaître le prophète, elle s'empressa d'accéder à son désir. Brothers lui prédit solennellement « qu'elle irait un jour à Jérusalem et conduirait le peuple choisi, qu'à son arrivée en Terre Sainte

il y aurait des bouleversements dans le monde et qu'elle passerait sept ans dans le désert ».

Pendant qu'elle était en villégiature à Brousse, deux Anglais de passage et qui connaissaient la prophétie s'amusèrent à la plaisanter sur sa grandeur future : « Vous irez à Jérusalem, Madame, vous irez. Hester reine des Juifs! Hester reine des Juifs! »

La coïncidence des noms la frappa-t-elle ou ce programme la séduisit-il par sa nouveauté? Considérait-elle Brothers comme un fou inoffensif ou un illuminé de génie? Elle n'était pas encore la sorcière de Djoun croyant fermement aux magiciens et aux serpents enchantés. Mais bien des hommes raisonnables, tels que William Sharp qui avait même donné au monde une belle gravure du prophète avec ces mots au-dessous : « Croyant fermement que voici l'homme choisi de Dieu, j'ai gravé son portrait », tels que M. Nathaniel Brassey Halhed, fonctionnaire de l'Inde et traducteur du code des lois Gentoo, s'étaient proclamés ses disciples publiquement.

Quoi qu'il en soit, lady Stanhope prenait avec le beau colonel Bruce le chemin de Jérusalem, portant bien le costume des Mameluks égyptiens : boléro court de satin rouge, jaquette pourpre, sans manches, galonnée d'or, larges pantalons dont les plis multiples avaient l'épaisseur d'une draperie, châle de cachemire s'enroulant en turban autour de la tête. Tout cela formait une symphonie de rouge qui éclatait lorsqu'elle entr'ouvrait le grand burnous blanc qui la cachait tout entière pendant les randonnées à cheval.

Ils ne firent que passer à Jaffa : Jaffa qui baigne le pied de ses maisons sordides dans la mer et que remplissaient de tumulte et de bruit les pèlerins revenant de Jérusalem, après les fêtes de Pâques, transformant la petite ville morte des pêcheurs en une grande foire cocasse où tous les idiomes de la création s'enchevêtraient. Ils furent reçus par l'agent consulaire anglais, un certain Damiani « compromis entre le patriarche et le marchand italien, mais où le patriarche dominait », sexagénaire alerte portant un costume singulier : vieille robe orientale bleu de ciel, doublée d'hermine, pantalons crasseux d'où jaillissaient deux jambes grises, coiffure

à la française, épaisse cadenette poivre et sel, et surtout... surtout immense chapeau à trois cornes, poli par les années, imbibé de sueur et de poussière depuis la campagne d'Égypte. Tricorne dont devait s'amuser royalement la Princesse de Galles lors de son fameux voyage à Jérusalem et qui devait faire gentiment sourire Alphonse de Lamartine vingt ans après.

Mohammed Aga, gouverneur de Jaffa, croyant avoir affaire à quelque dévote de peu d'importance, fut à peine poli et ne facilita en rien l'organisation de la caravane. Lady Stanhope ne le lui pardonna jamais.

Le 18 mai 1812, onze chameaux et treize chevaux quittèrent la ville, emmenant les voyageurs. Par Ludd et Ramlé ils allèrent vers la ville sainte. C'était le temps de la moisson : armés de courtes faucilles, les paysans coupaient les orges fraîches qui formaient dans le paysage aride des îlots d'ombre et des points de velours où l'œil s'attardait. Des enfants, dorés et nus, poursuivaient les chevaux pour offrir quelques épis en échange d'un sérieux bakchiche, et le docteur, en jetant les piastres, constatait, mélancolique, qu'aucun peuple ne savait mieux extorquer les présents.

Les montagnes prenaient un air ascétique. Le sentier s'enfonçait dans le roc comme un clou dans un mur. Ils atteignirent un village dans les figuiers où ils furent courtoisement reçus par le Roi de la montagne, le grand Cheikh Abu-Ghosh, qui tenait en ses mains les clés de Jérusalem. Détesté des pachas d'alentour, redouté des voyageurs, il vivait indépendant au milieu de ses montagnards hardis et braves. Imposant à son gré les caravanes, rançonnant les pèlerins, levant des impôts sur les couvents, forçant les moines à sortir leurs petites économies, il régnait sans conteste sur les montagnes de la Judée, depuis Ramlé jusqu'à Jérusalem, depuis Hébron jusqu'à Jéricho. Abu-Ghosh fut des plus étonnés en voyant arriver une Européenne entourée d'une suite aussi nombreuse, montée sur d'excellents chevaux. D'ordinaire les voyageurs se contentaient de rosses et se vêtaient de haillons pour passer inaperçus. Le Cheikh, enchanté de connaître une princesse anglaise et ravi de la dignité hautaine de ses manières, la traita fort bien. Ses

quatre femmes s'empressèrent de cuisiner un souper délicat : feuilles de vigne bourrées de viande, courges farcies, mouton rôti, poulets nageant dans un océan de riz bouilli.

Et le Docteur pensait tristement que ce modeste repas était le summum de l'art culinaire arabe.

Quand la nuit fut venue, Abu-Ghosh s'installa avec ses pipes et ses femmes au coin du feu et veilla lui-même sur le sommeil de l'étrangère qui s'était confiée à lui. Au petit matin ils se séparèrent amis et un des frères du Cheikh protégea lady Stanhope jusqu'à Jérusalem.

Monotonie d'une terre pauvre et tout à coup une ville de nuages, une apparition moyenageuse, des murs crénelés et des clochers, des minarets et des coupoles!... Après avoir chassé vigoureusement les drogmans du monastère franciscain qui s'attachaient à elle et à ses compagnons comme la teigne au cuir chevelu et les désignaient d'avance à la cupidité turque, lady Stanhope erra dans Jérusalem au gré de ses fantaisies.

Accompagnée de vingt cavaliers, elle se rendit chez Kengi-Ahmed, gouverneur de la ville : le sérail entr'ouvrait ses fenêtres grillées, paupières closes par un invincible sommeil, sur la Mosquée d'Omar, la Mosquée Sainte aux mosaïques persanes et bleues, entourée de jardins de cyprès. Elle alla au Saint-Sépulcre et sa visite n'eut pas le recueillement d'un pèlerinage, même pas d'un pèlerinage d'art. Les moines avaient par extraordinaire fermé les portes de l'église. Ils les ouvrirent solennellement et vinrent en procession à sa rencontre, portant des cierges allumés. La foule, curieuse de voir le spectacle, grouillait et vociférait. Les policiers la maintenaient à distance à coups de trique.

Lady Stanhope secourut un Mameluk qui avait échappé l'année précédente aux massacres du Caire. Quand Ismaël-Bey — c'était son nom — avait entendu les premiers coups de feu des soldats albanais massés sur les murs, quand la grande tuerie avait commencé, il avait compris qu'une fuite vertigineuse était le seul moyen de salut; alors il avait enfoncé les éperons dans les flancs de son cheval et, enlevant la bête qui se cabrait en hennissant de terreur, il avait sauté de la plate-forme en face du château au pied des remparts. Un saut de quinze ou vingt mètres! Il avait pu ensuite gagner Jéru-

salem par le désert, non sans avoir été préalablement assommé et dépouillé par les guides qui le conduisaient. Depuis lors, il condescendait à vivre d'aumônes. Lady Stanhope flâna dans les ruelles infâmes du Ghetto, — ne fallait-il pas faciliter à Brothers sa tâche? — croisant des enfants à la figure vieillotte et ratatinée, des Juifs de l'Europe Centrale aux houppelandes orangées, portant haut leur bonnet à poil et leur air abject.

Le 30 mai lady Stanhope, après une visite à Bethléem, — village de Judée où planent les souvenirs joyeux du Christ, où des théories de femmes défilent comme des ombres, portant avec une gravité sereine leurs hennins et leurs robes bleues à traîne, — gagna Saint-Jean-d'Acre par Atlitt, plage où s'enlisent les derniers vestiges du Château Pélerin, et Haïffa à l'ombre du Carmel. Le chemin devint bientôt plus fréquenté. Il était jalonné de cadavres. Il semblait un abattoir géant. Chevaux morts dont s'étaient débarrassés les habitants de la ville, chameaux tombés épuisés au retour d'un lointain voyage, ânes malades achevés sur place. Il se dégageait de ce charnier une odeur âcre et tiède qui soulevait le cœur. Au passage de la caravane des nuées de mouches bleues bourdonnèrent par grappes; des chiens jaunes s'enfuirent en grognant et surveillèrent de loin ces intrus qui venaient prendre part à leur banquet de fête. Le soleil cuisait avec un plaisir malsain ces têtes à demi rongées, ces corps éventrés, ces chairs verdâtres. Et de vieux ossements, déjà nettoyés par les chacals et lavés par les pluies, brillaient ça et là, comme de grandes fleurs blanches sur les champs de pourriture.

***

Saint-Jean-d'Acre s'allongeait dans la mer comme un grand lévrier qui s'étire paresseusement au soleil. Le port minuscule semblait creusé pour satisfaire le caprice de quelque enfant royal. La Mosquée — Game el Gedyd — s'élançait vers le ciel, jetant comme une impérieuse prière son minaret menaçant, et le peuple des palmiers se pressait alentour. Et le soir, quand passait la brise du large, ils se

lamentaient et gémissaient comme des hommes, et les eaux assoupies dans leurs fontaines de marbre pleuraient en écho lointain dans la cour sacrée. Cette Mosquée était une des plus belles de la côte syrienne : les antiques débris d'Ascalon et de Césarée avaient recouvert de mosaïques diaprées, de porphyres et de jades les murs et le sol. Parmi la verdure des jardins intérieurs couraient, en flammes roses et jaunes, les vasques de faïences peintes, les santons et les tombeaux.

Lady Stanhope fut l'hôte de M. Catafago, un personnage en Syrie, que son titre d'agent des Européens, son commerce et ses richesses avaient rendu célèbre. Avec sa physionomie spirituelle et perçante, son aspect autoritaire, ses yeux pleins de feu, cet homme avait pris un ascendant inouï sur les Arabes et les Turcs. Ce fut lui qui facilita le voyage de Lamartine en Terre Sainte et le rendit sinon confortable, du moins possible.

Lady Stanhope, en se promenant dans la ville, rencontra avec stupeur nombre de gens au visage atrocement mutilé. Certaines n'avaient pas de nez; à d'autres il manquait une oreille, quelquefois les deux; plusieurs étaient borgnes. Intriguée, elle s'informa auprès d'Hadj-Ali, un janissaire de Saint-Jean-d'Acre qu'elle avait promu au grade élevé de surveillant des bagages. Ancien soldat de Djezzar-Pacha, il avait le souvenir hanté de visions de cauchemars et racontait sur le compte de son maître des histoires macabres. Depuis quatre ans que le cruel Pacha était mort, les habitants commençaient à peine à sortir de la terreur rouge où ils avaient vécu, et à respirer plus librement.

Lady Stanhope alla voir Soliman. La réception fut splendide, les compliments du meilleur goût. A son retour chez M. Catafago, un cheval gris — don du pacha — attendait la visiteuse.

Elle aima aussi à flâner dans les fortifications de la ville. Des trois lignes de remparts qui l'encerclaient du côté de la terre, la dernière était l'œuvre de Djezzar. Tout contribuait à rappeler le souvenir du sanguinaire pacha. Après le siège de Saint-Jean-d'Acre par les Français, ayant compris qu'il avait dû le salut à l'aide de Sir Sydney Smith, il résolut de se rendre assez puissant pour se défendre lui-même et pour

pouvoir se passer d'alliés : ceux-ci sont toujours une entrave. Pour réaliser son plan, qui était formidable, il fallut des années et des milliers d'ouvriers enrôlés de force. Pendant ces après-midi torrides où les malheureux peinaient sous un soleil de plomb, Djezzar paraissait. Aussitôt, comme par enchantement, les corps lassés se redressaient, le mouvement des pelles et des pioches s'accélérait, les pics s'enfonçaient à intervalles plus rapprochés. Il semblait à tous les travailleurs qu'un immense cliquetis d'os remplissait le chantier : la vue du pacha leur évoquait des chapelets d'oreilles, des colliers d'yeux, des pyramides de têtes. Et s'il faisait retentir sa voix rauque et tonitruante, les plus fatigués, les plus éreintés devenaient les plus actifs, les plus vaillants. Ainsi Saint-Jean-d'Acre devint une redoutable forteresse.

Par un des créneaux qui formait un cadre sombre, lady Stanhope aperçut la mer bleu de roi que rasaient des barques ténues. Cette vue lui rappela Sir Sydney Smith. Le commodore n'était pas extraordinaire après tout. L'oncle Pitt le trouvait vaniteux et bouffi. Ne l'avait-il pas assommé pendant plus de deux heures avec une malle bourrée de paperasses, alors que le ministre avait tant de choses à faire? Lady Stanhope était bien près de penser que tous les héros sont ainsi, hormis naturellement le général Moore..., oublieuse qu'elle était des compliments charmants dont Sir Sydney Smith l'avait gratifiée à son entrée dans le monde : « Les roses et les lis se mêlent sur votre visage, disait-il alors, et les grâces ineffables de votre attitude répandent le bonheur autour de vous... » On ne saurait être plus galant. Mais les femmes ne se souviennent-elles pas surtout de ce qui ne leur a pas été dit?

Lady Stanhope le considérait comme la preuve qu'on peut être brave et n'être qu'un piètre politique. Cela arrive, et même plus souvent qu'on ne pense.

Bientôt M. Catafago emmena lady Stanhope passer quelque temps à Nazareth. La petite ville, sœur jumelle des villages de l'Ombrie ou de la Toscane, dispersait en gradins ses maisons claires sur le coteau où perchaient des cyprès. Et le ciel d'Orient avait des grâces italiennes.

Bruce ramena d'une excursion à Tibériade un Arabe

bizarre. Ce n'était rien de moins que le célèbre Burckhardt, Cheikh Ibrahim comme il se faisait appeler. Grand, fort, taillé en hercule, une large face d'Allemand, des yeux bleus à fleur de tête, des dents mal plantées et un air avenant, il déplut à lady Stanhope. Il parlait l'anglais aussi bien qu'un Écossais. Il quittait définitivement la Syrie pour l'Égypte, après avoir parcouru pendant deux ans les régions inexplorées du Liban, de l'Anti-Liban et du Hauran. Aucun des compagnons de lady Stanhope ne savait alors qu'il voyageait pour le compte de la Société de Géographie.

En juillet, lady Stanhope retourna à Saint-Jean-d'Acre pour organiser le départ. La caravane passa les portes de la ville au coucher du soleil. Le tumulte et la confusion étaient affreux. La plupart des serviteurs chrétiens n'étaient jamais montés à cheval. Et les chevaux, habitués par leurs maîtres arabes à se cabrer, à danser, et à faire mille tours au sortir des villages, ajoutaient au désordre. Cris des conducteurs, hurlements de frayeur des domestiques... Mrs. Fry, la femme de chambre anglaise, gênée et mal à l'aise dans ses vêtements d'homme, s'obstinait à vouloir monter en amazone, alors qu'en Orient toutes les femmes vont à califourchon. Les chameaux s'empêtraient dans leur longe et bousculaient l'alignement quand il était à peu près rétabli.

Avec du temps et des coups, tout s'organisa. Le docteur et le janissaire Hadj-Ali prirent la tête du mouvement. Dans les ténèbres, bêtes et gens trébuchaient sur le lit de torrent servant de piste. Tout à coup, bruit et tumulte à l'arrière : le chameau portant la caisse de pharmacie venait de choir dans un précipice. On le releva intact. Mais le docteur n'osa pas ouvrir la boîte : pauvre pharmacie réunie à grand'peine en Égypte pour remplacer celle qui avait été perdue à Rhodes.

La route semblait tantôt une allée de parc anglais, bien sablée, flanquée de pins d'Alep verts alternant régulièrement avec des buissons de cactus huppés de roses et de jaunes, tantôt un escalier de rochers à se rompre les os. Des ruines achevaient de s'enliser sur la plage. Le chemin interminablement grimpait. D'un promontoire de pierre étincelant de blancheur, ils virent de loin Tyr, comme

une toute petite barque de pêche échouée sur la grève.

Les lenteurs du voyage étaient pleines de charmes. Ils croisèrent des femmes nues qui lavaient le linge à la fontaine et qui, sans être troublées le moins du monde à leur vue, leur tournèrent négligemment le dos. Ils venaient de traverser le Nahr el Kasimya quand débouchèrent soudain cinq aveugles se tenant par les épaules et qui marchaient à la queue leu leu. Ces joyeux drilles les stupéfièrent par leur mine fleurie et leur air goguenard...

Et le soir on campait au bord des sources. Parfois dans un de ces sanctuaires ou tombeaux dédiés à quelque saint mahométan inconnu et que le sens commercial des Arabes a transformé en café. Tel celui de Kludder. L'histoire du tenancier est trop significative pour n'être pas contée. Ce digne enfant d'Allah avait une femme d'âge et d'aspect canoniques, qui faisait admirablement marcher le négoce. Il lui préféra une jeune et jolie fille, qui n'entendait rien aux affaires. Il rappela alors la première et les garda toutes deux, joignant ainsi l'utile à l'agréable. Depuis cinq ans elles se partageaient la tâche de l'enrichir et de le distraire.

Saïda s'endormait dans ses vergers d'orangers quand les voyageurs s'arrêtèrent à l'entrée de la ville. Entre ses deux châteaux en ruines, dont l'un meurt au rythme éternel des vagues, elle semblait une princesse des Mille et une Nuits gardée par deux géants noirs. Mais les voûtes de la prison étaient infinies et des lampes d'or veillaient sur son sommeil.

Lady Stanhope et ses gens se logèrent au caravansérail français préparé par les soins diligents du consul, M. Taitbout. A peine étaient-ils installés qu'arriva une invitation du Prince des Druzes, l'Émir Béchir, qui envoyait douze chameaux, vingt-cinq mules, quatre chevaux et sept soldats à pieds. Les deux fils d'un marchand de Saïda, les frères Bertrand, mi drogmans, mi médicastres, s'étaient joints à l'expédition; ils se ressemblaient étrangement et les voyageurs ne savaient jamais au juste auquel des deux ils avaient affaire. Il circulait à Saïda des rumeurs assez fâcheuses sur le compte de l'Émir : il était né de parents musulmans, mais pratiquait en secret la religion chrétienne.

C'était un tyran, disaient les uns, un hypocrite assuraient les autres. Digne émule de Djezzar, ne venait-il pas de faire crever les yeux à ses neveux, les fils de l'Emir Yusef parce qu'ils risquaient de compromettre son pouvoir? Il s'était fait construire au cœur du Liban un palais magnifique. Et, chuchotaient les gens bien informés, il y avait dans la grande salle de Beit-ed-Dîn, un plafond d'une telle beauté que l'Émir, transporté, avait fait, en guise de récompense, couper les deux mains de l'artiste pour qu'il ne puisse jamais plus en recommencer un autre. Protecteur des arts peu ordinaire.

Par un sentier raide qui épousait les contours du Nahr el Damour, l'escorte de Béchir guida lady Stanhope et ses compagnons vers Deir el Kamar (le Couvent de la lune) qu'ils atteigrennit à la nuit tombante. Au matin ils eurent un spectacle exaltant : dominant les eaux bondissantes du torrent, agrippé aux flancs de la montagne, le Palais tendait vers le soleil levant ses toits en fleurs, ses terrasses blanches, ses tours, ses arcades, ses jardins qui retombaient comme désespérés de n'avoir pu baiser le ciel et dévalaient épuisés jusqu'au pied du coteau.

Le docteur nota brièvement sur ses tablettes : « Le palais est dénué de toute beauté. Il est neuf, mais irrégulier, il n'a pas deux parties semblables et il a été construit de pièces et de morceaux, suivant la fantaisie et la nécessité, suivant aussi les loisirs ou l'argent. L'émir a fait don à lady Hester d'un beau cheval richement caparaçonné. » Les Anglais admirent difficilement ce qui n'est pas leur fief. A peine vingt ans plus tard, Lamartine devait trouver d'autres expressions pour crier son admiration. Le manque de symétrie! mais c'est ce qui a du charme pour ceux qui aiment le beau! Et quel coup d'œil inouï que ce fouillis de tours carrées percées d'ogives, de longues galeries aux files d'arcades élancées et légères comme des tiges de palmiers, de gracieuses colonnades de formes inégales se dressant jusqu'aux toits! Et l'animation des cours fleuries de roses : pages se lançant le djerid, arrivée de chameaux, chevaux piaffant, allées et venues de Druses, de Maronites, de Métoualis!... Le docteur n'a rien vu. Il faut dire à sa décharge

que le Palais venait à peine d'être achevé et qu'en Orient les pierres, comme les femmes, vieillissent vite. La maçonnerie s'effrite, la pluie perce les toits, et le soleil, en magicien habile, donne aux façades croulantes la patine dorée et le fard rose des très vieilles ruines.

Mais ce que le docteur est impardonnable de n'avoir pas aimé, c'est le site. Beit-ed-Dîn est le *Palais des Eaux*, avec le brouillard vaporeux qui monte du torrent, avec les fontaines de ses jardins mystérieux, avec le murmure éternel de la terre humide qui chante sa joie, et les cascades infinies et l'égouttement des mousses qui se baignent dans la rosée, et la chevelure d'argent des ruisseaux innombrables et des sources folles et là-bas, à l'extrémité de la vallée, la mer qui s'offre comme une perle au fond d'une coupe.

Lady Stanhope, aux environs de Deir el Kamar, s'en alla voir un autre chef druse dont l'autorité et l'influence étaient très considérables : le Cheikh Béchir. Il habitait le Palais de Moukhtâra et le docteur, qui goûtait davantage la beauté des femmes que la poésie de la nature, remarqua que sa femme était belle et ses enfants charmants.

Ces villages du Liban, peuplés de Druses, étaient silencieux et tristes. Les enfants même paraissaient graves. Les hommes, robustes montagnards au teint coloré, portaient l'abaye blanche et noire et le turban immaculé aux plis raides et symétriques. Les femmes, fortement membrées et assez vulgaires, mais dont les yeux étaient parfaitement beaux, arboraient un costume pittoresque : robe bleue ouverte sur le cou et la poitrine qu'elles laissaient complètement à découvert, pantalons brodés, et sur la tête, un édifice étrange simulant une corne : un haut cône d'argent, de cuivre ou de carton — suivant les conditions — incliné en arrière et voilé par un mouchoir de mousseline qui retombait sur les épaules et que le vent faisait gracieusement flotter. Elles le cachaient avec un soin jaloux, répondant aux voyageurs qui leur proposaient de l'acheter, qu'elles aimeraient mieux se séparer de leur tête. Amour poussé si loin qu'elles ne le quittaient pas pour dormir et se peignaient aux fêtes. De leurs cheveux pendaient trois cordons de soie ornés de glands verts, bleus ou rouges...

Lady Stanhope, voulant voir, de ses propres yeux, si les Druses mangeaient de la chair crue, comme on le lui avait raconté maintes fois, fit l'emplette d'un mouton, et réunit quelques villageois. Les invités, se sentant le point de mire de l'assistance, ajoutèrent sans doute bien des grimaces supplémentaires et des attitudes gloutonnes qui laissèrent le docteur sous une impression de mauvais aloi. N'empêche que le mouton disparut en un clin d'œil, même la queue qui était graisseuse et large.

Le docteur avait perdu son domestique qui, ne se consolant pas d'avoir quitté les oignons d'Égypte, était reparti dans son pays. Un beau matin qu'il se lamentait sur le pas de sa porte, il vit déboucher un long individu efflanqué, maigre et sec, tout de sombre vêtu et exhibant un turban noir douteux. Ce nouveau venu, en un français assaisonné d'accent gascon, se proposa avec éloquence comme valet, cuisinier, maître-queux, guide et interprète. Ahuri, le docteur succombait sous l'afflux de paroles, la rondeur des gestes, la mimique expressive, tout en examinant la silhouette pointue et anguleuse, le visage osseux et raviné, le nez aquilin, les yeux caves et vifs du personnage. La curiosité aidant la nécessité (la caravane était à la veille de partir pour Damas), il engagea ce sujet extraordinaire. Les renseignements qu'il recueillit dans le village furent d'ailleurs favorables : Pierre est fou, lui dit-on, et tout le monde sait qu'en Orient la folie ne tire pas à conséquence.

Ce bonhomme sortait d'une bonne famille de Marseille : les Marquis ou les Marquises, ou quelque chose dans ce genre, mais qui s'était depuis très longtemps établie en Syrie pour faire le négoce. Un de ses oncles, ayant affaire avec le gouvernement, l'avait emmené tout enfant en France. Un jour qu'il se promenait à Versailles, le hasard le conduisit sur le passage de Louis XVI. Le roi et Monsieur, frappés de son costume oriental, et peut-être aussi de son air agité, lui parlèrent des pays du Levant. Toute la vanité et la vantardise méridionales, qu'une longue suite d'ancêtres avait obscurément déposées en lui, lui remontèrent au cerveau, et il tira un parti énorme de cette entrevue. Il rapporta en Syrie un stock d'histoires magnifiques, dont il était natu-

rellement le héros, et des notions de français et de cuisine où le provençal, d'ailleurs, dominait. Quand Bonaparte vint mettre le siège devant Saint-Jean-d'Acre, il rendit quelques services comme interprète et accompagna les Français en Égypte où il resta jusqu'à leur départ. Il obtint une pension que le gouvernement oublia de lui payer. C'est alors que Dieu lui fit le don de prophéties. Triste faculté dont personne ne lui sut gré. Il revint à Deir el Kamar croyant fermement en la résurrection de son malheureux pays. Incompris de ses amis, bafoué par ses voisins, méprisé par ses parents, il vécut chétivement jusqu'à ce que la nouvelle de l'arrivée d'une princesse anglaise gagnât le Liban, comme une traînée de poudre. Alors il comprit que son heure était proche : il prit sa besace, son bâton, abandonna sa femme (qui sans doute était laide) pour suivre l'Inconnue. Le soir, auprès des feux des campements, il se taillait des succès inouïs avec le récit de ses aventures à l'usage du public. Il commençait invariablement :

« Lorsque le général Bonaparte forma un corps de Mameluks, je m'y enrôlai avec un grand nombre de Syriens, mes amis. Dès que nous fûmes exercés au maniement des armes, on nous envoya dans la Haute Égypte pour nous joindre à la division du général Desaix. Un jour, après avoir en vain poursuivi l'ennemi qui nous fuyait, nous arrivâmes très fatigués à la limite du désert et nous campâmes. J'étais à la grand'garde du camp et, vers le milieu de la nuit, lorsque tous les feux étaient éteints, j'entendis hurler une hyène d'une manière étrange et, à quelque distance de là, les petits des chamelles poussèrent des gémissements lamentables. Le ciel s'était entièrement voilé. Tout à coup je distinguai un bruit qui semblait s'avancer vers moi. Ce n'était d'abord qu'un murmure. Je prêtai l'oreille et j'entendis distinctement ces paroles :

« Pierre, Pierre, les Arabes auront un roi et une reine! » Ce prodige me remplit de frayeur; et pendant que je cherchais à reprendre mes esprits, les mêmes paroles frappèrent mon oreille et portèrent le trouble dans mon âme. Les songes de la nuit me retracèrent des triomphes magnifiques et des fêtes royales.

» Le lendemain je racontai à mes compagnons ce que

j'avais entendu; mais aucun ne voulut ajouter foi à mes paroles.

» Depuis ce jour j'ai parlé de ces choses à beaucoup d'hommes, j'ai tâché de remuer leur cœur pour chercher par quel côté l'espérance pourrait y entrer. Mais les hommes n'ont fait que me railler; ils accueillaient ma prophétie par des injures.

» Je revins donc dans ma patrie. Je me mariai; mais rien ne put arracher de mon cœur l'espérance que Dieu y avait mise; seulement je l'avais renfermée en moi-même comme un trésor précieux que je craignais de voir méconnaître. Alors j'entendis raconter qu'une grande princesse d'Europe était arrivée en Syrie et je reconnus la reine que la prophétie m'avait annoncée... »

Et Pierre brodait avec fertilité et fantaisie sur ce thème unique.

Lady Stanhope entendit parler de l'étrange recrue du docteur. Amusée par les contes extravagants de l'ancien soldat de Bonaparte, secrètement flattée de se voir attribuer un rôle de premier ordre, ce qu'elle aimait fort, troublée aussi par le souvenir des prédictions de Brothers qui coïncidaient avec celles de Pierre, elle fit passer le *cuisinier-prophète* à son service. Mais n'avait-elle pas déjà deviné qu'elle pourrait l'utiliser un jour ou l'autre? Les souverains d'Occident avaient des bouffons à leur cour qui faisaient rire la foule, les pachas d'Orient avaient des prophètes qui lui faisaient peur. Et c'est là un symbole qui ne manquait pas de réalisme. Lady Stanhope, qui cherchait un coin de terre où faire son petit potentat, se ménagea un auxiliaire précieux pour imposer ses volontés au peuple, volontiers crédule quand le Korbach est derrière. Et Pierre fut mis en réserve pour une occasion avantageuse. Il accompagna sept ans la voyageuse...

***

Le 27 août 1812, lady Stanhope avait quitté Deir el Kamar, édifiée sur l'hospitalité orientale. L'Émir Béchir avait fourni à tous les besoins de sa table avec une grande

munificence il est vrai, mais avait fait insinuer, par un de ses familiers, qu'il attendait un présent d'une valeur équivalente. Il en coûta à l'Anglaise 2 000 piastres, des pièces de brocart et des pourboires à tous les serviteurs, depuis le maître d'hôtel jusqu'au plus petit marmiton, et ils formaient une tribu! Elle partit dégoûtée d'une invitation aussi chère. Quant au cheval de Béchir qui avait fait l'admiration du docteur, il était vicieux et lady Stanhope s'en débarrassa au profit de son janissaire.

Bruce, en compagnie d'un des deux Bertrand, on ne sait pas lequel, s'était mis en route pour Alep, après avoir inutilement essayé d'emmener son amie. Lady Stanhope abrita son refus derrière son mépris de la race levantine, ni turque, ni européenne, qui habitait cette ville. La vraie raison était beaucoup plus personnelle : elle craignait simplement d'attraper le bouton d'Alep, cet ulcère facétieux qui choisit en général une partie apparente du visage, nez ou joue, pour y déposer sa hideuse cicatrice. Une femme, même portant culotte, tient toujours à sa figure. Et cette petite faiblesse rapproche lady Stanhope de son pauvre sexe... Elle avait écrit au Pacha de Damas pour lui annoncer son désir de visiter sa capitale, et il lui avait envoyé un page avec une invitation des plus courtoises.

Damas n'était-elle pas la Porte du Désert et lady Stanhope n'avait-elle pas déjà le projet, encore vague quant aux moyens, mais certain quant au but, de faire un petit séjour parmi les tribus errantes des Bédouins?

La caravane se mit lentement en route; les nouvelles que le page avait apportées n'incitaient pas à la rapidité : il y avait la révolution à Damas, le commandant des troupes avait refusé de reconnaître Sayd Soliman, le nouveau Pacha; il s'était enfermé dans la citadelle et le sang coulait à flot dans les rues.

Les voyageurs mirent quatre jours pour traverser le Liban et l'Anti-Liban. Les récits de Pierre charmèrent les veillées. A mesure que les voyageurs montaient, l'air se chargeait d'effluves aromatiques et de souffles glacés. Au sommet de leur course, ils aperçurent tout à coup la plaine de la Bekaa qui, comme un long serpent, déroulait ses verts anneaux, se

tordait et se couchait entre ses deux barrières de monts. Le Lîtânî traçait un sillon de teinte sombre et la plaine aux bigarrures fraîches était une caresse pour les regards. Les croupes parallèles des deux Liban étaient fauves et rousses, la terre mûre, défaillante, craquelait à la chaleur de midi. Et, au sud, l'Hermon s'élevait victorieusement, comme un grand sorbet aux neiges éternelles, sur le plateau luisant du ciel. Au nord, un jet de clarté que lady Stanhope reconnut pour Baalbeck : le temple du Soleil célébrait son Dieu.

Enfin, arrivèrent de Damas d'excellentes nouvelles : l'aga rebelle avait été étranglé et tout était rentré dans l'ordre. Après des haltes aux villages de Djubb-Djenîn et de Dîmâs, les voyageurs s'arrêtèrent aux jardins de Damas. Les jardins de Damas! Fêtes et orgies d'abricotiers, d'orangers et de grenadiers, succombant sous l'exubérance des vignes dont les grappes lourdes et juteuses retombaient jusqu'à terre. Le fleuve à sept branches chantait la joie de vivre, et la chanson des eaux était pleine de volupté désaltérante et infinie.

Le docteur partit en avant pour préparer les voies, et louer une maison dans le quartier chrétien. Puis il revint, soucieux, à la rencontre de lady Stanhope. Soucieux, il y avait de quoi!

Damas était encore une ville fermée aux Européens. Le fanatisme du peuple s'était librement développé et imposait ses lois aux gouverneurs trop bienveillants pour les étrangers. Le long des côtes syriennes, les rapports de commerce — auxquels les Arabes tenaient extrêmement pour tout le profit qu'ils leur apportaient — et l'autorité des consuls — qu'ils sentaient puissants et soutenus par leurs pays — avaient amené une certaine tolérance. Mais Damas, fruit défendu, était cachée loin dans les terres, gardée par les doubles remparts du Liban, par de solides murailles et surtout par le désert qui venait mourir à ses pieds comme une mer silencieuse.

Les rares voyageurs qui y avaient passé et que lady Stanhope avait rencontrés au Caire ou dans les villes du littoral l'avaient fortement déconseillée de tenter une aventure dont l'issue pouvait être tragique et qui certainement demeurait périlleuse.

— Pensez qu'un homme ne peut même pas pénétrer à

Damas en costume européen sans être insulté, — lui dirent-ils. — Pensez que les Chrétiens, s'ils osaient se promener à cheval dans les rues de la ville, seraient rossés jusqu'à ce que mort s'ensuive. Et vous voulez, vous, une femme, une Européenne, pénétrer à Damas à cheval et le visage découvert. Mais c'est de la folie!

Le page du Sultan avait à plusieurs reprises insinué à l'interprète, l'un des deux Bertrand, que lady Stanhope devrait se voiler, pour entrer à Damas, afin d'éviter d'irriter la populace. Car, en cas d'émeute, il savait bien que le Pacha, dont l'autorité était très combattue, n'arriverait pas à la faire protéger.

M. Bertrand faillit succomber d'horreur en apprenant de la bouche même de Sa Seigneurie qu'elle avait l'intention de braver l'opinion damasquine en se montrant dans ce costume, et en plein jour.

Lady Stanhope était courageuse. L'imprévu, même chargé de menaces, lui souriait. Et surtout, surtout elle allait réussir quelque chose de grand que personne n'avait encore tenté avant elle. La nièce de Pitt avait toujours fait fi du qu'en-dira-t-on.

— Quoi que l'on dise de moi en Angleterre, je ne m'en soucie pas plus que de ça, — affirmait-elle au docteur en faisant claquer ses doigts. — Quelles que soient les horreurs que pensent tous ces gens à l'esprit tortu, ils ne me troublent pas plus que s'ils crachaient sur le soleil. Cela leur retombe sur le nez et tout le mal est pour eux. Ils sont comme des moucherons sur la queue d'un cheval d'artillerie et ils murmurent, et ils vont et ils viennent, et ils bourdonnent tout autour. Arrive la grande explosion! boum! et tout est dissipé.

Seulement elle savait bien que les Musulmans ne se contenteraient pas de bourdonner et de murmurer, et qu'ils ne reculeraient pas devant le sang pour obtenir vengeance de celle qui osait ainsi braver leurs coutumes les plus sacrées. Mais n'y a-t-il pas au fond des actes qui paraissent le plus héroïquement désintéressés, un certain souci de la galerie qui stimule l'amour-propre et rend plus crâne? Et si l'on avait dit à lady Stanhope que jamais le bruit de ses exploits

n'atteindrait l'Angleterre, n'aurait-elle pas reculé à la dernière minute?

Le 1er septembre, à 4 heures de l'après-midi, lady Stanhope franchissait les portes de Damas à la tête de dix-huit cavaliers et d'une vingtaine de mules lourdement chargées. Dans les ruelles étroites une foule nombreuse se pressait. Elle accourut vers la calvacade et tous les regards se tournèrent vers celui qui en paraissait être le chef.

Le page du Pacha était inquiet, M. Bertrand tremblait et le docteur n'était pas fier. Un mot, un cri, un geste et le peuple qui entourait l'escorte n'avait qu'à resserrer ses rangs épais et les voyageurs lui étaient livrés sans défense. Mais, trompés par le costume éclatant et la mâle contenance de lady Stanhope, les uns la prenaient pour un jeune bey encore imberbe, les autres, croyant rêver, découvraient que c'était une femme, mais avant qu'ils fussent revenus de leur étonnement, elle avait déjà passé. Ainsi mit-elle pied à terre saine et sauve dans le quartier chrétien.

Et c'est alors que son caractère indomptable s'affirma : elle n'eut de cesse que sa maison n'ait été transportée au cœur du quartier musulman. « Je veux prendre le taureau par les cornes et me fixer sous le minaret de la grande Mosquée », déclara-t-elle cavalièrement au docteur fort marri de ce nouveau caprice.

Quarante-huit heures à peine après son arrivée, munie d'un ordre du Pacha, elle visitait sans se gêner les meilleurs logements de la ville et jetait son dévolu sur une somptueuse habitation proche du Palais et des bazars, ancienne résidence d'un Capidji Bachi (envoyé de la Porte pour des missions de confiance telles que strangulation, confiscation, etc.). Un étroit couloir conduisait à une cour de marbre où deux serpents de bronze enroulés autour d'un citronnier répandaient une eau cristalline. Les appartements étaient petits et luxueux.

Le propriétaire chrétien du logis abandonné, mis en appétit par la vue de la suite de lady Stanhope, montra une note extraordinairement longue. Le plus petit verre de limonade était ainsi marqué : « Sorbet pour l'arrivée de la reine. » Le docteur dut rabattre de son enthousiasme.

Lady Stanhope inaugura très vite sa nouvelle politique

orientale qui était de flatter les Turcs pour s'en faire des alliés. Ainsi les supérieurs des monastères franciscains et capucins vinrent-ils lui offrir leurs services comme à tous les voyageurs de passage : elle ne voulut pas les voir. Et elle leur fit dire que, vivant dans un quartier musulman, elle en respectait les règles et les priait de ne pas renouveler leur visite. Les moines obtempérèrent à cet avis assez frais.

Elle reçut par contre un médecin français, M. Chaboceau, âgé de soixante-dix ans, sourd, et qui, pénétrant dans tous les harems, n'était guère compromettant.

Ce Chaboceau avait connu Volney lors de son séjour à Damas; il l'avait même hébergé. Et il affirmait avec force que *Volney n'avait pas été à Palmyre.* Une tempête de neige l'avait empêché d'entreprendre son voyage. Ce fait est curieux et rend assez piquantes les méditations sur les ruines et les révolutions des empires. Volney se contenta-t-il des descriptions de Wood et de Dawkins pour inspirer ses invocations emphatiques? « La contemplation des solitudes qui l'a aidé à interroger l'universalité des peuples » peut alors être sujette à quelque caution.

Ainsi par des mesures radicales, par des louanges discrètes à qui pouvait le mieux les propager, par des bakchiches habilement distribués, lady Stanhope gagna les bonnes grâces de la foule et devint très vite populaire. Quand elle montait à cheval, il y avait un rassemblement devant sa porte. Accompagnée seulement du petit Giorgio, son interprète, et de son janissaire Mohammed, elle se mettait entièrement à la discrétion des habitants, pendant ses promenades à travers la ville. Au début le docteur craignit un malheur, mais il se rassura en voyant le respect que causait son maintien digne et fier, et son aspect aimable, et cependant distant. Bientôt les farouches Damasquins se sentirent conquis. Ils répandirent du café sous les pas de son cheval, suivant la coutume, pour lui faire honneur. Séduits par les piastres qu'elle prodiguait aussi généreusement que les sourires, ils guettèrent son départ et son retour pour crier sur son passage : « Longue vie à elle!... Qu'elle vive pour retourner dans son pays. »

Un jour qu'elle traversait les souks, tout le peuple se leva à son approche, comme au passage du Sultan. Le cœur

gonflé d'une joie victorieuse, elle marchait lentement, elle marchait à regret dans cette féerie qui allait disparaître bientôt, pour toujours. Soieries étincelantes, brocarts aux roses saumonnés, voiles de Bagdad, toiles d'Hama, brochés d'or, damas à fleurs d'argent, cuirs rouges des babouches, nacres, perles et clous fauves des selleries arabes, tapis aux tons chauds et caressants... Et ardemment, elle regardait passer, se profilant sur ce décor étrange, comme les chaînes vivantes qui la liaient au rêve, les grands Bédouins drapés dans leur abaye brune, à l'allure sauvage et souple des panthères de la jungle, les Juifs avec leurs frisettes sales et leur silhouette courbe dissimulant au fisc un butin clandestin, les Turcs brodés et rebrodés d'or sur toutes les coutures, et les chrétiens neutres et tristes, et les Druses en demi-deuil, et les Maronites... De temps en temps un Aga fendait la foule, torse bombé, corps épanoui et gras dans sa pelisse fourrée, comme un pot de saindoux entouré de poussière, suivi de quinze esclaves portant son narguilé et son appareil de fumeur. Théories de femmes voilées sous la garde d'une duègne ou d'un vieil eunuque, vol de cygnes blancs conduit par un canard.

Un soir lady Stanhope fut avertie que le pacha l'attendait. Entreprise téméraire pour une femme qui aurait eu l'âme moins ferme. Elle traversa d'un pas assuré — d'un grand pas assuré — les antichambres du Palais où les flammes des torches faisaient briller les armes des soldats et des gardes immobiles. Elle entra dans une salle immense, marchant entre une double haie d'officiers et de janissaires en grande tenue, le cimeterre nu à la main. Silence terrible et lourd. L'acier jetait des éclairs. Et tout au fond, sur un sofa de satin cramoisi, un petit homme, l'air hautain et glacial, qui, sans se lever, lui faisait signe de s'asseoir. Lady Stanhope n'était nullement déconcertée et tous ces regards d'hommes, brûlants et sombres, ne lui déplaisaient pas. A ses côtés, se tenaient le juif Malem Rafael — frère de Malem Haym — et M. Bertrand. Le petit Giorgio qu'elle avait emmené pour contrôler les traductions des interprètes avait été arrêté à la porte parce qu'il portait des armes. Incivilité aussi notoire que d'exhiber des bottes pour une visite officielle, en Angleterre.

M. Bertrand était loin d'être aussi à son aise que son intrépide maîtresse. Il aurait bien voulu être l'autre Bertrand, celui qui voyageait sur le chemin d'Alep : ses dents s'entrechoquaient de frayeur et il fut longtemps avant de pouvoir parler d'une façon intelligible. Lady Stanhope offrit à Sayd Soliman Pacha une tabatière d'un grand prix et se retira au bout d'un temps raisonnable qui parut mortellement long à son interprète. Le Pacha lui envoya un cheval peu après. A la suite de toutes ces visites, son écurie devait commencer à être montée.

A peine de retour, son janissaire Mohammed lui dit :

— La réception de Sa Seigneurie a été grande.

— Oui, mais tout ceci n'est que vanité, — répondit-elle.

— Oh! Ma Dame, — s'écria-t-il transporté, — tu portes sur ton front la splendeur d'un roi et l'humilité d'un derviche au fond de ton cœur.

***

... De Tripoli à Antioche, entre l'Oronte et la mer, il est une chaîne de monts déchiquetés et sombres, les Monts des Ansariés. Rocs chauves, ravins noirs et moisis, éboulis retenus par des arbres rabougris se tordant dans un éternel spasme, chaos et ruines. A ces paysages sauvages et énigmatiques qu'embrument les miasmes montés des marécages et des étangs, cachant sous leur vase des cadavres d'hommes et d'animaux qui pourrissent côte à côte, il faut des habitants de choix. Dans les Monts Ansariés, vivent les *Hashâshins*. Les Hashâshins! Association ténébreuse, vaste franc-maçonnerie entourée de la haine de tous les peuples, des chrétiens comme des musulmans, cherchant la ruine de l'Islam, secte mystérieuse qui mêle, dans le sang et le poison, le mysticisme le plus ascétique, le charlatanisme le plus bouffon et la cruauté la plus implacable.

C'est dans ces vallées étroites, dans des burgs hautains que le temps emporte joyeusement par lambeaux, que se retranchent les rudes montagnards si redoutés des soldats du Sultan. Ils sont tributaires des pachas de Tripoli et de Damas, mais leur obéissance est incertaine et nul collecteur

d'impôts n'ose s'engager sur leurs sentiers de chèvres qui finissent souvent en cul-de-sac. Malheur à l'imprudent qui s'aventurerait dans la montagne! Des châteaux campés au bord des abîmes descendrait la mort. Et non pas la mort violente et loyale que donne un combat même inégal, mais la mort imprévue, insidieuse, qui lentement flaire la victime, la guette sans défaillance, et l'attend dans le parfum d'un bouquet empoisonné, dans l'eau claire d'une source contaminée, dans les soins plus empressés d'un serviteur vendu. Kalaat Masyaf, Kalaat Quadmous, Kalaat el Kaf, nids d'aigle taillés dans le roc vif, qui ont mauvaise mine et sinistre mémoire, repaire de bandits où passa, médita et mourut cet étrange Rachid-eddin-Sinan, le Vieux de la Montagne — qui apporta de Perse la doctrine de sang et de crime, animateur d'âmes qui fanatisa ses hommes jusqu'à l'amour, jusqu'à l'adoration de la mort, éveillant les énergies, envoûtant les volontés jusqu'à la passivité la plus dégradée et la plus humiliante.

A sept siècles de distance, les Hashâshins n'avaient pas désarmé et chaque jour apportait un nouveau trait à ajouter à leurs chroniques monotones et sanglantes. Cependant c'était à eux que lady Stanhope allait s'attaquer, eux qui avaient partout des affiliés secrets, partout des espions, eux qui savaient tout, se vengeaient toujours et d'autant plus dangereusement qu'ils étaient totalement indifférents à leur vie même, et considéraient comme un bonheur ineffable de mourir pour la cause. La raison qu'avait lady Stanhope était grave : au XIXe siècle, un voyageur européen pouvait-il impunément disparaître dans les Monts Ansariés?

Le 28 mars 1814, un Français arriva à Saïda et logea chez son consul M. Taitbout. C'était le colonel Boutin, officier du génie fort distingué, ayant reçu avec M. de Nerciat la mission délicate de préparer et de sonder le terrain en Orient. Lady Stanhope l'avait rencontré au Caire et, pendant un dîner, elle avait tourné en ridicule l'air mystérieux qu'il affectait et l'avait en riant dénoncé comme un espion de Bonaparte. On se rappelle l'effroyable épidémie de peste du printemps 1814. En vain les amis du colonel Boutin essayèrent-ils de le retenir à Saïda, mais il

était pressé et il partit le 6 avril. Lady Stanhope lui avait donné un de ses domestiques, guide sûr et fort averti des régions que le voyageur allait traverser; malheureusement il fut emporté par la peste. Le colonel Boutin quitta Hama pour Lattakié. Il avait prévenu M. Guys, consul de cette ville, qu'il abandonnerait la route ordinaire, qui remontait au Nord jusqu'à Djisrech Chogh, pour couper à travers les Monts Ansariés. Il partit... et personne n'entendit jamais plus parler de lui.

M. Guys l'attendit d'abord patiemment, puis s'inquiéta. Le bruit de sa disparition atteignit lady Stanhope. Elle pensa que les pachas allaient faire une sévère enquête, mais les pachas redoutaient trop les fameux Hashâshins. Les mois passèrent. Alors lady Stanhope se décida brusquement. En Orient, tous les voyageurs sont frères; différences de races et haine de nations sont abolies. Elle prit en mains la cause du colonel Boutin que personnellement elle tenait d'ailleurs en haute estime. L'affaire allait tout à coup rebondir et tirer de leur quiétude les meurtriers impunis.

En hâte, elle dressa ses plans. L'enquête, au cœur pourri du pays Ansarié, était difficile, impossible. Un silence d'un an avait épaissi le mystère. N'importe, il faudra qu'elle aboutisse et elle aboutira. Tout le sang des Pitt bouillonnait dans cette femme — qui avait vraiment reçu du ciel le don du commandement. Elle choisit trois hommes de confiance. Le signor Volpi fut envoyé à Hama. Soliman, muletier druse hardi et résolu, et Pierre, rappelé de Deir el Kamar où il tenait une auberge, partirent pour refaire le voyage du colonel Boutin, sous le déguisement de vieux colporteurs. Ils réussirent dans leur mission et, en octobre 1815, les preuves réunies étaient concluantes et le pacha allait être sommé d'agir. Elle écrivit à Soliman des lettres pressantes, mais le Pacha, qui se souciait peu d'irriter les Hashâshins, répondit poliment, mais évasivement, que les troupes ne pourraient pas supporter une campagne d'hiver dans les Monts Ansariés, qu'au printemps il ferait l'impossible pour lui être agréable. Le printemps vint, calme plat. Alors lady Stanhope partit pour Saint-Jean-d'Acre avec tous ses serviteurs couverts d'armures et de vêtements précieux.

Pour frapper l'imagination orientale et donner une haute idée de son rang et de sa puissance, elle déploya tout le luxe que ses ressources lui permettaient. Elle alla droit au Palais de Soliman, s'en fit ouvrir les portes et pénétra jusque dans la salle du conseil où se tenait le Pacha. Elle perça la foule, réclama le silence, expliqua publiquement ce qui l'amenait, et demanda vengeance. Soliman, étonné, mais inébranlable, lui prodigua les compliments et les présents. Elle les méprisa. Elle essaya les effets d'une grande fureur, d'autant plus redoutable qu'elle était voulue et préparée, et elle se retira au milieu de la consternation générale en menaçant le Pacha de la colère du Sultan.

M. Catafago, consul d'Autriche, lui avait offert sa maison. Le lendemain Soliman lui fit demander de la recevoir, elle refusa. Le Pacha jugea qu'il valait mieux se laisser forcer la main. Lady Stanhope avait gain de cause.

Seulement il ne s'agissait pas d'une simple parade militaire. La lutte serait chaude et il fallait des soldats entraînés, un chef éprouvé. Soliman retira toutes les garnisons de son pachalik et donna le commandement à Mustapha Barbar, l'énergique gouverneur de Tripoli. Lady Stanhope, qui suivait avec un intérêt croissant la mobilisation des troupes, *de ses troupes*, lui envoya une paire de magnifiques pistolets anglais :

« Je t'arme mon chevalier. J'ai à me plaindre des Ansariés qui ont massacré un de mes frères, j'espère que ces pistolets ne manqueront jamais personne, qu'ils protégeront tes jours et qu'ils vengeront la cause de ton amie. »

Le choix de Mustapha Barbar était excellent. Général de valeur, mahométan rigide et croyant sincère, il haïssait les Hashâshins de toute son âme. Il fit vibrer chez ses soldats la corde religieuse qu'il est toujours si dangereux de toucher en Orient. Exaltés, ils partirent pour une guerre sainte et rien ne devait plus les arrêter dans leur œuvre de destruction. Pas de quartiers, pas de miséricorde. Tuer un Hashâshin, c'était glorifier le prophète.

L'ennemi s'embusquait partout. Tous les rochers cachaient un assaillant. Tous les gouffres attiraient la mort. Il fallut arracher la montagne morceau par morceau, arbre par arbre, maison par maison. Le fanatisme des Turcs s'exacerbait dans

le butin et le sang. Les vieillards et les enfants qui leur tombaient sous la main étaient impitoyablement massacrés, les femmes vendues comme esclaves. Les prisonniers? il n'y en avait pas.

Les montagnards traqués dans leurs burgs, retranchés dans leurs dernières forteresses, sentaient avec horreur crouler le renom farouche des Ansariés. Mustapha Barbar osa s'attaquer à l'un de ces châteaux sauvages, au Kalaat el Kaf qui jaillissait, comme un défi, d'un îlot de rocs acérés. Jalousement la montagne le cachait, l'entourait, le caressait. Pour lui, elle multipliait les traquenards, les clapiers glissants, les ravins profonds, les marécages perfides. Pour lui elle aiguisait ses pierrailles, elle épaississait les halliers épineux.

Mustapha Barbar prit le château. Il le ruina de fond en comble et rasa les remparts. Il viola les tombeaux sacrés des Hashâshins, jetant aux torrents les cendres des Imâns. C'est alors que le Tartare, porteur des têtes des vaincus expédiées à Constantinople, revint en toute hâte avec l'ordre de faire cesser la tuerie. Cinquante-deux villages brûlés... Trois cents Hashâshins massacrés... Lady Stanhope avait bien vengé le colonel Boutin. Un voyageur illustre, Maurice Barrès, devait un siècle plus tard, au cours de cette merveilleuse enquête aux Pays du Levant où il ressuscitait toute « la vie ténébreuse », tout le « cœur religieux de l'Asie », pénétrer à son tour dans les profondeurs des monts Ansariés; il cherchait les traces de Lady Stanhope et il a passé sur les ruines du Kalaat el Kaf sans connaître leur tragique secret.

On murmura, par la suite, que les véritables auteurs du crime avaient échappé; ils étaient trop puissants pour être atteints. N'importe, les innocents avaient payé pour les coupables. C'était là une forme de justice à la turque dont Soliman donna rarement l'exemple pendant son règne. Aussi lady Stanhope le remercia-t-elle avec cette grâce sans pareille qu'elle savait montrer lorsqu'elle était satisfaite.

La France n'oublia pas la part que la noble Anglaise avait prise dans l'affaire du colonel Boutin. Après un discours du comte Delaborde, la Chambre des députés lui adressa des remerciements et l'assura de la reconnaissance du pays. Le *Courrier Français* lui consacra, dans un article sur le colonel

Boutin, quelques lignes émues : « Le colonel Boutin fut admirablement reçu par la nièce de Pitt, lady Hester Stanhope; fier de sa puissante protection; il était sur le point de réussir dans sa mission lorsqu'il fut assassiné par les Arabes... La France sait comment le meurtre de cet illustre voyageur fut vengé par sa seigneurie qui, par sa seule influence et ses efforts personnels, demanda et obtint la tête des assassins et la restitution des bagages du malheureux officier. »

PAULE HENRY-BORDEAUX

M. THIERS

ET

LES ARTISTES DE SON TEMPS

Le lundi 16 juin, le collier de perles de madame Thiers et plusieurs autres de ses joyaux ont été vendus au Louvre, salle Denon, par décision du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et de celui des Finances, en vertu d'une loi votée par le Parlement le 29 décembre dernier.

Tout le monde a vu ces magnifiques perles exposées dans la galerie d'Apollon. Une à une, aux jours de fêtes familiales, elles avaient allongé le collier à triple rang; la dernière, et la plus belle, fut achetée en 1874. Madame Thiers, qui mourut en 1880, les avait léguées au Louvre, sous réserve d'usufruit au profit de sa sœur mademoiselle Dosne. L'année suivante, mademoiselle Dosne se désista de son usufruit, et les perles entrèrent au Musée. Elles sont 145, pesant 2 136 grains 94 centièmes. Le produit de l'adjudication aux enchères sera partagé entre la Fondation Thiers, avenue Bugeaud, la Retraite Dosne sa voisine, et la caisse des Musées nationaux. Le commissaire-priseur qui a présidé à cette vente a donné là un coup de marteau qui a eu un certain retentissement de par le monde.

A cette occasion, on parle beaucoup aussi de l'autre legs fait au Louvre par Adolphe Thiers, de cette collection d'objets d'art qu'il mit de longues années à réunir. Pensant faire œuvre de bon citoyen, il la réserva à notre grand Musée

national : elle n'a pas généralement ce qu'on est convenu d'appeler une bonne presse. Mérite-t-elle tant de sévérité? Des correspondances inédites échangées entre Thiers et différents artistes de son temps, notamment Ingres et Delacroix, permettent de le mieux comprendre, et de mieux apprécier ses goûts et son action en matière d'art.

A la fin du mois de décembre 1819, un groupe d'étudiants s'attablait à l'hôtel de la Mule noire, à Aix, pour fêter la double couronne que l'un d'eux, Adolphe Thiers, venait de remporter non sans tapage au concours de l'Académie d'Aix. Thiers, pétillant d'esprit, parla de tout : littérature, histoire, politique, avec une assurance telle qu'un de ses camarades se leva, et s'écria : « Vive Adolphe Ier! » Il se leva à son tour, et répondit froidement : « Pourquoi pas? » Les événements devaient lui donner raison, à peu de chose près, et son imperturbable assurance y contribua largement. Au mois de septembre 1821, lorsqu'il débarqua à Paris pour partager, rue et hôtel Montesquieu, la chambre de son ami Mignet, il ne possédait pour tout bien que sa valise, un billet de cent francs et une lettre de recommandation à l'adresse de Manuel. Dix ans plus tard, il était ministre; il avait contribué efficacement à renverser un roi, et il n'allait pas tarder à épouser la fille richement dotée d'un agent de change.

Grâce à son talisman, — la lettre pour Manuel, — il entra d'emblée au *Constitutionnel* : journal rêvé pour un homme jeune, ardent, dévoré de passions et d'ambition, et qui prenait son élan. Il commença par être critique d'art; début de ce parallélisme entre lui et Guizot qui se termina en une rivalité aiguë. En 1810, Guizot avait écrit un Salon qui se lit encore avec intérêt, et en 1816 un curieux *Essai sur les limites qui séparent et les liens qui unissent les Beaux-Arts.* Plus tard, en 1833, ayant perdu sa femme, il chercha à se distraire en collectionnant des gravures; Thiers lui offrit *La dernière entrevue de Charles* Ier *avec ses enfants,* un tableau de madame Rude que Guizot lui-même considérait comme un des plus jolis du Salon.

Donc, six mois après son arrivée à Paris, Thiers, à peine âgé de vingt-cinq ans, se chargea d'écrire un Salon. A cette époque, la chose avait son importance : le Salon n'ouvrait

que tous les deux ans, et il ne s'en tenait qu'un. Avant l'ouverture, Thiers demanda au baron Gérard l'autorisation d'envoyer à son atelier un dessinateur chargé de reproduire la *Corinne*, prête à partir pour l'Exposition. Il s'en excusait : « Pardon, monsieur, de tant de tracasseries : les pères sont importunés quand ils ont de si beaux enfants. » Le Salon ouvert, le critique laisse déborder son enthousiasme : « J'ai ressenti aujourd'hui une vive joie, et j'éprouve le besoin de vous en faire part... Je craignais d'ailleurs que vos bontés ne m'eussent séduit, mais j'ai vu, à l'enthousiasme de tous ceux qui sont dignes d'apprécier le beau simple et pur, que je ne m'étais pas abusé comme font tous les amants, et que *Corinne* était la belle Corinne. Toute la jeunesse au cœur généreux était devant cette belle et malheureuse femme, et l'eût volontiers applaudie. »

Et voilà Thiers intronisé dans le salon de Gérard. Le 10 mai 1822, dans une lettre assez révélatrice, il en informe son ami Rouchon Guigues, demeuré à Aix; cette lettre nous a été obligeamment communiquée par M. John M.-S. Allison, le savant professeur d'histoire à l'Université de Yale, qui achève en ce moment le premier volume d'une grande histoire de Thiers commencée depuis plusieurs années :

... Ma vie ici commence à s'étendre contre mon gré, sous un rapport, et à mon avantage sous un autre. Quelques articles fort médiocrement écrits sur le Salon, mais vrais et neufs, et surtout fondés sur le positif de l'art, m'ont valu une certaine attention. Généralement j'ai été bien inspiré en causant et j'ai plus fait par ce que j'ai dit que par ce que j'ai écrit. Car on est peu brillant causeur ici. Cet avantage donne de l'influence. Je suis auprès de Gérard, de Girodet, d'Horace Vernet, de la manière la plus honorable; j'y ai passé d'agréables moments, car j'ai toujours aimé les artistes, et ils le sont bien. Horace Vernet est l'heureux enfant des arts, aussi libre et étourdi dans la vie que le génie heureux et confiant; Girodet est un grand artiste devenu maniaque, mais Gérard est l'homme très supérieur en tout genre et qu'un hasard a fait peintre, mais qui aurait pu être autre chose. Il y a dans chacun d'eux d'admirables choses, la vérité complète dans aucun; la plus profonde connaissance de l'homme dans Gérard. La vie est délicieuse dans la maison de plaisance de Gérard; j'y suis allé avec lui, Humboldt, Arnauld, Vernet et une foule d'autres. Je l'ai vu, peignant la duchesse de Broglie, fille très ressemblante de madame de Staël; je n'ai rien vu dans tout cela qui fût imprévu, et quand j'ai trouvé le génie, j'ai retrouvé seulement, et d'une manière

partielle, ce que j'avais déjà connu au grand complet. Sous une foule de rapports Gérard est admirable. Sa *Corinne* est l'ouvrage le plus idéal et le plus vrai de l'art.

Dans ce salon de Gérard, on allait beaucoup *à l'italienne*... vers minuit en sortant du théâtre. On y rencontrait Isabey, A. Lemercier, Ducis, Pereire, Andrieux, Carle et Horace Vernet, Léopold Robert, David d'Angers, Victor Jacquemont, Ingres, Talma, le comte Lowenhielm, Stendhal, madame Ancelot, et d'autres. La jeune et belle Muse de la Patrie, la blonde Delphine Gay, chaperonnée par sa bruyante mère Sophie Gay, y disait parfois ses vers.

Au Salon de 1824, Gérard expose *Louis XIV déclarant son petit-fils roi d'Espagne*. Thiers exulte :

J'ai le très sincère besoin de dire au vrai qu'il est vrai, et avec autant de chaleur que je dis au faux qu'il est faux. Je n'en puis plus des mensonges de notre École, de ces têtes et de ces tailles à la grecque, de ces cristaux colorés et allumés que l'on appelle de la couleur, et quand je vois autant de justesse, de sûreté, de vivacité que vous en avez mis dans votre ouvrage, je ne puis m'empêcher d'applaudir très sincèrement. Ou vos juges n'y entendront rien, ou ils devront convenir que vous êtes le peintre du XIXe siècle, c'est-à-dire que vous mettez la réalité sur la toile, et que bien d'autres prétendus grands maîtres n'y forment que des chimères qu'ils ont prises chez des nations que je ne connais pas, qui ne me touchent pas, car je ne sais qui elles étaient, comment elles étaient, et comment étaient leurs jambes et leurs pieds.

Voilà la théorie d'art de Thiers à cette époque. Il s'y montre le révolutionnaire, l'anarchiste que voyait en lui la police de la Restauration, laquelle le suivait à la trace, surveillait sa correspondance, et se préoccupait même des allées et venues de sa mère. Il ne peut condamner plus explicitement l'école de David. Il y revient, cependant, dans un article de la *Revue européenne* à propos du tableau de *Mars désarmé par Vénus* que David, exilé et demeuré en dehors du Salon, exposait rue de Richelieu. « Admire-t-on exclusivement les belles lignes, les couleurs éclatantes même au détriment de la vérité? Ce tableau doit être déclaré un chef-d'œuvre, car il est à l'extrémité de la route où s'est engagé M. David. Pense-t-on au contraire que le style ne doit pas aller jusqu'à la prétention académique, que le

dessin ne doit pas aller jusqu'à l'imitation des statues, les couleurs jusqu'à un fatigant cliquetis de tons, jusqu'à une transparence affectée et un luisant de verre? Alors on considérera le tableau de M. David comme le dernier terme d'un système qui fut bon quand il servait de correctif, qui ne l'est plus quand il tend vers un excès qui a besoin lui-même d'être réprimé à son tour. »

Thiers se trouvait donc porté par sa théorie à admirer Delacroix, à suivre l'indication que lui donna Gérard à l'égard du jeune maître. Quant au *Louis XIV*, Thiers détaillait son admiration, et citait ce mot amusant de Mignet : « C'est bien le Coq du poulailler. » Les visages sont larges et nobles et ne sont pas des médailles de deux mille ans. « Je prédis à nos statuaires-peintres un long et immortel ridicule. Attendez quelques années et on voudra des genoux, des poignets osseux, des tailles larges et courtes. » Il n'est pas mauvais prophète. Et il distribue le blâme avec le même aplomb imperturbable que l'éloge : « Je me permettrai un seul reproche. Le personnage vêtu en habit jaune foncé et qui est en avant du tableau, immédiatement sur le jeune prince, relève la tête d'une manière assez gauche et n'exprime rien de clair. Je ne vois que là à redire. » Nous pouvons imaginer l'expression que prit la physionomie de Gérard en lisant ce passage.

Thiers suit sa voie. Il se lance dans l'étude des questions financières et dans la politique active. Si, en 1826, il conduit Laffitte à l'atelier de Gérard et négocie une commande du financier au peintre, — est-ce pour le remercier que Gérard lui envoie une belle gravure de son *Henri IV*? — il fréquente désormais plus volontiers les salons de Laffitte, de Talleyrand, des grandes dames influentes, que les ateliers d'artistes. Mademoiselle Godefroid, l'élève préférée de Gérard, lui adresse en 1828 un reproche discret; Gérard le croit « changé ». Thiers, qui aima toujours ses amis avec fidélité, s'en défend et s'excuse sur ses occupations absorbantes et une absence de Paris. « Comment pourrais-je oublier toutes les bontés que M. Gérard a eues pour moi depuis que je suis à Paris? Il est une des premières personnes que j'ai connues ici, et une de celles dont l'accueil bienveillant ont (*sic*) le plus con-

tribué à me rassurer dans un pays où tout était nouveau pour moi. Depuis il n'a pas cessé de me témoigner la même amitié, et je serais ingrat si je pouvais l'oublier. » Il ne l'oublia pas.

Delacroix a reconnu hautement ce qu'il devait à Thiers. « M. Thiers est le seul, placé pour m'être utile, qui m'ait tendu la main dans ma carrière. » Ce furent d'abord les articles enthousiastes des Salons de 1822 et de 1824, non signés, suivant la coutume de ce temps. Delacroix ne se préoccupa point d'en rechercher l'auteur. Gérard leur ménagea une rencontre dans sa maison d'Auteuil. Delacroix, un peu gêné, remercia le seul écrivain qui dans la presse ait eu le courage de le soutenir. Thiers répondit :

— A nos âges, monsieur, on ne se fait pas de visites. On travaille chacun de son côté, dans l'atelier, dans le cabinet; on échange des pensées avant que de se voir, et, quand la fortune met en présence l'artiste et l'écrivain, il n'est pas besoin de les présenter l'un à l'autre : ils se connaissent, ils s'estiment, ils sont amis.

Cette réplique a une allure de mot historique trop bien arrangé pour être scrupuleusement exacte dans la forme, mais le fond l'est certainement, car Delacroix lui-même nous en a donné la certitude.

Grâce à Thiers, il est en 1831 attaché à la mission diplomatique que Louis-Philippe envoie au sultan Abd-er-Rhaman, et en 1838 il obtient la décoration du Salon du Roi au Palais-Bourbon; et il écrit la charmante lettre — inédite — que voici, datée de Paris, le 27 octobre 1838.

Monsieur, les journaux vous ont appris peut-être que je viens d'être chargé tout récemment de la décoration de la bibliothèque de la Chambre. Ils m'ont informé moi-même de ma bonne fortune dans un moment où j'étais éloigné de Paris, ayant tout à fait oublié cet objet, à cause de l'espèce d'obstination où il me semblait qu'on était de ne pas s'en occuper, quand tout au contraire semblait rendre une décision facile à cet égard. Vous vous rappelez peut-être que vous m'avez fait espérer que dans le cas où les fonds nécessaires seraient votés, vous consentiriez à me charger de ce nouveau travail. Mais, depuis deux ans que la mesure a été trouvée effectivement praticable, je n'avais plus trouvé le même appui bienveillant, et cette main que vous m'aviez tendue avec tant de bonté n'était plus là pour venir en aide à ma fortune.

Après plusieurs vicissitudes dont je ne vous entretiendrai pas parce que je les ignore moi-même, des considérations que je crois bien légères ont fait pencher la balance de mon côté, et ma première pensée a été de me tourner vers vous, monsieur, comme vers celui à qui j'en dois mes premiers, mes seuls remerciements. De retour à Paris depuis quelques jours, je n'ai pu m'informer qu'ici seulement comment je pourrais vous faire parvenir cette lettre que je vous écris avec bien du plaisir, et dans laquelle je m'acquitte d'une bien douce obligation.

Vous m'avez offert, par pure amitié pour moi, une de ces occasions décisives, qui ouvrent à un artiste une carrière toute nouvelle et qui doivent l'agrandir nécessairement si elles ne mettent pas à nu son impuissance. Un esprit tel que le vôtre connaît de reste le charme et cet entraînement de la lutte qui double les forces et élève un homme au-dessus de lui-même; vous comprendrez donc mieux qu'un autre à quel point je vous suis reconnaissant. Vos rares talents vous ont fait toucher cette borne glorieuse qui est le rêve de tous les cœurs généreux, et vos loisirs mêmes sont consacrés à de grandes idées.

Je ne veux point abuser longtemps des instants d'une vie si bien remplie, mais j'ose m'assurer que vous recevrez avec quelque plaisir cet élan sincère de l'attachement respectueux et inaltérable que je ne cesserai d'avoir pour vous.

Le succès de l'œuvre décida d'autres ministres à confier au peintre de nouveaux travaux. Encore Thiers avait-il dû vaincre l'éloignement de Louis-Philippe « qui n'entendait rien » à la peinture de Delacroix, et qui ne lui commanda deux ou trois toiles pour Versailles que parce qu'il en commandait à tout le monde.

Après cela, que Delacroix ait noté dans son journal à la date du 26 janvier 1847 : « Dîner chez M. Thiers. Je ne sais que dire aux gens que je rencontre chez lui et ils ne savent que me dire », Thiers n'y était pour rien, et la situation de Delacroix dans son salon était la même que celle de tout artiste dans n'importe quel salon politique. Tous deux restèrent toujours en relations amicales, et ces deux billets le prouvent :

30 *mars 1857.* — Cher monsieur, j'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance le quinzième volume de votre bel ouvrage, qui va devenir la consolation de ma longue convalescence. Depuis plus de trois mois, c'est-à-dire depuis que je ne vous ai vu, j'ai gardé la chambre et me suis vu très maltraité. Je suis mieux, mais il me faut beaucoup de soins encore; une lecture comme celle que je vais vous devoir sera une bien grande ressource pour remplir de longues heures pendant lesquelles je suis forcé encore de m'abstenir de travail. Vous compren-

drez mieux que personne, vous qui utilisez si bien les instants, combien je suis privé, mais aussi combien je vais vous être obligé de nouveau.

3 *décembre 1860.* — Mon cher monsieur Thiers, je reçois votre dernier volume avec une vive reconnaissance, et vous rends grâce de votre souvenir. Ma petite santé se met toujours en travers de toutes mes relations et même de celles qui me sont les plus chères et que je respecte le plus : voilà la cause de mes longues absences, et non le manque d'affection et de reconnaissance.

Vous avez fini votre monument. Ce sera un des plus glorieux de ce siècle et le plus original dans son genre de ce que les autres siècles nous ont laissé. Je suis bien heureux de voir que, grand dès le principe, il a grandi encore dans l'opinion du public qui a tant de peine ordinairement à se mettre du parti du génie et de la raison.

Ma santé meilleure relativement et qui me permet à raison de cela de me livrer à des travaux fatigants que je puis achever, comme vous achevez le vôtre, me permettra pourtant d'aller vous porter les mêmes remercîments et les mêmes applaudissements.

Enfin celui-ci, du 29 juillet 1861 :

Mon cher monsieur Thiers, j'avais espéré pouvoir vous montrer ma chapelle avant tout le monde; madame la duchesse Colonna qui a l'honneur de vous connaître et de vous apprécier m'avait fait espérer qu'elle vous amènerait. Vous êtres parti sur ces entrefaites et je ne sais pas même si vous êtes de retour. J'aurais été m'en informer si par suite de l'enlèvement de mon échafaud je ne m'étais trouvé engagé dans des retouches qui me prennent toute la journée et me laissent le soir une grande fatigue. Je vous envoie à tout hasard une lettre pour entrer à Saint-Sulpice toute la fin de la semaine; mais ce serait avec la cohue, et je préférerais bien, peu importe dans quel moment, et plus tard, avoir la bonne fortune de vous y conduire.

Entre Delacroix et Ingres, on ne trouve aucune sympathie. Thiers manifestant la sienne à Delacroix, il devenait peu probable que celle d'Ingres lui fût acquise. Mais Amaury Duval, dans son admiration pour son maître, a sûrement dramatisé le récit du dîner où son père réunit, en 1827, Ingres, Thiers et Mignet. Thiers, suivant son habitude, tint le dé de la conversation; il parla des maîtres italiens, fit un grand éloge de Gérard qu'il semblait placer bien au-dessus d'Ingres, puis développa cette thèse que Raphaël n'avait fait que des Vierges. Depuis un moment, l'impatience agitait les doigts d'Ingres, qui jouait une fugue non sur le violon, mais sur la nappe. Enfin il bondit : « Que des Vierges! Que

des Vierges!... Eh bien, et la Dispute, et les Loges, et la Farnésine? » Thiers ne se laissa pas démonter pour si peu; il continua. Ingres n'eut que la ressource de dire le lendemain à son élève : « Eh bien, mon cher ami, vous l'avez entendu hier... Voilà les hommes qui nous jugent, qui nous insultent... sans avoir rien vu, rien appris, impudents et ignorants, etc., » bref, tout ce que généralement les artistes disent des critiques qui ne font pas leur particulier éloge.

Thiers, ministre de l'Intérieur, département auquel était alors rattachée la direction des Beaux-Arts, nomma Ingres directeur à l'École de Rome. Amaury Duval comptait suivre son maître, et sa sœur donna à cette occasion un dîner auquel le ministre fut convié. Avant de se mettre à table, Thiers dit à Amaury Duval : « Vous allez en Italie, votre maître aussi; il est nommé directeur de l'École. Dites-lui donc de ma part que si, au lieu de faire des tableaux comme le Saint-Symphorien, il veut copier les Chambres de Raphaël, je lui donnerai tout ce qu'il me demandera. » Amaury Duval devint rouge et répliqua : « Ma foi! monsieur Thiers, j'aime mieux que vous chargiez un autre que moi de la commission! »

Il connaissait l'opinion de son maître à ce sujet. Thiers fit sa commission lui-même; nous allons voir en quels termes. Son admiration pour le talent d'Ingres ne faisait cependant aucun doute : l'architecte de la Chambre, Joly, ayant sans autorisation confié le plafond de la salle des séances à Évariste Fragonard, Thiers s'indigna de la médiocrité du travail commencé, et le suspendit. Il demanda à la Chambre un crédit complémentaire de 30 000 francs pour effacer l'esquisse de Fragonard, et faire exécuter par Ingres un plafond qui serait « le plus beau du monde ». Un de ces parlementaires qui symbolisaient alors le béotisme de leur milieu, l'illustre Dumellet, proclama que « les Arts étaient une belle chose, mais que, dans un moment où l'on était gêné de toutes parts sous le rapport de nos finances, il fallait cependant savoir s'arrêter ». La majorité le suivit : Thiers fut battu. C'était le temps où il commandait à Rude, à Cortot, à Etex, les hauts-reliefs de l'Arc de Triomphe.

Thiers rêvait une sorte de musée de copies pour l'instruc-

tion des élèves de l'École des Beaux-Arts et du public. Pourquoi ne pas les confier aux meilleurs artistes? Sigalon partait pour Rome copier le Jugement dernier. Pourquoi pas Ingres? et il lui écrivit de Paris, le 11 février 1835 :

Mon cher monsieur Ingres, j'ai reçu aujourd'hui avec une extrême satisfaction les belles gravures que vous m'avez envoyées. Elles sont du plus beau choix et donnent une idée suffisante de l'énergie extraordinaire que le grand Michel-Ange a déployée dans la chapelle Sixtine. Je vous remercie on ne peut davantage du soin et de l'empressement que vous avez mis à faire ma commission. ... Je vous prie de veiller à l'achèvement et au prompt envoi à Paris de la belle Piéta de Michel-Ange, dont M. Peysse a commandé à Rome le moulage. Je vous serais infiniment obligé de hâter cette expédition, qui sera payée sur les fonds que je consacre à l'École des Beaux-Arts.

J'ai signé depuis longtemps le marché passé avec vous pour la copie des Loges de Raphaël. Je voudrais bien vous voir exécuter les quatre premiers tableaux qui représentent la Création. Ces ouvrages sont à mon goût les plus sublimes de cet admirable génie. Ce serait un bel échantillon à nous envoyer à Paris le plus tôt possible. Au surplus je n'entends ni vous hâter, ni vous gêner dans vos projets de distribution de temps. Obligez-moi de voir Sigalon, de le soutenir, de l'encourager dans ses immenses travaux qui seront un grand service rendu à l'art et à la France.

Et plus loin, le 12 février 1835 :

Je rouvre ma lettre, mon cher monsieur Ingres, pour vous dire quelques mots encore. Je n'entends pas me borner aux Loges de Raphaël, pour les copies projetées. Donnez-moi vos idées sur le reste. Il y a une autre chose sur laquelle je voudrais vous consulter. Mais celle-ci est toute personnelle et n'a rien de commun avec mes grands travaux pour le Musée de l'École royale des Beaux-Arts. J'aime passionnément les beaux dessins et je voudrais avoir en noir et blanc un beau dessin de la Transfiguration, peut-être de la communion de Saint Jérôme, peut-être des quatres pères éternels de Raphaël, formant la première de ces Loges. Pourriez-vous vous en charger vous-même, sinon de tous, au moins du principal, et me trouver des jeunes gens dirigés par vous pour les autres? Combien faudrait-il consacrer à cet objet? J'excéderais volontiers les bornes de mes moyens pour avoir la Transfiguration dessinée par vous. Mais il est bien entendu que je ne suis pas ici M. Thiers ministre, mais M. Thiers dilettante de la peinture et payant ses plaisirs comme le public ordinaire. Je n'aurais ni liberté, ni satisfaction possible, s'il en était autrement. Dites-moi donc en toute franchise si vous auriez le temps d'exécuter vous-même, ou le moyen de faire noblement rendre dans quelques dessins les belles choses que je vous désigne. Veuillez me dire en outre combien il faudrait payer

chacun de ces dessins, et combien cela prendrait de temps. Je vous prie de me dire là-dessus tout ce que vous diriez à un acheteur ordinaire que vous ne connaîtriez pas du tout.

Nous ne possédons pas la réponse d'Ingres. Amaury Duval prétend qu'elle fut ainsi conçue : « Monsieur le Ministre, maintenant, quand je fais des dessins, je les signe : Ingres. » Sous cette forme, elle n'est guère dans le ton de la correspondance d'Ingres avec son ministre, et dont voici un exemple:

Monsieur le Ministre, je m'empresse de répondre article par article à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 du mois dernier, en commençant par l'affaire des Loges pour laquelle je suis obligé d'attendre le retour de M. de Maubourg. Je dois vous dire qu'attendu la perte de temps qu'entraînent à Rome les nombreux jours fériés, il ne faut pas espérer voir ce travail terminé avant deux ans. Il y avait au moment de la supension de ces travaux, qui n'ont duré que deux mois environ, cinq copies terminées et trois très avancées.

Pour les dessins que vous m'avez chargé de faire exécuter pour votre cabinet particulier, je me suis hâté de choisir les artistes qui ne sont autres, comme vous semblez le désirer, que ceux chargés déjà d'en faire les copies pour l'École des Beaux-Arts ; je m'occuperai d'en régler le prix et j'aurai l'honneur de vous en instruire. J'espère que le tout sera de nature à vous satisfaire.

J'aborde enfin, monsieur le Ministre, la proposition que vous me faites avec tant de bonté en me laissant toute liberté d'y répondre ; après y avoir mûrement réfléchi, je n'ai à vous exprimer que le regret que j'éprouve à ne pouvoir me charger des peintures de la Madeleine. Tout en appréciant la beauté du travail qui n'effraie nullement mes forces, car je me sens plus jeune que jamais ; sans dédaigner la gloire que je pourrais y acquérir comme artiste, je me sens peu de goût à remonter sur ce théâtre du monde actuel avec lequel d'ailleurs j'ai toujours peu sympathisé, et que j'ai quitté, du moment où j'ai demandé mon expatriation à Rome.

Ma position me plaît beaucoup ici, j'y jouis d'une paix laborieuse, toute vouée au culte de l'art que j'adore. J'y satisfais au delà de toute expression mes goûts d'artiste que je chéris par-dessus tout. Après avoir surmonté le dégoût du déplacement et l'espèce de maladie du pays, je me suis enfin réacclimaté. Je me suis attaché à ma nouvelle position par le bien que je puis y faire grâce aux facilités que me donne votre protection, et j'y tiens encore davantage depuis que vous m'avez assuré que vous êtes content de mon administration. J'ai acquis, et sans peine, le respect et l'entière confiance de mes jeunes administrés qui sont pour la plupart déjà d'habiles artistes. Je suis heureux de pouvoir assurer, monsieur le Ministre, qui êtes le protecteur éclairé de l'Académie de France à Rome, que cette École est non seulement

une gloire pour la France à l'étranger, mais aussi la seule et vraie source qui entretient essentiellement la suprématie de l'art français en Europe.

Pardon, monsieur le Ministre, de vous avoir entretenu aussi longtemps des causes personnelles qui m'empêchent d'accepter ce que vous m'offrez. Je ne puis vous exprimer combien j'en suis touché et combien j'y suis sensible. Mais rien ne pouvant augmenter mes sentiments de reconnaissance pour vous, monsieur le Ministre, si ce n'est la nouvelle preuve d'estime que vous venez de me donner, je vous prie, etc.

L'année suivante, Thiers passe du ministère de l'Intérieur à celui des Affaires étrangères, et par suite abandonne la haute main sur la direction des Beaux-Arts. Ce n'est pas une simple lettre de politesse que Ingres lui adresse à cette occasion :

Rome, 5 mai 1836.

Monsieur le Ministre, Si quelque chose pouvait adoucir le regret que j'éprouve à apprendre que vous aviez quitté le ministère de l'Intérieur pour celui des Affaires étrangères, c'était à penser que votre nouvelle position, comme vous me faites l'honneur de me le dire, vous permettrait de donner attention à toutes choses. Cette certitude est bien précieuse pour moi en particulier, monsieur le ministre, et je puis dire encore pour tous les artistes, car elle nous assure que cette direction aussi active qu'éclairée, et caractérisée par cette force de volonté qui vous a fait créer et terminer tant de belles choses, ne cessera pas entièrement de présider à la destinée des arts en France. C'est là ce qui nous console.

Il est intéressant de noter que Thiers continua à s'occuper de l'École de Rome, dans les bureaux de l'administration et au Parlement. Dans une lettre du 20 novembre 1836, il dit à Ingres qu'il a « fait ses commissions », et donne le détail de ses démarches, la plupart couronnées de succès. Ses bons procédés avaient donc fini par apprivoiser le maître, ce qui n'était pas toujours facile, et leurs rapports n'offrent rien de ce caractère acerbe qu'Amaury Duval décrivit avec complaisance, et que d'autres ont encore exagéré.

Sigalon, que Thiers utilisa à défaut d'Ingres, fut chargé de copier la Transfiguration; la fantaisie du public, après avoir porté cet artiste aux nues, le laissa retomber, et cette mission arriva bien à point pour lui. Thiers attela encore les frères Balze à d'autres fresques de Raphaël, un peintre peu connu, Dubar, et des sculpteurs, Brion, Jouffroy, Marius Ramus,

Édouard Bertin, copièrent et moulèrent les chefs-d'œuvre désignés par lui. Il entretient avec eux une correspondance suivie, les dirige, les excite à la besogne, s'inquiète des lenteurs et des obstacles, se fait rendre compte des moindres détails de la marche des travaux.

Sigalon redoute la surveillance de Ingres. Il écrit le 30 mars 1835 : « Monsieur le Directeur de l'Académie de France à Rome est venu voir ma copie. Il en est très satisfait. Son approbation m'est d'autant plus agréable, que je craignais beaucoup le contact de son grand talent et surtout la sévérité de ses opinions. » Le mois suivant, Sigalon apprend que ses émoluments sont portés de 10 à 20 000 francs; Thiers l'a inscrit en outre pour une pension viagère de 3 000 francs, grâce tellement inespérée que Sigalon n'y comprend rien tout d'abord : sa naïveté dut faire sourire l'homme d'État lorsqu'il lut :

J'avais mal compris le sens de votre précédente lettre; le peu d'habitude et d'intelligence des affaires d'intérêt en sont les seules causes; j'ai cru que la pension que vous venez de m'accorder ne devait durer que le temps que mon travail me retiendrait à Rome. C'est avec la plus grande joie et la plus vive reconnaissance que j'ai lu dans votre dernière lettre du 18 mars, et que j'ai compris, que cette pension était viagère; cette nouvelle récompense que vous venez d'attacher à mes travaux surpasse de beaucoup mes espérances; je suis confus de toutes les marques d'intérêt dont vous m'accablez; un redoublement de zèle et de dévouement dans l'exécution de mon travail peut seul m'en rendre digne; je serai trop heureux si le mérite de ma copie peut justifier toutes les bontés que vous avez pour moi, et répondre à la confiance dont vous m'avez honoré. La reproduction d'un ouvrage aussi remarquable que celui du jugement dernier ne sera certainement pas sans gloire pour moi, surtout s'il est un jour compté comme un épisode des faits de votre glorieuse administration.

Il entre dans des détails techniques, et, par exemple, explique qu'il emploie l'aquarelle pour les dessous, « ce qui donne à chaque figure leur carnation et produit d'excellents résultats ». Il glisse une aimable flatterie : « Tous mes amis de Paris me parlent avec admiration des belles choses qui s'exécutent sous votre administration; j'applaudis avec la France à tous vos beaux projets. Dieu veuille pour les accomplir que les vœux de mes concitoyens vous tiennent

longtemps au pouvoir. Je le désire bien vivement pour le bonheur de mon pays et pour sa gloire. » Et lorsque Thiers quitte le ministère : « Artiste, je regrette bien souvent votre patronage »; compliment plus flatteur que bien des belles phrases.

Marius Ramus, un Aixois, montre un tout autre caractère : très remuant, il surveille les travaux de moulages, envoie d'un coup cinq statues de Michel-Ange, celle de Saint-Georges par Donatello, six bas-reliefs de Lucca della Robbia et le grand bas-relief de l'Orgagna; il s'attaque à la porte de Ghiberti à Florence, propose le buste de Michel-Ange qui se trouve sur son tombeau à l'église de Santa-Croce, un petit amour de Verocchio, un Hercule combattant le Centaure par Jean de Bologne, la chaire de Santa-Croce par Benedetto de Mayane, etc. Il exécute lui-même un groupe de Céphale et Procris, dont il rêve le marbre, ce qui est une manière de le demander. Il va furetant de tous côtés en quête d'objets d'art pour la collection personnelle de Thiers. « Les bronzes antiques et ceux du moyen âge sont devenus extrêmement rares à Florence; c'est avec beaucoup de peine que je suis parvenu à découvrir ceux que j'ai l'honneur de vous expédier », une figure de Samson « fort belle » qu'il « croit fermement » de Benvenuto Cellini, deux figures de bronze du moyen age, et un aigle antique. « Je ne doute point, monsieur le Ministre, que vous le trouverez très beau. » Plusieurs de ces objets proviennent « du cabinet de monsieur le prince Poniatowski ». Il joint le croquis à la plume du bibelot dont il propose l'achat. Un autre jour, « un artiste de Florence possède un bas-relief en terre cuite de Jean de Bologne. Si je puis vous l'avoir pour peu de chose, je vous l'achèterai. » Ainsi un certain nombre de faux pénétrèrent dans le cabinet de Thiers.

Ce dernier ne borne pas à l'Italie son champ d'opérations. Marseillais d'origine, il veut faire mouler une œuvre de Puget : ses compatriotes manquent de bonne volonté en la circonstance, et le 3 octobre 1835 le préfet des Bouches-du-Rhône reçoit ces instructions :

Je vous ai adressé à Marseille un mouleur très habile, le plus habile du Musée, pour mouler le bas-relief de Puget, pour l'École des Beaux-Arts.

J'apprends qu'on lui refuse ou l'autorisation, ou les moyens. Obligez-moi de vous mêler de cela tout de suite. Il s'agit d'un intérêt public, puisque je demande ce moulage pour l'École des Beaux-Arts. Il serait singulier que messieurs les Marseillais refusassent ce que le Grand Duc de Toscane, le pape et le roi d'Angleterre ont accordé dans l'intérêt des collections françaises. Je vous déclare que, s'il en est ainsi, les bibliothèques et musée de Marseille n'auront plus de moi ni un livre ni un tableau, et que nous serons moins faciles pour messieurs de la Santé. J'en avertis M. Duchatel ce matin même... J'écris pour cet objet au maire, et à ce pauvre mouleur qui est là à se morfondre et à manger notre argent en attendant le bon plaisir de messieurs les Marseillais.

De 1858 à 1873, le graveur Joseph Tourny et le sculpteur Maniglier courent les églises et les musées aux frais de Thiers : en 1858, ils sont à Rome; de 1861 à 1864, Tourny parcourt l'Angleterre et l'Écosse; à la fin de 1864, le voici à Parme, et à Rome en 1865. L'été de 1869, il travaille à Anvers, et en décembre à Turin. En 1872, il circule en Espagne. Thiers choisit les œuvres à copier soit d'après l'original qu'il connaît, soit sur le vu d'une gravure ou d'une photographie; la nature du motif détermine parfois son choix; il modifie l'œuvre suivant ses convenances... on n'ose dire suivant son goût. Il la fait réduire ou agrandir d'après l'emplacement qu'il lui réserve; il veut « rendre le tout régulier en agrandissant le ciel, ou l'entourer d'une espèce d'ovale de feuillage », sans se douter de l'hérésie qu'il commet. Il recommande l'emploi de papiers fins de grain. Il tient surtout au « fini ». A Tourny qui s'est redressé sur une observation, il dit : « Quant aux observations que je vous ai faites, je les croyais fondées sur quelques parties d'un ou deux de vos dessins, ce qui n'empêchait pas qu'en général vos dessins ne fussent exécutés avec beaucoup de conscience. Mais je me réserve toujours le droit de faire mes observations aux artistes qui travaillent pour moi. Je le fais sans malveillance, et je leur prouve en les faisant travailler mon estime et ma confiance. »

Malgré les dissemblances et les dissonances qui le séparaient des artistes, sans qu'il s'en doutât, il recueillit en fin de compte la sympathie de ceux avec lesquels il fut en relations. Nous avons vu Ingres s'humaniser, Gérard l'aimer véritablement, non moins que Delacroix. Clésinger lui sou-

mettait la photographie de ses œuvres avant de les exposer. Et Thiers répond à l'envoi : « J'ai trouvé le César simple, grand, vrai, tel qu'on se le figure en un mot. Quant au Charlemagne, il m'a paru plus beau encore. Le geste est inspiré, et très heureusement inspiré. Charlemagne semble appeler les peuples sous son sceptre qui est une épée civilisatrice. Sa tête est noble et belle, l'ajustement parfait. Ne changez rien à tout cela, et vous aurez fait une superbe chose. »

D'autres artistes lui témoignèrent spontanément des sentiments qui font honneur aux deux parties. Voici un billet des frères Balze, du 8 octobre 1847 : « C'est vous qui avez eu la noble pensée de faire connaître à la France les fresques de Raphaël, et notre premier devoir, à nous qui avons eu l'honneur d'être chargés de ce grand travail aujourd'hui exposé au Panthéon, est de vous prier de daigner le visiter. Si notre œuvre obtenait votre approbation éclairée, si vous jugiez que nous avons bien rempli notre tâche, nous serions largement récompensés de nos efforts. » A un autre point de vue, il reçoit ces lignes de madame Lizinska de Mirbel, la célèbre miniaturiste, le 29 mars 1848 :

On colporte, on se prête en notre faubourg, cher monsieur, le journal où se trouve votre belle lettre que je n'ai pu me procurer que ce soir. Cette lecture a été ma première satisfaction depuis longtemps. Une déclaration semblable dans les circonstances présentes est un grand acte d'énergie, et de votre part il ne pouvait me surprendre, car je vous ai toujours apprécié à votre haute et juste valeur. Mon cœur, dans lequel Dieu a mis une vive sympathie pour les courageux et nobles sentiments, mon cœur cède au besoin de vous remercier de l'impression bienfaisante que m'a fait éprouver ce digne et ferme langage empreint d'élévation, de loyauté, d'un patriotisme éclairé, sincère, et dont la publique expression ne peut manquer de servir utilement les intérêts de notre pays.

Le 13 octobre de la même année, ce billet de Brion :

Je sais que mes remerciements sont bien peu de chose pour le service immense que vous venez de rendre au pays et dont je profite; mais je joins ma prière à Dieu afin qu'il vous conserve pour le bonheur de la France et pour le bonheur de chacun de nous en particulier.

Enfin ce mot touchant envoyé de Florence par Maniglier le 28 mai 1873 :

Je voudrais pouvoir vous dire toute l'indignation que m'ont inspirée

les événements qui viennent de s'accomplir. Vous à qui le pays doit de s'être relevé, c'est au moment où vous êtes le plus grand que vous êtes ainsi payé d'ingratitude. Votre page sera grande et belle dans l'histoire. Nous verrons quelle sera celle des hommes du jour. Tous les Français que j'ai vus ici, je suis heureux de vous le dire, partagent mes sentiments. Permettez-moi de vous exprimer toute mon admiration et ma reconnaissance pour le bien que vous avez fait à la France.

Ce fut surtout après 1858 que Thiers s'adonna à sa passion pour les copies. Auparavant, il collectionnait les gravures. Il s'adressa d'abord à Guichardot, le plus grand marchand de l'époque; Guichardot s'aperçut vite que son client distinguait difficilement la qualité des épreuves qu'il lui soumettait, et en profita. Thiers s'en rendit compte, et abandonna Guichardot pour l'Hôtel des Ventes. Lorsqu'il s'engoua des copies, il vendit sa collection de gravures : non pas toute, cependant. Il conserva des pièces de choix : des Albert Durer, des Rembrandt, des Schongauer, des Debucourt, etc., qu'il paya un bon prix, mais dont la valeur aujourd'hui a plus que décuplé (elles se trouvent aujourd'hui à l'hôtel Thiers).

Sa curiosité s'étendit à bien d'autres objets. Stanislas Julien et les Lazaristes missionnaires lui procurèrent d'admirables estampes et des miniatures chinoises, sans compter les manuscrits et les vieilles porcelaines. Il les recherchait avec l'ardeur et la passion qu'il mettait à toutes choses. Il lui arrivait, comme à tous les chercheurs, de laisser passer une occasion et d'avoir des remords; alors il écrivait des lettres comme celle-ci, où toute son impatience se donne carrière :

Monsieur, j'ai recours à votre obligeance pour une chose qui vous paraîtra fastidieuse, mais qui pour moi est l'objet d'une vraie passion. C'est pour un vase de porcelaine de Chine. Vous vous souvenez, sans doute, de ce juif, avec lequel vous avez eu la bonté de traiter pour moi. J'avais fait marché avec lui pour deux grands vases que j'eus le tort de laisser au bout du marché, sans les acheter. L'un des deux m'est revenu en mémoire, et je le voudrais bien avoir. Le voilà à peu près décrit. Il est seul, sans aucun pendant qui lui convienne; il ne contient point de figure, mais de grands végétaux avec de beaux oiseaux entre les pieds de ces végétaux. Ces traits suffiront pour le distinguer, non de la masse de vases que possède notre juif, mais de la paire pour laquelle j'avais ébauché le marché. Les deux valaient 60 florins. Je ne sais combien vaudra celui-là seul. Tout dépend de la question de savoir

si le juif se souvient des deux vases. Je vous laisserai fixer le prix, mais auparavant je voudrais que vous eussiez la bonté de me dire si l'identité a été constatée. Je vous demande pardon de ces misères, mais je suis devenu amoureux, de loin, de ce beau vase, et mon goût pour le vieux Chine me possède exclusivement. Adieu, monsieur, vous voyez que je compte sur votre parfaite obligeance.

On peut maintenant juger Thiers dans ses rapports avec les Beaux-Arts et avec les artistes de façon plus éclairée et plus équitable qu'auparavant. Critique d'art, il défend l'école nouvelle qui triomphera bientôt, et favorise de tout son pouvoir l'élan de l'un des plus grands artistes de cette école. Ministre, il défend énergiquement devant les Chambres les intérêts de l'École de Rome; il met en train de grandes entreprises telles que la décoration intérieure du Palais-Bourbon et de la Madeleine, et celle de l'Arc de Triomphe; il fait appel pour cela à Delacroix, à Ingres, à Rude; à coup sûr, comme l'indiqua M. Louis Réau, il eût été préférable qu'il confiât à Rude seul toute la décoration des pieds-droits de l'Arc de Triomphe, mais en en donnant une part à Cortot et à Etex, il s'est conformé à des errements fâcheux que nous voyons encore appliquer tous les jours, et qui ne tiennent pas à lui, mais à nos mœurs politiques et administratives. Collectionneur, il se montre évidemment plus faible; cela tient à son tempérament même : Thiers est avant tout une intelligence; il n'a aucune sensibilité; or, l'intelligence ne donne pas le goût, qualité innée que la sensibilité seule peut développer efficacement : l'éducation y contribue, mais n'y suffit pas. Il envisagera donc toujours les arts du point de vue d'un homme intelligent, mais non d'un artiste. Le musée de copies qu'il rêvait, et qu'on lui a tant reproché, la chalcographie du Louvre et les procédés perfectionnés de reproduction employés de nos jours nous permettent de le constituer à bon compte : de son temps, il fallait bien en passer par la main d'artistes d'ordre secondaire, si l'on veut; mais de plus grands y eussent mis leur griffe, comme disait Ingres.

Si une collection de copies pour le cabinet d'un amateur constitue une erreur lorsqu'il s'agit de tableaux, elle part d'un excellent principe au point de vue pédagogique. L'École

des Beaux-Arts ne se trouve pas plus mal de posséder les copies faites par Sigalon et par les Balze. Si l'on envisage la sculpture, le musée de sculpture comparée du Trocadéro est-il autre chose qu'un musée de copies? Ne voit-on pas les services qu'il rend à l'art autant qu'à l'archéologie? Et qu'est-il, sinon la réalisation méthodique de la pensée de Thiers? On lui a reproché encore les restaurations, les changements apportés aux pièces incomplètes qu'il achetait. Certes, il eut tort : mais d'autres n'ont-ils pas passé leur vie à vouloir remettre des bras à la Vénus de Milo?

Il fut un homme de bonne volonté. On ne peut demander à un rosier de produire des pommes : dans la limite où son tempérament le lui permit, Thiers protégea les arts. A l'inverse de M. Poirier, il ne s'en est pas tenu aux arts : il étendit sa protection jusqu'aux artistes. Grâces lui en soient rendues. Sans doute, il ne le fit pas d'une façon irréprochable, comme aurait fait un Médicis ou un François Ier; sans doute il lui arriva de se tromper. Au moins fit-il quelque chose, à l'encontre de tant d'hommes de sa sorte, qui, à sa place, n'auraient rien fait du tout : et de ce quelque chose, il est sorti quand même un peu de bien.

C'est pourquoi, en dépit de ses erreurs, les artistes et tous ceux qui s'intéressent à l'art devraient être les premiers à lui témoigner de l'indulgence, et une part de reconnaissance : Ingres et Delacroix leur en ont donné l'exemple.

HENRI MALO

RELATIONS FRANCO-SUISSES

AU XVIIE SIÈCLE[1]

Ce serait mal juger l'œuvre considérable accomplie en Suisse par Caumartin, que de la borner à ces incessantes et irritantes questions de recrutement. Il eut à conduire, au milieu de difficultés de toute nature, des négociations singulièrement délicates et variées.

Difficultés sur le terrain économique, tout d'abord. Les restrictions imposées, en raison de la guerre, à l'exportation hors de France des espèces monétaires, du bétail, et des vivres, la majoration des droits perçus aux frontières, enfin la multiplicité des taxes de péage sur le Rhône et dans les régions limitrophes, gênaient considérablement le commerce suisse. Au XVIIe siècle comme de nos jours, la Suisse tirait de l'étranger la majeure partie de ses ressources alimentaires. Or, l'Europe Centrale, ruinée par vingt ans de guerre ininterrompue, étant elle-même plongée dans une misère profonde, tout essai de ravitaillement de ce côté était inutile. Restait donc la France, moins éprouvée, et qui, en outre, commandait l'accès direct à la mer par la voie fluviale du Rhône, familière aux négociants suisses. Les Cantons jugeaient donc nécessaire de maintenir, sans entraves, avec le royaume, des relations commerciales indispensables à leur existence. D'où, entre les deux pays, d'incessants conflits.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin.

Au mois de mai 1641, pour prendre un exemple entre vingt, le Grand-Conseil de Fribourg sollicita un passeport collectif en faveur d'une délégation chargée d'acheter en France les céréales nécessaires au Canton. Caumartin, non sans peine, finit par obtenir le précieux document. En le faisant parvenir aux intéressés, il prit soin de multiplier les recommandations afin qu'aucun d'entre eux ne fût tenté d'abuser des facilités accordées, et notamment de contrevenir aux ordres du Roi « touchant le trafic des marchandises ». Cette lettre nous apprend, en outre, que l'affaire du sieur Braillaud, brusquement privé de ses écus, on s'en souvient, à sa sortie de France, cinq ans plus tôt, n'est pas encore terminée! Caumartin ajoutait, peut-être pour faire valoir ses services, que cette affaire se présentait fort mal, mais qu'il n'en aurait ainsi que plus de satisfaction d'en venir à bout, — s'il y parvenait jamais.

Au reste, c'était dans l'intérêt même de ses amis de Fribourg que Caumartin leur prêchait ainsi la prudence et la modération : on n'ignorait pas, dans l'entourage du Roi, que les Comtois trouvaient de singulières complicités chez des négociants suisses peu scrupuleux. Certains de ces derniers n'avaient-ils pas, en effet, vendu aux Espagnols de la Comté des grains provenant de France, alors que ces mêmes Espagnols venaient encore de brûler douze villages français, sans que nos alliés y trouvassent à redire? Le Roi était résolu à ne plus tolérer pareil commerce, et les Cantons se le devaient tenir pour dit.

En 1641 encore, nouvel incident. La ville de Lyon, qui régissait toute l'activité commerciale de la vallée du Rhône, exigeait une taxe de 2,50 p. 100 *ad valorem* sur toutes les importations en provenance d'au delà des Alpes. Le refus de paiement entraînait la saisie pure et simple des marchandises. Les nombreux Suisses lésés par cette mesure, et au premier chef les marchands de fromages, non contents d'avoir réclamé auprès de l'intendant de la province, saisirent Caumartin de leurs doléances et exigèrent d'autre part que les Cantons fissent ensemble une pression énergique sur lui, pour amener les Lyonnais à composition. Nous ignorons l'issue de cette affaire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle occupa l'ambassadeur durant de longs mois.

Ce n'est pas qu'il n'obtînt parfois, — souvent même, — gain de cause en faveur de ses « amis » suisses. Le sieur Favier, dont les barriques de vin avaient été, deux ans plus tôt, confisquées à la frontière, en fit l'agréable expérience, et, pareillement, les députés que le Grand-Conseil de Fribourg s'avisa, un jour, de vouloir envoyer en mission à Bruxelles, c'est-à-dire en territoire ennemi, en passant par la France! La question des passeports suscitait toujours de nouvelles difficultés, entre les deux pays. Les confédérés faisaient montre, dans leurs rapports avec la France, d'une incompréhension foncière de la situation; ils ne pouvaient admettre que le Roi, sous la pression des événements, pût restreindre à son gré la liberté du commerce et du transit au travers des frontières. Souffrant de toutes ces mesures, dont la nécessité leur échappait, ils n'y voulaient voir qu'un obstacle volontairement mis aux bonnes relations des deux pays, alors qu'elles constituaient, — comme de nos jours — une garantie politique en même temps qu'une ressource fiscale pour l'État.

***

Mais tout cela ne donne encore qu'un aspect de la tâche confiée à Caumartin. Il est responsable, en quelque sorte, du maintien de l'alliance. La rareté et l'incertitude des communications avec Paris l'empêchent d'en référer aux ministres pour chaque litige; son initiative, et donc sa responsabilité sont toujours en jeu. Conséquemment, il doit surveiller avec une constante vigilance et les menées politiques de l'ennemi, et l'attitude des Diètes fédérales en face du problème qui divise l'Europe. Dès qu'un danger est conjuré d'un côté, il lui faut se retourner d'un autre. Sept années durant, Caumartin fut ainsi sur la brèche, tenant tête aux amis comme aux ennemis, les premiers plus redoutables parfois que les seconds. Ses instructions auraient pu tenir en ces quelques mots : obtenir le maximum d'effets avec le minimum de moyens. Le Roi veut des soldats — et toujours davantage —: ne paie-t-il point pour cela? Mais précisément, les mêmes traités qui obligent les Cantons envers lui, l'obligent à son tour envers les Cantons à une ponctualité sans défaillances dans le verse-

ment des subsides. Hélas! les finances du royaume sont en bien fâcheux état, dans ces années qui précèdent la Fronde, et l'impécuniosité royale est plus dangereuse à l'alliance franco-suisse que les invitations perfides de nos adversaires.

D'autre part, le Roi entend rester maître absolu de ses régiments suisses, et les employer où et quand bon lui semble. Les Cantons, eux, font une exégèse minutieuse des obligations qu'ils ont souscrites, afin d'y trouver prétexte à garder la haute main sur le recrutement et les effectifs. Pris entre ces exigences contradictoires, Caumartin s'évertue à calmer les Ministres, comme à refréner les ambitions cantonales. La tâche est lourde, car les Suisses tendent de plus en plus à donner le pas à la neutralité sur l'alliance.

Non seulement, en effet, ils interdisent à leurs contingents suisses d'intervenir dans certaines querelles entre la France et les Duchés de l'Italie septentrionale; mais de plus la Suisse prétend ne pouvoir se déclarer ouvertement contre la Franche-Comté espagnole, sous le prétexte que celle-ci, étant limitrophe du Jura, a un droit égal à celui de la France à bénéficier de la neutralité confédérale, et que ce droit subsiste jusque dans le cas de conflit franco-espagnol. Sa neutralité l'autorise encore à admettre, paraît-il, des envoyés de l'Empereur en pleine Diète fédérale, au moment où l'on discute sur le chiffre des recrues à lever pour la France. Elle permet enfin, il faut le croire, certaines compromissions. En faut-il un exemple, pris entre vingt? Dans le courant de l'été de 1641, le bruit court à Soleure que le roi d'Espagne aurait envoyé en Suisse un négociateur officieux, muni des pouvoirs les plus étendus, avec mission de peser sur les Cantons catholiques pour leur faire abandonner le parti de la France et les amener à une entente. Quelle créance mérite, au juste, ce personnage? Quelle attitude observer à son égard? Peut-on même le recevoir, l'écouter, sans en référer d'abord à l'ambassadeur de France? La mésaventure survenue naguère à Méliand éveille la méfiance de Caumartin; il se dit qu'il vaut mieux encore prévenir un éclat, que d'avoir à le réparer par la suite. En conséquence, il convoque en son hôtel, le 23 août 1641, huit députés des Cantons, pour

aviser aux moyens de parer à tout incident; et voici ce qu'il apprend de la bouche de ses interlocuteurs :

Il y a quelques semaines, est arrivé à Berne le sieur Don Diègo de Sayavedra, se disant chargé de mission par Sa Majesté Catholique. Quelle mission? On lui demande ses papiers. Non sans peine, Sayavedra finit par exhiber trois documents. Le premier est une « lettre de pouvoir » délivrée par le roi d'Espagne, le 19 juillet 1640, autorisant le sieur Sayavedra à assister à la Diète de Ratisbonne pour y traiter, au nom de son maître, de la « paix générale et particulière en Allemagne »; le second papier est une autre lettre, signée, cette fois, du Cardinal-Infant Don Henri, — celui-là même qui, quatre ans plus tôt, envahissait la Picardie à la tête des armées espagnoles, — destinée à « donner créance » à tout ce que le porteur dira ou fera de sa part. Le troisième document, enfin, n'est autre qu'une lettre de service, accréditant Don Diègo de Sayavedra en qualité d'ambassadeur d'Espagne auprès des six Cantons alliés de ce royaume, et aux termes de laquelle « les dits Cantons sont instamment priés de croire à tout ce qu'il leur dira au sujet de la neutralité ». Tels sont les titres officiels dont Sayavedra se trouve muni. On les lui a rendus, en lui demandant, pour gagner du temps, à connaître exactement « le sentiment de Sa Majesté Catholique » sur la possibilité d'une paix générale. Qui sait? Le Congrès aurait peut-être lieu en territoire fédéral...

Caumartin, en quelques mots clairs et précis, trace aux délégués leur devoir. Dès l'abord, il leur ôte tout espoir de conciliation. Il dénie toute validité aux lettres apportées par son « collègue » espagnol : ces lettres, en effet, ne sont adressées qu'aux six Cantons catholiques alliés de l'Espagne, et non, ainsi qu'il était requis, à l'ensemble des Treize Cantons représentés à Soleure. En outre, la diète de Ratisbonne, en vue de laquelle Sayavedra a été muni de pleins pouvoirs, doit s'occuper de rétablir la paix non point en Europe, mais uniquement entre les princes allemands, à quoi ni la Suisse, ni, pour l'instant, la France, ne sont directement intéressées. Quant à la lettre du Cardinal-Infant, on ne peut qu'en rire : tout Infant qu'il soit, le Cardinal n'est que le frère — et le sujet — du roi d'Espagne; ni l'Espagne, ni la Comté, ne lui

appartiennent, et il n'a nulle qualité pour autoriser Sayavedra à nouer quelque négociation que ce soit. Le personnage ne mérite donc aucune considération, et Caumartin de conclure, impitoyable :

L'ambassadeur d'Espagne n'a point de pouvoirs véritables, et son Roi, n'ayant pas répondu aux propositions qui lui ont été faites, ne peut être considéré comme un partisan sincère de votre neutralité. Son seul but a été de séparer la France des Cantons. Si donc vous m'en croyez, vous ne prêterez désormais l'oreille ni au sieur Sayavedra, ni à quelque autre délégué d'Espagne.

Pour appuyer l'effet de ces déclarations par lesquelles il espère mettre fin aux tergiversations suisses, Caumartin, trois jours plus tard, rédige une circulaire où il précise les vues du Roi à cet égard. Le Roi, dit-il en substance, continuera volontiers à offrir l'aide de sa puissance « aux généreux Cantons dont il a toujours reçu plaisir et assistance ». Quant à la neutralité de la Confédération en tant que corps politique, aucune définition précise ne lui en ayant été donnée, il décide de réserver son attitude jusqu'à ce que les Cantons aient fixé la leur. En attendant, il s'en tient aux déclarations qu'il a déjà faites, verbalement, à plusieurs reprises, en présence des délégués suisses.

Sayavedra fut donc éconduit par la Diète. Il n'en devait pas moins avoir une brillante carrière diplomatique, puisque nous le retrouvons, six ans plus tard, plénipotentiaire espagnol à Osnabrück, puis ministre d'Espagne à Munich, et enfin ambassadeur de Sa Ma esté Catholique près l'Empereur, fonctions qu'il dut à son mérite, qui était réel. La fermeté de Caumartin, sa finesse et sa perspicacité, avaient ainsi résolu à notre avantage cet incident. L'ambassadeur du Roi avait, fort habilement, insisté sur le point de droit, sur la question de principe. Il avait mis les Cantons en demeure de se prononcer entre l'alliance et la neutralité, en leur démontrant que chaque solution excluait l'autre. La leçon qu'il leur donna, en cette nouvelle occasion, ne leur profita d'ailleurs guère. Ils ne pouvaient renoncer à l'espoir d'arbitrer un jour la querelle des deux plus grandes couronnes de l'Europe. C'est ainsi que, dans les derniers temps de sa mission, Caumartin dut encore intervenir avec énergie, ayant

été, à son insu, amené à siéger dans une circonstance officielle aux côtés d'un agent de l'ennemi. L'histoire vaut la peine d'être contée. Elle montre bien quelle singulière acception les Suisses n'avaient cessé de donner au terme « d'alliance ».

L'ambassadeur du Roi assistait, selon sa coutume, un jour d'avril 1646, à une assemblée générale des délégués des Cantons. La Reine Régente, soucieuse de faire régner la paix chez ses bons voisins et amis, l'avait chargé de proposer sa médiation à l'occasion des luttes religieuses dont la Thurgovie était le théâtre. Caumartin exposait à son auditoire l'objet de sa mission, lorsque, promenant ses regards dans la salle, il aperçut « au rang des députés » un représentant du Canton d'Uri, le colonel Zwier, notoirement acquis à la cause de l'Empereur! Cessant aussitôt sa harangue, Caumartin se rassit. Devant l'étonnement de l'assemblée, il expliqua froidement qu'il ne lui était guère possible de s'acquitter de son office dans une réunion où un représentant de l'Empereur venait, « sous couleur de bienséance », semer la mésintelligence entre la Couronne de France et le Corps helvétique. Les Suisses de se récrier, de demander des précisions. Développant sa pensée, Caumartin déclara qu'il savait, à n'en pouvoir douter, que le sieur Zwier allait encore assister à la Diète de Bâle — toujours en sa qualité de député d'Uri! — et, excipant de cette fonction officielle, s'y comporter quoi qu'il en pût dire, en vrai porte-parole des ennemis du Roi. Ce fut un beau scandale. Zwier protestait furieusement qu'il n'était qu' « un ancien officier des armées impériales », et, devant tout et surtout, un bon Suisse. « Ce n'est pas vrai! interrompit âprement Caumartin. Cet homme tient de l'Empereur des pouvoirs en bonne forme, et s'il les a acceptés c'est en connaissance de cause, et après mûre réflexion. En voici la preuve! » Et Caumartin de produire une série de documents officiels, d'où il ressortait avec évidence que le colonel Zwier, « bon Suisse », était principalement « bon ennemi du Roy ». « Dorénavant, — écrivait notre ambassadeur, le lendemain de cet incident, dans une circulaire aux Cantons, — vous jugerez si vous devez ainsi laisser siéger le sieur Zwier en présence de l'ambassadeur de Sa Majesté; j'attends une réponse digne de vous, et dont Sa Majesté

ait lieu de se montrer satisfaite. » Il se défendait d'ailleurs de vouloir imposer aux Suisses l'exclusion de l'un des leurs; mais il les invitait à choisir enfin entre les deux belligérants, et il ne leur cachait pas que ce Zwier avait, par surcroît, l'air d'un aventurier et qu'il n'était point, d'ordinaire, dans les habitudes des princes d'user de gens de cette espèce.

***

Les instructions de Caumartin, on le sait, lui prescrivaient essentiellement de maintenir aussi étroite que possible l'alliance entre la Couronne et les Cantons, alliance dont le Roi visait à tirer le profit le plus direct sous forme d'un recrutement régulier et abondant. C'est donc bien, en définitive, la question des troupes au service de la France, qui se trouve déjà à l'origine des premiers traités conclus entre les deux pays, et qui continuait de dominer leurs relations. La fréquence et le nombre des levées constituaient, pour ainsi dire, le plus sûr baromètre de ces relations.

Nous avons déjà parlé du contrôle exercé par les magistrats cantonaux sur leurs nationaux enrôlés par Sa Majesté Très Chrétienne. Ce contrôle n'avait rien perdu, avec le temps, de sa rigueur première : comme par le passé, les colonels étaient tenus de retracer, dans de longs rapports, tous les événements auxquels eux-mêmes ou leurs hommes se trouvaient mêlés, de près ou de loin. Il serait à souhaiter que l'on exhumât un jour des archives toute cette correspondance des officiers étrangers au service du Roi, mine inépuisable de renseignements pour la petite comme pour la grande histoire. Le statut spécial auquel sont soumis ces officiers leur confère le privilège de voir les choses et les gens de plus près. Grâce aux Rudella, aux d'Erlach, aux Praroman, — grâce aussi à Étienne Cavallier, — la Suisse fut sans doute le pays le mieux renseigné de l'Europe sur les faits et gestes du royaume de France; nous pourrions suivre, dans leurs récits, presque jour par jour, les événements de la Cour et ceux des camps entre 1630 et 1650.

Chose singulière! Ces colonels, dont la loyauté égale le courage au feu, et dont l'attachement à la personne du Roi

éclate à chaque page, ne semblent pas se douter du tort qu'ils causent involontairement à la France, en divulguant ainsi les renseignements qu'ils recueillent. Ils ne peuvent ignorer, cependant, le sort réservé à leurs lettres : elles auront les honneurs d'une séance publique du Grand-Conseil; elles seront ensuite transcrites dans le *Missivenbuch* où tout un chacun pourra venir les examiner. Ne savent-ils point qu'il y a, dans les Cantons, des émissaires de l'ennemi qui sauront mettre à profit leurs indiscrétions? En vérité, le doute ne les en effleure même pas. On leur a ordonné de raconter « sans rien omettre », tout ce qu'ils savent. Ils s'exécutent, sans discuter, militairement, comme ils exécutent, sous les boulets, la charge commandée par messieurs les Maréchaux.

Elles ne manquent d'ailleurs point de saveur, ces lettres, souvent écrites sur un tambour, à la lueur d'une chandelle, au soir d'une étape ou d'une rude journée.

Nous avons pris Oberkirch par escalade, écrit un colonel du camp de Wildstett le 29 mars 1641, et nous tenons bloqué Offenbourg. Il leur (les Impériaux) manque desjà du vivre, et ils n'ont que faire de cure-dent, car Dieu bényt l'armée de Mgr le baron d'Oysonville, (qui) n'attaque point de place qu'elle ne l'emporte...

Et encore ceci, sur les opérations de 1641 dans le Palatinat :

La présente sera pour vous faire assavoir comme le général Banier a esté battu au pais de Falz, ayant rangé son armée en bataille à la teste de l'armée de M. Piccolominy... lequel ayant recognu l'advantage qu'il avoit, (il) a destaché de son armée trois mil chevaux et mil dragons et mil hommes d'infanterie commandez par M. Gillrait et le colonel Bingle lesquels sont venus trouver nostre armée dans le Virtemberg, à une ville nommée Steinbac, aussy que nous les sont (*sic*) allez attacquer dedans la ville et au pied de la montagne, aussy que nous avons esté repoussez avec perte de 200 hommes, tant cavalerie qu'infanterie, et M. le lieutenant-colonel Roze prisonnier et autres de nos officiers, et ont reprises toutes ces villes que nous avions prises tant dedans le Vitemberg que dedans le comté de Hanault, et ont pris une aultre ville et châteaux qui s'appelle Mollebourg, et dit-on qu'ils vont asiéger Fribourg en Briskau...

D'autre fois, les récits militaires se mêlent de nouvelles moins générales, touchant l'état de santé du signataire de la lettre, les incommodités que lui-même ou ses compagnons

ressentent des fatigues de la campagne, les audiences que le Roi a bien voulu leur accorder.

J'ai quitté, après le nouvel an, Sedan (où je tiens garnison avec quatre compagnies de mon régiment) pour venir à Paris, écrit Rudella le 31 mars 1643, puis je me suis rendu à Saint-Germain, où se trouvait Sa Majesté... Après m'avoir fait un bon et magnifique accueil, et m'avoir tenu de longs discours, Elle m'a dit que j'entrerais en campagne, l'été prochain, avec douze de mes compagnies, les trois autres restant à la garde de Sedan... Mais j'ai un tel crédit auprès de Sa Majesté, que l'on laissera mon régiment au repos cette année, en considération de ce qu'en service, il est toujours mobilisé tout entier, alors que les régiments de Wattenvyl et de Roll n'ont encore participé à aucune campagne. Ces deux régiments ont donc été envoyés au feu, avec celui de Molondin. On ne sait encore exactement qui commandera cette armée : le duc d'Anguyen avait été désigné pour cela, et, bien qu'il soit actuellement malade, il sera dit-on maintenu dans ses fonctions; cette armée opérera en Picardie, une autre sera encore mise sur pied, que l'on appellera l'armée Royale, le Roi devant s'y rendre en personne.

Arrêtons là les citations. Elles nous donnent une idée assez précise des relations entre la France et les Cantons dans cette première moitié du dix-septième siècle. Le Roi entretient à Soleure un représentant officiel chargé de veiller au respect des traités, au maintien des relations de bon voisinage, aux tentatives sournoises ou brutales de la diplomatie adverse, — chargé aussi (et surtout) de trouver des hommes pour les seules troupes vraiment disciplinées du royaume, celles sur qui l'on peut compter en toute occasion, voire en temps d'émeute ou de guerre civile. Les Cantons, de leur côté, ont plusieurs ambassadeurs auprès du Roi : ce sont leurs colonels, investis de la double mission de rendre les services pour lesquels ils sont payés, et de renseigner leur pays sur les événements. En France, on considère que l'alliance avec la Suisse est une alliance politique, fondée sur la nécessité et les traditions. En Suisse, on regarde l'alliance française comme la consécration d'une « amitié » de longue date, mais aussi comme un échange de services, dont l'objet est limité et précis. Caumartin a eu, contre lui, les colonels et leurs rapports : c'est pourquoi il n'a pu, malgré ses efforts, entraîner complètement la Suisse dans notre sillage.

Il y a eu enfin, on le sait, la pénurie du Trésor.

***

Quelle agitation, quelle colère aussi, dans les régiments suisses, le jour où le Roi, à bout de ressources, s'avisa de faire des économies à leur détriment, et de projeter le renvoi dans leurs foyers d'un certain nombre de capitaines, pour réduire d'autant les effectifs payés, — et mal payés! — par ses intendants de finances!

On a déjà licencié plusieurs compagnies de mon régiment, écrivait le colonel de Praroman, le 16 janvier 1646, entre autres plusieurs de Fribourg : les soldats de ces compagnies seront répartis dans d'autres compagnies, et ainsi les capitaines se trouveront seuls remerciés... Je me vois contraint de dévoiler la vérité tout entière à Vos Excellences : ce sont surtout les compagnies fribourgeoises qui ont été touchées par la réforme... Je n'ai rien pu savoir d'autre. Cette mesure a été motivée, suivant le rapport fait aux ministres de S. M. Très Chrétienne par le fait que Vos Excellences auraient entièrement interdit tout recrutement...

C'est toujours, hélas! à la question d'argent qu'il nous faut revenir, pour comprendre les vicissitudes subies, de 1645 à 1660, par l'alliance franco-suisse. Dès le début, c'est-à-dire dès que Mazarin eut fait part aux colonels suisses de ses intentions, la crise aboutit à une telle tension des rapports entre Paris et les Cantons, qu'il fallut toute l'habileté, tout le doigté d'un Caumartin pour éviter la rupture. Ce que n'ont pu faire les Espagnols, la pénurie et l'organisation défectueuse des finances royales semblent vraiment sur le point d'y parvenir : la France se voit menacée, en pleine guerre, d'une dissociation de l'alliance. A qui la faute? Assurément, la misère du royaume est profonde, et la guerre civile, qui se poursuit à l'état latent, en même temps que la guerre étrangère, rend ardue la tâche des intendants et de leurs subdélégués. Mais a-t-on fait ce qu'il fallait pour affecter aux seules dépenses essentielles, qui sont les dépenses de guerre, une suffisante proportion des impôts perçus? Et les Suisses, de leur côté, ne témoignent-ils pas d'une âpreté, dans le recouvrement de leur créance, qui va parfois jusqu'à les aveugler sur leurs véritables intérêts?

Quoi qu'il en soit, les colonels suisses, s'ils ne veulent plus

entendre parler d'atermoiements, et s'ils refusent (pour employer le jargon contemporain) d'accorder au Roi le « moratorium » que celui-ci demande, ne veulent pas davantage lui permettre de prendre les seules mesures propres à assurer momentanément la régularité des paiements. Car enfin, il est évident que si les effectifs sont réduits du tiers ou du quart, les compagnies demeurées sur les rôles auront plus de chances de toucher leur dû! Mais le Roi se trouve en présence d'un syndicat « conscient et organisé » : tous les officiers, à l'instigation de leurs chefs, refusent d'accepter ses propositions. « Est-ce ainsi, disent-ils, que l'on doit reconnaître nos bons et loyaux services? » Écoutons encore Praroman, dans l'un des rapports qu'il envoie à Fribourg pour soumettre ses griefs au jugement des « Magnifiques Seigneurs ».

Après avoir, en cette année 1647, dit-il, servi S. M. Très Chrétienne en son Royaume avec tout notre zèle et après avoir complété les effectifs de nos compagnies, nous avons voulu, comme de juste, solliciter un paiement auquel nous avions tous les droits; jusqu'à ce jour, on ne nous a donné que de bonnes paroles... Nous avons enfin demandé aux Ministres de S. M. une réponse claire; et les Ministres, repoussant nos modestes exigences, nous ont déclaré que nous devrions renoncer à dix mois de solde de l'an dernier, en conservant l'espoir d'être payés, d'ici quatre ans, des dix mois ainsi différés. Donc aucune certitude pour nous de ce côté, malgré les nombreuses promesses que l'on ne nous en paierait que mieux à l'avenir. C'est au régiment des Gardes que cette proposition a été adressée tout d'abord. Si nous refusons d'accepter ces conditions, on congédiera les compagnies et on les renverra dans leur pays, en les payant partie en argent comptant, partie en promesses écrites et en mauvais assignats... Je ne manquerai point d'en tenir Vos Seigneuries informées et de solliciter l'aide paternelle de Vos Seigneuries, puisque c'est en vertu de l'alliance qu'elles ont conclue que nous avions pris du service, accomplissant d'ailleurs ce service en tout honneur et de notre mieux, dépensant sans compter nos fatigues et notre sang... Tous nos capitaines préfèrent donner leur congé plutôt que de se soumettre à un traité aussi humiliant, et sur-le-champ nous nous sommes joint à eux...

« Donner leur congé! » La rupture définitive était-elle donc imminente? Les Suisses paraissaient résolus et à bout de patience. Le Roi allait-il se résigner à perdre ainsi 15 000 à 18 000 hommes de ses meilleures troupes? C'est dans ces conjonctures délicates que le sieur de la Barde, successeur de

Caumartin, prit possession de ses nouvelles fonctions, à Soleure. Caumartin était ainsi brusquement remplacé, en pleine crise. Peut-être trouvait-on, en haut lieu, qu'il avait poussé trop loin la condescendance vis-à-vis des Suisses. Pourtant, quelques jours avant de quitter Soleure, il n'avait pas manqué de signaler aux Cantons le seul moyen capable de prévenir une solution extrême, également préjudiciable aux deux alliés. Il leur conseillait d'envoyer au plus vite, et en nombre suffisant, de nouvelles recrues en France : ainsi les traités seraient respectés, les compagnies revenant à l'effectif prévu, et nul licenciement ne serait plus à craindre, les « commissaires aux revues » ayant enfin en face d'eux autre chose que des compagnies-fantômes.

Pour se ranger à cet avis, il eût fallu que les Cantons eussent plus de confiance qu'ils n'en avaient dans la solvabilité du Roi. Le Roi disait : « Des Suisses d'abord, de l'argent après ». Les Cantons répondaient toujours : « Pas d'argent, pas de Suisses ». Il est clair que la lutte ainsi engagée ne pouvait durer indéfiniment. C'est en vain que le colonel de Praroman chercha, dans un entretien avec Michel le Tellier, le nouveau Secrétaire d'État de la Guerre, des voies à un accommodement; en vain, qu'il fit appuyer par La Barde ses démarches directes auprès du Ministre. Rien n'y fit. Sur ces entrefaites, arrivait à Paris la pièce qui devait mettre le feu aux poudres. Le Grand-Conseil de Fribourg jugeait opportun, en effet, de répondre enfin aux appels lancés par ses concitoyens au service du Roi, en leur faisant part de son « paternel appui ». Que contenait, au juste, cette lettre? On peut le deviner par ce qui s'ensuivit : la décision des Suisses de persévérer dans une inébranlable résistance. Les officiers se déclarèrent, à l'unanimité, résolus à « ne souffrir aucune atteinte à leurs antiques capitulations : plutôt revenir, suivis de leurs hommes, dans leur chère patrie! » Michel le Tellier s'inquiéta. Il préféra capituler plutôt que d'affronter des risques dont il prévoyait les conséquences. D'accord avec Mazarin, il proposa donc aux contingents confédérés, en février 1648, un compromis dont l'acceptation entraînerait le paiement à brève échéance d'un arriéré de solde se montant à 40 000 livres. Mais, en même temps, il adressa aux Cantons

d'amers reproches, pour avoir volontairement négligé, depuis un an, d'envoyer en France de nouvelles recrues. Cependant que La Barde, d'ordre du Roi, écrivait aux magistrats fribourgeois une lettre courtoise et ferme, où il se faisait l'écho de ces reproches :

Assurément, disait-il, les députés que « messieurs de Fribourg » ont jugé bon de dépêcher vers Sa Majesté, — sans doute pour clore le différend à l'amiable, — peuvent être certains de la bienveillance royale. Mais pourquoi s'obstiner à défier cette bienveillance même, et laisser ainsi les régiments fondre à vue d'œil, sans motifs et même contre tout motif?

De son côté, le colonel de Reynold, dont la vertu dominante était sans doute la bravoure, mais non point la patience, sommait les Fribourgeois de prendre enfin la défense de leurs compatriotes par « une résolution digne du Corps helvétique », afin de prévenir la « ruine » dont tous étaient menacés. Et, bien que le vaillant colonel déclare souhaiter « un expédient judicieux et salutaire », on sent, à la véhémence de son langage, qu'il était bien près des résolutions extrêmes.

L'impasse se resserrait de plus en plus devant les négociateurs de bonne volonté. On sait déjà, d'une manière générale, pourquoi les finances royales n'étaient pas en état de permettre au Roi de faire honneur à la signature de son père. Mauvaise répartition des charges fiscales, perception défectueuse de l'impôt, soulèvements locaux se produisant çà et là contre cet impôt, lorsqu'il menaçait la prospérité agricole ou industrielle d'une région; enfin, gaspillage inconsidéré des maigres ressources disponibles, aussitôt absorbées en pensions et gratifications : il n'en fallait pas tant pour ne plus savoir où trouver l'argent réclamé par les Suisses. Si l'on peut reprocher à ces derniers quelque âpreté au gain, on ne saurait méconnaître sans injustice qu'il ne leur était pas possible de faire constamment les avances de fonds nécessitées pour l'armement et l'envoi des recrues. Voici, d'après les archives d'une famille fribourgeoise de cette époque, un tableau des frais de voyage d'un petit détachement accompagné par un officier :

Donné à des soldats pour le tabac	15 s.
4 mousquets et 2 bandollières.	4 l. 10 s.

Au chirurgien, pour acheter 6 rasoirs, 3 lancettes, 1 seringue.	6 l.
12 mousquets.	12 l.
Une nappe, six serviettes, 1 torche main .	1 l.
Une bouteille d'huile.	1 l. 10 s.
A la bouchère, pour viande et chandelles .	1 l. 12 s.
Cinq poules	2 l.
Donné au sergent pour un bœuf	30 l.
Deux dîners, avec celui du lieutenant. . .	1 l. 12 s.
Au vivandier, pour acheter de la viande aux soldats malades.	12 l.

Si l'on ajoute le prix des vêtements, souliers, bas et cravates pour 17 livres 4 sols, culottes pour 2 livres, celui des armes blanches, des munitions, etc., on arrive rapidement à un total, qui devait atteindre, pour le voyage de Fribourg à Paris d'une vingtaine d'hommes, 500 à 600 livres. Les « pensions de paix et d'alliance » promises par le Roi, et impayées depuis plusieurs années, avaient certes pour objet principal d'assurer aux Cantons des avantages matériels, en échange des levées d'hommes promises. Elles avaient également pour objet de les aider à solder les dépenses résultant de l'équipement et de la mise en route de ces mêmes levées. Il ne faut pas oublier que la Suisse était alors très pauvre, et que ses ressources naturelles étaient loin de suffire aux besoins de la population. Son unique industrie était l'élevage du bétail, lequel appartenait, le plus souvent, à des seigneurs locaux, religieux et laïques. L'on comprend, dès lors, pourquoi il était difficile aux magistrats cantonaux d'accorder au Roi, grand dispensateur d'argent, de longs délais de paiement.

Les soldats suisses, qui, suivant l'énergique expression d'un de leurs colonels, « versaient leur sueur et leur sang » au service du Roi, n'étaient pas mieux payés. La discipline très stricte qui régnait parmi eux leur interdisait de se payer en nature, par le pillage et la dévastation des pays où ils passaient, contrairement à l'usage couramment établi à cette époque dans les armées. Pour eux, la guerre était un métier, c'est-à-dire un gagne-pain. Nulle autre considération que la nécessité de percevoir régulièrement leur solde ne les retenait au service. Leur pays n'était pas en danger; ils ne se battaient point « *pro aris et focis* ». Les expéditions n'étaient

pour eux qu'une manière traditionnelle d'économiser, petit à petit, la somme qui leur permettrait de vivre ensuite, au pays, à l'abri du besoin. Leur menace de se retirer de l'armée s'ils n'obtenaient pas satisfaction, nous paraît aujourd'hui monstrueuse. Eux et leurs contemporains en jugeaient autrement : engagés pour de l'argent, ils entendaient être payés en échange de leurs services. Et l'on doit reconnaître qu'ils servaient bien.

Mais comment payer les Cantons et les soldats? Ce n'est pas ici le lieu de retracer, même brièvement, l'état économique de la France aux environs de 1650. Ernest Lavisse nous en a laissé, dans son histoire du règne de Louis XIV, une saisissante image : guerre civile, guerre étrangère, épidémies, révolte, mauvaises récoltes, pillage des soudards et des reîtres. Il faudra la rude poigne d'un Colbert pour remettre de l'ordre dans ce chaos. Mais nous ne sommes pas encore en 1666 et Mazarin se débat au milieu d'inextricables difficultés, dont il cherche principalement à se tirer lui-même indemne. Et les Suisses? Tans pis pour les Suisses! Ne vont-ils pas alors mettre leur menace à exécution, et rentrer chez eux, où les attendent les recruteurs au service de l'Espagne, l'escarcelle bien garnie et la parole alléchante?

Ainsi qu'il arrive parfois, au plus fort de la crise, la situation se détendit brusquement.

***

Le 28 juillet 1648, La Barde faisait connaître aux magistrats fribourgeois que la « pension de paix et d'alliance », d'un total de 3 000 livres, serait incessamment versée à ses destinataires. Il ajoutait que chacun des Cantons alliés du Roi devait incessamment en recevoir autant. Toutefois, Sa Majesté, désireuse de manifester sa « particulière affection » à ses « très anciens et très chers alliés » de Fribourg, daignait leur allouer en outre, comme Elle l'avait fait quatre années plus tôt, des « pensions extraordinaires ».

Les Cantons comprirent-ils le gros effort fourni, à leur bénéfice, par les finances royales? Ce qu'il y a de certain, c'est que les récriminations se firent plus rares, et qu'il ne

fut plus question dès lors de licenciements ni de rappels. Le danger était conjuré.

L'année suivante, le maréchal de Schomberg, Colonel-Général des Suisses, venait lui-même plaider auprès des Cantons la cause du Roi, toujours dépourvu d'argent, mais désireux de régler, définitivement, l'irritante question de la solde des compagnies. Les embarras de l'État, disait Schomberg, ne permettent guère d'allouer à chaque capitaine plus de 12 000 livres comptant, pour la levée de leurs compagnies; encore ce chiffre relativement considérable devra-t-il montrer, à tous ceux qui connaissent l'état réel du Trésor, l'effort réalisé par « MM. des Finances », puisqu'il ne s'agit de rien moins que d'un total évalué à 400 000 livres. A l'avenir, une somme de 2 millions de livres, prélevée sur la Recette Générale, devait être perpétuellement affectée à l'entretien des régiments suisses. Autant donc le mécontentement récemment manifesté par ceux-ci était compréhensible, dans une certaine mesure, autant ils pouvaient espérer dorénavant complète satisfaction : le Roi saurait prendre tels arrangements qui permettraient aux compagnies demeurées à son service d'avoir « autant de profits » que par le passé. Schomberg terminait sa lettre en promettant de s'employer personnellement, de son mieux, à obtenir ce résultat. La Barde, quelques jours plus tard, reçut mission de confirmer officiellement, dans une circulaire aux Cantons, les bonnes nouvelles dont le maréchal s'était fait l'interprète :

> Bien qu'on veuille, écrivait-il, persuader Vos Seigneuries du contraire, les 400 000 livres ne seront qu'un acompte sur ce qui est dû... : Leurs Majestés vous donnent toutes les assurances morales et possibles de vous satisfaire du surplus, à mesure que les moyens leur viendront. La disette de finances qui est en France n'est point incogneue de vos Seigneuries; je vous proteste, avec une grande vérité, que l'on s'est retranché des plus nécessaires despences de l'Estat, afin de fournir cette somme à vos capitaines...

Quant aux 2 millions de livres qui devaient, dorénavant, garantir en tout temps le paiement des soldes, La Barde assurait qu'ils ne passeraient même pas entre les mains des trésoriers de l'Épargne : ils devaient être versés directement par les Intendants de finances aux contrôleurs des guerres.

S'il se trouvait, néanmoins, malgré ces promesses solennelles, des capitaines suisses qui voulussent quitter le service du Roi, ils ne subiraient de ce fait aucun préjudice, puisqu'ils seraient équitablement remboursés de leurs avances. On était unanime, à Paris, à vouloir tenter l'impossible pour éviter la rupture et le rappel des régiments suisses par les Cantons, et cette unanimité même devait prouver aux mécontents combien on estimait leurs services :

Est-il possible, écrivait La Barde en manière de conclusion, que nous ne trouvions point, dans nostre nécessité, un peu de patience prez de vous pendant la minorité de nostre Roy, et après un trouble domestique dont il ne fait que de sortir, et l'a mis hors de la possibilité d'en faire d'avantage?

Les Cantons eurent la sagesse d'écouter ce suprême appel. Quelques paiements d'arriérés, effectués à propos, vinrent assurer l'effet des promesses de La Barde. Et pendant quelques années, ainsi que nous l'avons dit, les récriminations et les doléances firent trêve : les Suisses, demeurés nos alliés, continuèrent de « grogner » et de se battre « au service de leur plus ancien ami et confédéré ».

***

Ainsi se trouvaient couronnés de succès les efforts de Méliand et de ses successeurs.

Les ambassadeurs du Roi Très Chrétien auprès des Cantons savaient que l'alliance avec la Suisse, basée sur un long passé de confiance réciproque, était la seule sur laquelle la France pût compter d'une manière durable. Les autres alliances contractées par notre pays, au cours de la guerre de Trente Ans, — États de Hollande, Suède, princes allemands, — étaient, de par les circonstances mêmes où elles avaient pris naissance, trop fragiles pour survivre au moindre heurt. Nouées soudainement à la faveur d'une passagère conformité d'intérêts, ces combinaisons toutes politiques étaient à la merci d'une nouvelle offre de l'ennemi, plus avantageuse pour l'un ou l'autre des contractants.

On connaissait le prix de ces alliances. Les électeurs de

l'Empire se vendaient pour deux ou trois places fortes, pour quelques milliers de livres, parfois simplement pour éviter à leurs États les suites d'une invasion, — quand ce n'était pas pour les motifs les plus futiles. La Suède, poursuivant une politique étroitement confessionnelle et personnelle, abandonnait ses anciennes amitiés au gré de nouvelles, jugées plus expédientes; son éloignement, la différence de race, de langue, de religion, ne permettaient guère de prolonger au delà de l'abaissement de l'Empire, une entente dont cet abaissement était l'unique raison d'être. La Hollande, enfin, exclusivement guidée par des considérations d'ordre commercial, se préoccupait avant tout de ne point mécontenter l'Angleterre, et d'empêcher la France d'acquérir dans la mer du Nord une prépondérance maritime où elle voyait une menace pour elle : la reprise de Dunkerque par le Roi ne marqua-t-elle point la fin de l'alliance franco-hollandaise? De telles ententes n'avaient, au fond, d'autre base que les convenances réciproques du moment. Une seule d'entre elles reposait sur des traditions, en même temps que sur une nécessité, reconnue de part et d'autre supérieure à de passagères divergences : c'était l'alliance franco-suisse.

Il n'y avait, en effet, que la Suisse, qui ne pût être détachée de notre cause par des considérations d'intérêt immédiat. Épargnée par les belligérants, dénuée de toute velléité de conquête, demeurée à l'écart des coalitions qui se formaient et s'écroulaient autour d'elle, la Confédération représentait vraiment, dans le chaos européen, un élément de stabilité et de sécurité. Depuis de longues années, les Cantons prêtaient à la Couronne de France l'appui loyal de leurs armes. Ils en recevaient, en retour, une aide matérielle et une protection morale qu'ils estimaient à son prix. Ils savaient que ni leur indépendance, ni leur liberté n'avaient rien à redouter du Roi Très Chrétien. Ils avaient réalisé à l'intérieur de leurs frontières, bien avant les traités de Westphalie, cette large tolérance religieuse qui les mettait à l'abri des dissensions et des entraînements irréfléchis. Favorisé par une frontière commune, leur trafic prenait volontiers le chemin de la France. Il est permis de croire enfin qu'ils voyaient dans la politique française, animée d'un véritable désir de paix, la seule poli-

tique à laquelle ils pussent, sans arrière-pensées, donner leur appui. Tout contribuait ainsi à rendre plus étroite une « bonne amitié » où les Cantons et la Couronne de France voyaient un égal avantage.

Cette communauté de vues et d'intérêts, on sait que les ambassadeurs du Roi à Soleure ne la perdirent point de vue. Mais il est un autre point encore auquel ils attachaient une grande importance. L'expérience d'une guerre qui se prolongeait depuis tant d'années leur avait appris que la victoire appartiendrait, en fin de compte, non au plus audacieux, ni même peut-être au plus fort, mais à *celui qui serait le mieux pourvu de troupes, ces troupes ne fussent-elles même pas en campagne.* Lorsqu'on étudie de près l'histoire militaire et diplomatique de cette période, on est frappé de l'importance attachée par les grands États belligérants à s'assurer la disposition du plus grand nombre possible de mercenaires. Il y avait, un peu partout, des soldats à vendre. Les régiments de Bernard de Saxe-Weimar furent, grâce à Guébriant, acquis à la France. Ceux de Charles de Lorraine passèrent d'un camp dans l'autre, au gré des offres rivales. Ceux de Guillaume d'Orange, du landgrave de Hesse-Cassel, de l'Électeur de Bavière, firent l'objet d'une compétition acharnée entre l'Espagne et la France. Il n'est pas jusqu'aux Hongrois, jusqu'aux Croates redoutés de l'Europe entière, voire même jusqu'aux Turcs ottomans, qui ne fussent sollicités d'apporter à l'un ou à l'autre des adversaires le concours de leurs armes. Dès qu'une troupe était licenciée par son ancien propriétaire, que ce fût en Italie ou chez les lointains Scandinaves, dans les brumes de la Hollande ou dans les forêts des Carpathes, recruteurs professionnels et diplomates d'occasion se mettaient en route; ducats, écus, rixdales et patagons roulaient de marché en marché. Il s'agissait d'acheter des hommes, à n'importe quel prix, dût-on pour cela traiter de pair à compagnon avec des aventuriers ou des chefs de bandes.

On comprend dès lors l'importance de la Suisse, traditionnelle pourvoyeuse de lansquenets et de reîtres, et pourquoi l'Espagne s'acharnait, vainement d'ailleurs, à la détourner de nous. Ce n'était point de trop de toute la vigilance des

ambassadeurs du Roi pour déjouer ces manœuvres et conserver à leur maître le bénéfice de son entente avec les Cantons.

Ils y parvinrent, non sans rencontrer, on l'a vu, maints obstacles. Parmi les difficultés auxquelles ils se heurtèrent, il y en avait de permanentes, pour ainsi dire : elles tenaient à la situation géographique de la Suisse, aux exigences de son commerce et de son ravitaillement, aux inévitables incidents de frontière, au souci constant de sauvegarder une neutralité compromise. Point n'est besoin de remonter loin, dans l'histoire de ces dernières années, pour retrouver les mêmes points de friction entre nous et nos voisins du Jura. D'autres difficultés étaient particulières au temps où Méliand et ses successeurs les trouvèrent sur leur chemin. Elles dérivaient des textes, obscurs parfois, qui régissaient l'alliance, et aussi de cette conception particulière de la « neutralité fédérale » en vertu de laquelle un ou plusieurs Cantons pouvaient seconder leur allié belligérant, sans se trouver eux-mêmes en guerre. On ne peut que rendre hommage à la patiente ténacité de nos ambassadeurs, qui, sans perdre de vue le légitime intérêt des Cantons, furent assez heureux pour sauvegarder le nôtre. C'est grâce à eux, grâce à leurs interventions, à leur influence s'exerçant toujours dans le sens de l'apaisement, que le lien ne fut pas brisé, comme le souhaitaient nos ennemis, entre Paris et Soleure. Reconnaître cela, c'est faire en même temps que leur éloge, celui de la vaillante nation dont l'amitié, à leurs yeux, prima toujours toute autre considération.

V^TE DE MONTBAS

LE POT AU LAIT
DE CHATEAUBRIAND

Il y a eu cent ans le 6 juin 1924 que Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères, et son pot au lait, l'un portant l'autre, — suivant la plaisante expression de Sainte-Beuve — ont été renversés. C'est un centenaire qui en vaut bien un autre. Depuis cet accident, d'innombrables ministres ont connu l'amère disgrâce de la chute imprévue et brutale. On en sait peu qui aient été congédiés dans des circonstances plus mortifiantes que Chateaubriand.

Le 6 juin 1824, qui était le jour de la Pentecôte, le roi Louis XVIII, si proche du terme de son existence, s'était réveillé avant l'aube de fort méchante humeur. Sa Majesté avait le sommeil bref et léger et, comme Elle aimait à le répéter volontiers, sa nuit était bientôt faite. Depuis minuit elle remâchait ses griefs contre Chateaubriand qu'Elle appréciait peu. Le ministre avait négligé de défendre à la Chambre des Pairs le projet de loi sur la conversion de la rente, rejeté à la majorité de 120 voix contre 50. La veille encore il avait manqué gravement à son devoir de solidarité ministérielle en s'abstenant de prendre la parole, dans la même enceinte, à propos de la septennalité du mandat législatif. Cela criait vengeance. Le roi prescrivit qu'on fît venir d'urgence Villèle au Château. Celui-ci arriva vers dix heures du matin. « Chateaubriand nous a trahis! s'exclama Sa Majesté. Je ne veux pas le voir à ma réception après la messe. Dressez l'ordonnance de son renvoi. »

Docile, trop docile peut-être, se bornant à une timide objection sur la brièveté du délai, Villèle écrivit l'ordonnance.

Le Sieur comte de Villèle, président de notre Conseil des ministres et ministre secrétaire d'État au département des Finances, est chargé par intérim du portefeuille des Affaires étrangères en remplacement du sieur vicomte de Chateaubriand.

Quelques minutes après le fatal papier, confié aux soins d'une rapide estafette, se mettait à la recherche de Chateaubriand. Mais, quelque diligence que fît le courrier, quand il arriva à l'Hôtel des Affaires étrangères, rue des Capucines, le ministre n'y était plus...

Lui aussi, Chateaubriand, s'était réveillé de bonne heure. Il faut lire la chose dans le *Congrès de Vérone*, où elle est si gentiment romancée, comme de coutume.

Quand Son Excellence ouvrit les yeux, déjà gazouillaient les oiseaux. On entendait l'aurore se lever. Une hirondelle entra par la cheminée. Son Excellence n'hésita pas. Elle sauta à bas du lit et courut ouvrir grande la fenêtre à l'imprudente visiteuse. Puis Elle se recoucha et se reprit à rêver au son des cloches qui chantaient matines. A quoi rêvait Chateaubriand? A un épisode de son enfance, écrit-il. Sans doute. Mais sa rêverie devait bien dériver par instants du côté de madame de Castellane ou de madame Hamelin, non sans se reporter sur les récents événements qui ne l'avaient pas dû laisser exempt d'inquiétudes quant à la solidité de sa situation ministérielle.

A la vérité, de mauvaises langues ont prétendu que Son Excellence, dont les mœurs n'étaient pas de première régularité, avait découché et que c'était même pour cette cause qu'Elle ne put être touchée par l'ordonnance royale de renvoi. Pure calomnie, dont Edmond Biré a fait entière justice. C'est un fait que Chateaubriand avait passé bourgeoisement, sinon conjugalement, la nuit au ministère. On sait le reste. Le ministre partit pour les Tuileries dans l'ignorance de sa destitution et la devinant à l'embarras des gens qu'il rencontrait. Il faut avouer que d'autres, moins chatouilleux que Chateaubriand à l'endroit de la dignité, eussent ressenti mortellement une telle offense. Quoi qu'il en soit, sa

carrière d'homme d'État était finie. Elle avait commencé dans les derniers mois de 1822, à l'issue du Congrès de Vérone. La guerre d'Espagne et ses suites l'avait remplie.

Il est fâcheux pour la renommée posthume de Chateaubriand que le centenaire de son arrivée au ministère ait coïncidé avec des événements peu propres à l'évocation de la prise du Trocadéro. Trois ou quatre périodiques au plus se sont rappelé l'an dernier cet événement et ils sont bien excusables de ne lui avoir accordé qu'une commémoration sommaire et discrète.

En des temps moins troublés, on aurait sans doute pris soin de relire avec attention les deux volumes du *Congrès de Vérone*, pages d'histoire politique et diplomatique que Chateaubriand, de son vivant, avait détachées de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Sans doute aurait-on exhumé également l'ouvrage de ce charmant et exquis comte de Marcellus, collaborateur de Chateaubriand, et resté hautement son ami et défenseur : *La Politique de la Restauration en* 1822 *et* 1823. D'autres soins, et plus urgents, ont diverti nos contemporains de celui-là. Et c'est tant pis pour Chateaubriand dont la réputation, sapée avec persévérance et habileté, eut gagné à une impartiale revision du procès.

Morceau à morceau l'auréole de Chateaubriand s'en est allée. Impitoyablement on a mis à nu l'épicurien et le jouisseur qui n'avait jamais été malheureux sinon que de vieillir et qui s'était prodigieusement amusé à l'abri de son grand saule pleureur. Mais on s'est encore montré indulgent pour l'homme privé et l'écrivain au prix des sévérités dont on a accablé l'homme politique. En somme l'opinion que notre génération a de Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères de la Restauration, s'est cristallisée autour de ces quelques formules tenues pour définitives.

La guerre d'Espagne n'a été qu'un épisode sans conséquence. Chateaubriand a rêvé son grand rôle politique. Il ne l'a pas rempli. L'harmonieux illusionné manquait d'ailleurs de l'esprit de suite indispensable à l'homme d'État. Il manquait aussi de patience et de souplesse. Il n'avait même pas prémédité sa conduite dans les affaires de l'Espagne. Il s'y est jeté par fantaisie. Ambassadeur à Londres,

il ne songeait guère à franchir les Pyrénées et se défendait de toute velléité belliqueuse dans sa correspondance avec Lemoine, son argentier. Canning à Londres et son prédécesseur, Mathieu de Montmorency à Paris, étaient convaincus que la politique d'intervention n'avait pas d'adversaire plus déclaré que Chateaubriand. Simplement l'ambassadeur était-il repris de son éternelle « bougeotte ». Son caprice l'entraînait au Congrès de Vérone où les affaires d'Espagne devaient occuper le tapis. Il harcela tant et si bien Villèle que celui-ci, excédé, en passa par l'exigence de son subordonné. A Vérone, les flatteries d'Alexandre I firent sur Chateaubriand une vive impression. L'ex-autocrate libérâtre de 1815 était revenu aux bons principes. Il n'eut pas de peine à rallier Chateaubriand à l'idée de porter la guerre en Espagne pour y restaurer le roi légitime. De cette idée l'ambassadeur devint aussitôt féru, de manière que Villèle fut pris au piège en appelant aux Affaires étrangères Chateaubriand, adversaire présumé de l'expédition, en remplacement de Mathieu de Montmorency trop ardent à la préconiser.

Telle est l'opinion commune.

***

Elle contredit formellement l'impression qu'on ressent à reprendre sur nouveaux frais l'examen du *Congrès de Vérone* où Chateaubriand a loyalement produit toutes les pièces de la cause.

Dira-t-on qu'à cent ans de distance, le charme du style opère encore? Mais les trucs et les prestiges de « l'enchanteur » sont depuis longtemps éventés. Notre génération n'est plus sa dupe. Et voici un fait dont on ne peut que rester frappé. Cournot, le sage et sérieux Cournot, qui vient d'émerger de l'ombre et de l'oubli, à l'état de grand philosophe, faisait le plus grand cas du *Congrès de Vérone*. Il avoue y avoir trouvé l'idée même de ses admirables *Considérations sur la marche des Idées et des Événements dans les Temps modernes*. Cournot est le dernier des hommes à qui Chateaubriand aurait pu en imposer par ses phraséologies et

ses attitudes. Or Cournot estime que Chateaubriand est justifié dans ses prétentions à « être, dans l'occasion, un politique à longue portée ». Dans le *Congrès de Vérone*, il n'est pas rare en effet de rencontrer des aperçus qui font penser à Bonald et à Maistre et qui rachètent ou annulent des inconséquences et des erreurs antérieures.

Nous ne croyons pas qu'on puisse feuilleter sans une patriotique émotion, dans les conjonctures présentes, ces pages trop oubliées. Chateaubriand s'y relève puissamment dans l'esprit du lecteur de 1924. C'est peut-être l'effet d'une comparaison involontaire qui s'institue entre la politique extérieure de la Restauration et celle d'à présent. Peut-être, pour juger équitablement Chateaubriand homme d'État, est-il nécessaire de le rapporter à l'échelle des gens en place à la date du 6 juin 1924?

Mais interrogeons Marcellus.

Son témoignage est formel. « Les frontières du Rhin, écrit-il, étaient pour M. de Chateaubriand, un rêve de toutes les nuits. » La guerre d'Espagne, disait Chateaubriand à Londres, en s'adressant à son jeune secrétaire d'ambassade et en interrompant une de ses dépêches où il poussait le plus vivement à franchir les Pyrénées, doit être le signal et le premier acte de notre résurrection. Après il nous faudra la rive gauche du Rhin aussi loin qu'elle peut s'étendre. Chateaubriand ne s'est donc pas rendu à Vérone dans l'incertitude de ce qu'il ferait et uniquement pour promener son ennui au tombeau de Juliette. Il n'y a donc pas, comme on l'a prétendu, de mystérieuse évolution diplomatique à élucider.

Nous jugeons sur pièces : les dépêches de Chateaubriand, durant la période qui s'étend entre son départ de Londres et son retour de Vérone à Paris pour y recevoir le portefeuille des Affaires étrangères, nous font voir un homme d'État singulièrement souple, patient et mesuré, tout en calculs habilement et longuement prémédités. De tous les Chateaubriand que nous connaissons, le Chateaubriand diplomate est en somme le moins flottant et le moins indéterminé. Il possède les qualités essentielles du métier. Il ne va pas à la dérive. Il est solidement ancré dans une con-

viction. Entre Villèle qui n'incline pas, il s'en faut, à une expédition transpyrénéenne et Mathieu de Montmorency, son prédécesseur qui la veut avec passion, Chateaubriand adopte une attitude intermédiaire. Il dissimule son parti pris de faire la guerre. Il expose le pour et le contre avec une affectation d'indifférence bien jouée. Il cache son jeu à Villèle, comme il l'a su, à Londres, dissimuler à Canning qui le croit partisan de la paix à tout prix. Il instruit l'affaire de façon sans doute à forcer la décision qu'il désire, mais aussi à laisser Louis XVIII et Villèle dans l'illusion d'en faire à leur absolue volonté. Cette conduite experte et modérée vaut à Chateaubriand le portefeuille des Affaires étrangères, qu'il conservera plus de neuf mois après la prise de Cadix. La qualité de secrétaire d'État aux Relations extérieures, quoi qu'on en ait pu prétendre, ouvre pleinement à Chateaubriand le droit à se prévaloir du premier rôle dans ces conjonctures délicates où l'on ferait difficilement passer le ministre des Affaires étrangères pour un simple figurant réduit à de vaines fonctions de pompe et de parade. Avant, pendant et après la guerre d'Espagne, Chateaubriand a dû faire preuve d'une activité et d'une vigilance diplomatiques de tous les instants. Contre la malveillance très agressive du Cabinet de Saint-James, il a dû lutter sans relâche. Ce n'a pas été sans honneur ni sans bonheur. A ce moment de sa carrière, il fait figure de grand homme d'État. Il n'est pas indigne de la Restauration, c'est-à-dire du seul régime qui ait eu, à l'égard de la Grande-Bretagne, la bonne manière. Il n'est, entre nos difficultés de 1824 et nos difficultés de 1924, différence que de proportion. La position de la question est absolument la même. Or Chateaubriand, qui demeure, malgré ses défauts, dans la droite ligne des traditions monarchiques, connaît à merveille la « psychologie » de la nation anglaise et les ressorts du gouvernement britannique. Avec la Grande-Bretagne, tout doit être direct, franc, accusé, la résistance comme l'acquiescement. Chateaubriand ne l'ignore pas et ce n'est pas lui qui eût pratiqué, à l'égard de son partenaire anglais, cette politique incertaine, trop usitée de nos jours, compromis bâtard entre la résistance et l'acquiescement, et qui finalement laisse, dans l'esprit de la nation

anglaise, les rancœurs d'une résistance acharnée, sans nous valoir les bénéfices de l'inévitable capitulation. Quand Canning s'emporte jusqu'à des menaces de guerre, Chateaubriand ne s'émeut pas. Il va son chemin, droit et imperturbable. Il mande à Marcellus, qui fait l'intérim à Londres : « Tenez le ton haut avec les ministres anglais. Rien ne nous fera reculer. » Mais ce ne sont pas fanfaronnades de matamore. Dans le moment qu'il passe outre aux sommations de l'Angleterre, Chateaubriand prévoit et prépare le moment où de nouveau il fera passer sa politique, sans la détourner de ses fins, par les sentiers de la politique anglaise. Il faut se garder de pousser John Bull à bout. Et c'est un spectacle admirable. L'on n'a pas eu depuis 1830 une nouvelle occasion de se complaire aux jeux de cette escrime diplomatique, si subtile, si serrée, si efficace, si humaine pour tout dire.

M. Lloyd George, pour la tenue et la culture, ne mérite sans doute pas d'être comparé à Canning. Comme politicien et diplomate, il lui ressemble ainsi qu'un frère à son jumeau. On ne force pas l'analogie en rapprochant les noms, les dates et les situations. Chateaubriand diplomate, et plus généralement la Restauration, ont laissé, valable pour tous les cas, la solution de l'éternel problème des relations franco-britanniques, immuable dans ses données.

***

N'est-ce pas à nous, gens de 1924, que s'adresse et que frappe, de plein jet, l'apostrophe suivante empruntée au *Congrès de Vérone?*

Eh! imbéciles, gens d'esprit, il s'agit bien d'interventions, de constitutions espagnoles, de toutes les choses que vous nous forcez à dire ici, choses vraies, sans doute, mais qui sont à côté de la question véritable! Mauvais Français, vous nous combattez par prévention, jalousie et ambition, sans voir où nous allons, sans savoir ce que vous faites! *Nous ne pouvons dire notre secret à la Tribune!* Nation légère, à quoi vous sert votre intelligence si vantée?

Chateaubriand avait donc son secret politique ardemment couvé. Son pot au lait!... C'était peu de chose, en vérité, que d'avoir enjambé d'un pas les Espagnes, transformé les

affaires de la péninsule en question française, de question européenne qu'elles semblaient être au début, épargné à la France le rôle ingrat, subordonné et dangereux de sergent de la Sainte-Alliance, rendu à notre pays la maîtrise de ses mouvements en Europe. A ces magnifiques préliminaires il fallait donner une suite. Après avoir taillé, il fallait coudre. La France était partiellement relevée des humiliations de 1815. Elle avait retrouvé une armée et, avec une armée, son prestige et son ascendant. Le langage et les manières des Prussiens redevenaient respectueux à notre égard. On peut en croire un témoin peu suspect, Rovigo, à qui il fut donné d'effectuer vers cette époque le voyage de Berlin : « Les provinces rhénanes étouffaient leur joie en silence et croyaient que le canon de la Bidassoa avait résonné pour leur délivrance. » Il était permis dès lors d'avoir beaucoup d'avenir dans l'esprit. On pouvait songer aux moyens d'asseoir sur des fondements solides l'établissement monarchique, d'effacer, sans bouter de nouveau le feu à l'Europe, les conséquences morales et matérielles de la défaite et de joindre à la politique européenne une politique américaine nécessitée par l'émancipation des colonies espagnoles et par le constant accroissement des États-Unis. Cette triple fin, Chateaubriand se flattait de l'atteindre suivant un seul et même plan où tout se lie, s'enchaîne et s'ordonne raisonnablement. Pot au lait, s'il plaît à Sainte-Beuve, mais, en vérité, pot au lait de grand style.

Consolider les Bourbons? Il fallait, devant toute chose, les purger de l'accusation d'être revenus de par la volonté de l'étranger. Accusation inepte et injuste. Mais les apparences y étaient et la foule n'en demandait pas davantage. Tout serait amnistié, oublié, si la frontière de l'Est se trouvait reportée sur le Rhin, sans effusion de sang, sous les auspices des Bourbons et de leur diplomatie. Devant cet événement le grief des bonapartistes et des républicains fût retombé sans force. Chimère, dira-t-on? Avant 1830, certes non. Le peuple rhénan souhaitait sa rentrée dans le sein de la vieille Gaule et la Prusse n'était guère en possession d'y contredire, moyennant quelque honnête compensation, pour peu que la Russie fît pression en ce sens. C'est donc dans

la pensée de Chateaubriand une alliance franco-russe à conclure. Seule, la Russie, de toutes les puissances occidentales, incline à seconder les vues de la France sur la Rhénanie, parce que seule la France ne répugne pas à favoriser l'accession des Russes à Constantinople. Entre la France et la Russie il existe de mystérieuses sympathies et affinités. Ce sont deux nations complémentaires. Relire à ce sujet la magnifique dépêche de Chateaubriand, ambassadeur à Rome, au comte de la Ferronnays, ministre des Affaires étrangères. C'est la France qui a presque civilisé, en Russie, les classes élevées de la société. La France leur a donné sa langue et ses mœurs. Malheureusement le contact s'est produit au moment de la Régence et les semences que celle-ci a jetées en terre moscovite ont donné des fruits de corruption et de révolution. Mais, si la France renaît à l'ordre et à la stabilité, elle réparera, et au delà, par sa nouvelle et salutaire influence, le mal qu'elle a causé à la Russie. Toutes deux veilleront au maintien de l'équilibre occidental et le grand prévôt de l'Europe, pour le plus grand bien du Monde, sera non Metternich, mais le ministre de Sa Majesté Très Chrétienne. Sur la question rhénane, Chateaubriand n'a pas, dans notre littérature politique, de supérieur, ni même d'égal. L'invasion de 1914 et le traité de Versailles ont rendu toute leur actualité au chapitre LII du *Congrès de Vérone.*

Un combat malheureux à nos armées suffirait à amener l'ennemi sous les murs de Paris. *Notre indépendance nationale est livrée à la chance d'une seule bataille et d'une guerre de huit jours...* De véritables hommes d'État ménageraient la réunion à la France des cercles catholiques du Rhin et prépareraient une réunion d'autant plus durable qu'elle aurait lieu par l'idée civilisatrice : la religion.

Si le Cabinet français est redevenu puissant au point de se faire relever des dures sanctions territoriales infligées à la France par les traités de Vienne et de reprendre pied dans nos anciens départements germaniques, il possède par là même assez de force pour acheminer la question des colonies espagnoles vers une solution française. Il n'aura même assez de force pour faire prévaloir ses vues en Amérique que dans la mesure où il en aura assez pour réoccuper

la Rhénanie, et réciproquement. C'est à cet endroit que se laisse apercevoir la connexité intime des deux affaires. Là encore Chateaubriand voit et raisonne justement. Les colonies espagnoles n'ont pas été, comme les États-Unis, poussées à l'émancipation par un principe naturel de liberté. Ce principe n'a pas engendré dans l'Amérique latine la force de volonté intérieure qui crée les nations. Les colonies se sont détachées de l'Espagne parce que l'Espagne était envahie par Bonaparte. Elles se sont donné des constitutions plus ou moins folles parce que les Sieyès espagnols en faisaient autant dans la mère-patrie. Après une prescription de vingt ans, elles ne voulaient pas reprendre le joug. Qui se serait chargé de le leur imposer de nouveau quand, le 2 décembre 1823, le président Monroë venait de lancer, en manière de défi à la Sainte-Alliance, son manifeste à jamais fameux et quand on avait à compter avec l'irréductible opposition de l'Angleterre? Il fallait donc s'arrêter à un moyen terme : la création de deux ou trois monarchies bourbonniennes en Amérique, faisant au profit de la France le contrepoids de l'influence et du commerce des États-Unis et de la Grande-Bretagne. Chimère! Chimère! Que non pas. Dans la remarquable préface qu'il a écrite en 1911 pour le beau travail de M. F. Gracia Calderon, *les Démocraties latines de l'Amérique*, M. Raymond Poincaré délimite, avec sa clarté et sa précision coutumières, dans l'histoire des colonies espagnoles, la phase où elles aspirent à se donner des rois européens. Cette vue est confirmée par les aperçus historiques très originaux dont M. le général Mangin a parsemé la passionnante relation de son voyage *Autour du Continent Latin* avec le *Jules-Michelet* en 1921. Si Bolivar, père de la « conception colombienne », était imbu de sentiments républicains et césariens, en revanche San Martino, champion de la « conception argentine », était monarchiste et tendait à l'importation de dynasties européennes. Il y avait donc en Amérique latine de sérieux points d'appui pour la politique de Chateaubriand et celle-ci, loin de prendre naissance dans l'irréel de l'imagination, s'étayait à des informations très sûres. Chateaubriand ne s'est pas mépris sur la multiplicité des écueils où son entreprise eût éventuellement risqué de

sombrer. Il a distingué tout ce que le succès supposait de souplesse, de dextérité, de patience et de bonheur. Il s'agissait de passer entre Charybde et Scylla en évitant l'une et l'autre, c'est-à-dire de voiler, d'une part, les fins poursuivies aux cabinets continentaux pour qu'ils prêtassent leur appui moral à la France tant qu'elle en avait besoin contre l'Angleterre et, d'autre part, de ne pas se rendre trop désagréable à celle-ci afin de faire servir une partie de ses desseins à nos desseins en l'opposant, le moment venu, aux cours européennes prêtes à tout gâcher par leur intransigeance. Il fallait obtenir que l'Angleterre participât aux conférences générales sur les colonies espagnoles et faire converger son point de vue avec celui des puissances alliées, c'est-à-dire qu'on ne pouvait réussir dans cette affaire qu'au prix d'un laborieux chef-d'œuvre. Ministre des Affaires étrangères, Chateaubriand a ambitionné d'accomplir ce chef-d'œuvre, de présider le Congrès d'où la France serait sortie puissance rhénane et patronne du monde latin, d'éclipser ce Talleyrand qu'il méprisait et jalousait, et de réparer *les tristes suites de* 1815 dont il lui attribuait, assez injustement, la responsabilité...

***

On a trop rabaissé Chateaubriand politique, par la faute d'ailleurs de ce candide orgueil qui irrite, exaspère et prévient la postérité contre lui.

De grandes possibilités se sont évanouies le 6 juin 1824. On ne peut nier que la brouille de Villèle et de Chateaubriand n'ait été, à un moment critique, un grand malheur pour la France et la Restauration. Chateaubriand n'a pas su se combiner avec Villèle, et Villèle, qui portait dans la politique extérieure la même supériorité que dans les finances et les autres compartiments de l'économie sociale, a manqué d'indulgence et de patience à l'égard du grand homme et de ses défauts. Chateaubriand était une force qu'il fallait conserver et utiliser. Il fallait aussi prévoir les funestes conséquences de sa démission. Certes le grand dessein de Chateaubriand ne lui appartient pas en propre. Il y aurait exagération ridicule à lui en attribuer l'exclusive paternité.

C'est le grand dessein de la Restauration. C'est, à y bien regarder, en raccourci la politique extérieure, éternelle et naturelle, de la France. Il reste à Chateaubriand l'honneur, qu'on ne lui saurait ravir, de l'avoir si bien comprise et si bien synthétisée dans une langue incomparable. Il lui reste aussi la gloire, qui, dans un temps donné, sera peut-être sa meilleure et sa plus durable, d'avoir prouvé son aptitude aux réalisations politiques. Le *Congrès de Vérone* est à part dans l'œuvre de Chateaubriand, dont tant de parties achèvent de se faner et de tomber. La lecture en est pleine d'intérêt et de profit pour le Français de 1924. Pas de paix, ni d'équilibre dans la Société des Nations, que la France assise sur le Rhin n'exerce sur la Russie et sur l'Amérique latine son magistère spirituel.

Le pot au lait de Chateaubriand, c'est, hélas! le pot au lait de la France. A toute époque, depuis cent ans, nos successifs gouvernements ont essayé tant bien que mal d'en rassembler et d'en recoller les morceaux d'une main hésitante et maladroite.

Le pot au lait de Chateaubriand hantait le cerveau incohérent de Napoléon III quand il tentait d'établir au Mexique un barrage contre l'absorption de la race latine par la race anglo-saxonne.

Il peuplait de cauchemars à la Santé les nuits de M. Joseph Caillaux, qui, dans son livre *Mes Prisons*, développe tout un projet d'union latine cristallisée autour de la France.

C'est encore lui qui inspirait au gouvernement de M. Millerand d'envoyer M. le général Mangin en mission dans l'Amérique latine.

Mais prenons garde par-dessus tout que le grand dessein de Chateaubriand, cent ans après la guerre d'Espagne, par un coup imprévu, exerce sa séduction sur l'Italie unifiée entrée dans l'ère du *primato*. M. Mussolini s'est approprié, en l'adaptant aux convenances particulières de sa patrie, le grand dessein exposé dans le *Congrès de Vérone*. Le voyage effectué en Italie au mois de novembre dernier par les souverains espagnols et le général Primo de Rivera sort du cadre ordinaire des incidents diplomatiques. Il ouvre à la fois sur la Méditerranée et sur l'Atlantique des perspectives

nouvelles qu'il convient de regarder en face. M. Mussolini a jeté son dévolu sur le monde espagnol. Mais là ne s'est pas bornée son initiative. Le premier, il s'est rapproché de la Russie soviétisée, non dans l'humilité de la résipiscence, mais après avoir mâté et brisé chez lui le communisme marxiste. On trouve à l'évidence dans la politique de Mussolini la claire intention de substituer sa patrie dans les grandes fonctions internationales dévolues à la France et dont celle-ci s'est acquittée plus ou moins heureusement.

Ainsi se vérifie l'opinion émise par M. le comte de Fels, qui dans sa suggestive brochure sur l'*Impérialisme français*, rappelait en 1916 à l'ignorance de nos hommes d'État que « l'ambition de l'Italie ne peut se réaliser qu'aux dépens de nos traditions ».

Nous sommes deux peuples dans l'après guerre, qui nous évertuons en concurrence à remplir le programme de Chateaubriand. C'est à qui, de l'Italie ou de la France, limitera l'impérialisme anglo-saxon, contiendra le germanique renaissant en régénérant la Russie et en prenant la tête du monde latin. Dans l'opinion de nos hommes politiques, c'est par la révolution continuée, renaissant continuellement de ses cendres, devenue à elle-même sa fin, c'est par le laïcisme, c'est par l'exportation de notre littérature que la primauté nous sera assurée. Il semble que la conception de M. Mussolini soit diamétralement opposée et que, selon la formule de Chateaubriand, il table sur l'action civilisatrice, c'est-à-dire religieuse. Une parole bien significative de l'homme d'État italien est celle-ci, prononcée devant l'ancienne Chambre : « J'affirme que la tradition latine et impériale de Rome est représentée aujourd'hui par le catholicisme. »

Le pot au lait de Chateaubriand tend à devenir, toutes différences gardées, le pot au lait de Mussolini. Le « grand projet » aura-t-il ainsi changé de destin? Il faut avouer que, de tous les points d'interrogation suspendus sur nos têtes par la guerre de 1914, celui-ci n'est pas le moins propre à piquer l'intérêt. Qu'est-ce qu'un prochain avenir s'apprête à écrire en marge du *Congrès de Vérone?*

J. DESSAINT

DOLLAR CONTRE LIVRE STERLING!

AUTOUR DE LA BANQUE ALLEMANDE D'ESCOMPTE-OR

Un des derniers rapports du Comité consultatif du *Federal Reserve Board* de Washington [1], appréciant le plan des experts et le concours que les Banques de réserve fédérale pourraient fournir à sa mise en œuvre, a ravivé la vieille querelle de la livre sterling et du dollar.

En ce qui concerne le régime de la nouvelle Banque allemande d'émission à créer, on sait que les experts se sont mis finalement d'accord sur une formule de compromis. En principe, *cette Banque doit émettre des billets remboursables en or*. Toutefois, comme au moment de sa création, la situation ne lui permettra probablement pas d'appliquer de façon absolue la règle de la convertibilité, les experts ont admis qu'on pourrait commencer par une monnaie, dont la stabilité, par rapport à l'or, ne serait que relative, quitte à l'établir, plus tard, sur la base de la convertibilité, dès que la chose paraîtrait possible.

La future monnaie allemande, définie par un certain poids d'or à un titre déterminé, serait donc représentée, *au début*, et *temporairement*, par des billets *inconvertibles en espèces-or*. En attendant que l'état des réserves de l'Institut d'émission permette d'assurer cette convertibilité qui, seule, garantirait une parité rigoureuse avec le dollar, les billets seraient maintenus autour d'un certain niveau de change par des moyens

1. Ce rapport a été publié dans les journaux américains le 14 mai dernier.

techniques et une réglementation stricte de leur émission. C'est, en somme, le système actuel de la livre sterling.

La similitude des systèmes aurait, naturellement, pour effet de retenir Berlin dans l'orbite financière de Londres; tandis qu'avec un régime de convertibilité absolue, ce serait plutôt autour du dollar que les opérations internationales de l'Allemagne auraient tendance à graviter.

Le problème particulier des réparations et le rôle dévolu, dans la solution de ce problème, à la nouvelle Banque d'émission, élargissent encore les conséquences de l'adoption de l'une ou l'autre formule. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que de décider qui, des États-Unis ou de l'Angleterre, contrôlera les paiements de l'Allemagne à ses créanciers et sera l'arbitre des transferts.

Ces répercussions n'avaient pas échappé aux Délégués américains du Comité des Experts. Aussi la discussion avec les Délégués anglais fut-elle, à de certains moments, très âpre et le texte transactionnel, auquel on s'est arrêté, accuse, sous sa réserve diplomatique et son insistance à ne pas engager l'avenir, le violent désaccord des pensées.

Dans son rapport, le Comité consultatif du « Federal Reserve Board » redresse catégoriquement la position américaine : il se déclare hostile à l'organisation, *même provisoire*, de la Banque d'émission allemande, sur une *base sterling*. Il propose qu'on l'établisse, dès sa fondation, sur une base de convertibilité-or absolue et préconise, d'ailleurs, comme corollaire, une large coopération des États-Unis à la dotation du nouvel institut. Le trop-plein des réserves américaines d'or serait ainsi affecté à la restauration monétaire de l'Europe; le dollar deviendrait le stabilisateur des devises européennes.

Conflit de doctrines? Non; conflit d'intérêts. Sous les apparences d'une discussion de principes, engagée autour de la convertibilité des billets de la future Banque allemande, il y a la lutte de deux grandes puissances financières se disputant l'hégémonie, chacune voulant faire de sa monnaie l'étalon mondial du change [1].

1. Dans son supplément au n° 118 du 23 mai, le *Bulletin quotidien de la Société d'Etudes et d'informations économiques* a publié, sur cette question, une documentation très complète et une analyse critique des plus intéressantes à consulter.

On a paru quelque peu surpris, en France, du ton, parfois aigre-doux, de la polémique soulevée par le Comité consultatif du « Federal Reserve Board ». C'est qu'en réalité, son rapport ne visait pas seulement à fixer la position des États-Unis au regard des recommandations des experts; il prétendait, en outre, faire échec à une manœuvre britannique tendant à engager tout de suite et à fond l'évolution monétaire de l'Allemagne dans le sillage de la livre sterling.

C'est peut-être ce qu'on n'a pas assez aperçu. Nous n'avons pas suffisamment prêté attention à un incident, d'apparence secondaire il est vrai, mais qui, en fait, a poussé dans une phase aiguë la rivalité financière anglo-américaine. Cet incident, le voici.

Le 7 avril dernier, deux jours, par conséquent, avant la publication officielle du plan des experts, était fondée, à Berlin, la Banque allemande d'escompte-or (die Deutsche Golddiskontobank). Le 16, elle commençait ses opérations dans les bureaux de la Reichsbank et sous la direction du Docteur Schacht, président du Reichsbankdirektorium.

Or, si l'on en croit les journaux allemands, et les discussions préliminaires auxquelles cette création a donné lieu, la Banque d'Angleterre, principale commanditaire de la Banque allemande d'escompte, aurait mis comme condition à sa commandite, *que cette Banque compterait en sterling, établirait ses opérations et ses bilans en sterling, et que les billets, qu'elle était autorisée à émettre, seraient également libellés en sterling.* La livre sterling devenait, par là même, non seulement le type, mais l'*étalon* du nouveau système.

La question du régime de la future banque d'émission préconisée par les experts, risquait donc de ne plus être entière lorsqu'il s'agirait de passer à la réalisation.

Le Comité consultatif du « Federal Reserve Board » a voulu protester contre cette prise de gage, qui anticipait l'avenir. Il s'est bien vite rendu compte des avantages que la place de Londres espérait retirer de cette sorte de coin habilement enfoncé dans l'évolution monétaire du Reich et des entraves qu'il opposerait, le moment venu, à tout développement du plan des experts tendant à pousser l'Europe dans l'orbite financière de New-York. La manifestation à

laquelle il s'est livré est beaucoup plus une protestation contre ce qu'il considère comme une mainmise de la finance anglaise sur l'Allemagne, qu'une réaction contre les demi-concessions au principe de la convertibilité faites par les experts.

Ce désaccord peut avoir de graves conséquences. Il en pourrait résulter de sérieuses difficultés pour la mise en œuvre du plan des réparations. Ne constate-t-on pas déjà, depuis qu'il a été publiquement affirmé, une moindre confiance en la possibilité de réaliser l'emprunt international, clef de voûte, pour ainsi dire, de tout le système?

Si la rivalité des prêteurs est parfois un avantage lorsqu'il s'agit de petites opérations, elle devient un obstacle pour les opérations de grande envergure où les possibilités d'un seul ne sauraient suffire et où il faut faire appel à la coopération de tous. C'est évidemment le cas pour l'emprunt envisagé, dont le succès, même relatif, ne se peut concevoir sans le double et large concours de la finance américaine et de la finance anglaise.

Aussi, ne devons-nous pas nous désintéresser des différends qui les divisent. Notre franc ne peut que souffrir d'une compétition de la livre et du dollar qui prendrait un caractère agressif. Nous sommes menacés d'un choc en retour qui nous atteindrait, indirectement, au travers du plan des experts et des réparations; directement, au travers des réactions immédiates sur les changes.

C'est pourquoi il est bon que nous prenions la peine de nous renseigner exactement sur l'incident qui semble avoir été l'origine du différend actuel et sur les conditions dans lesquelles la Banque allemande d'escompte-or a été instituée.

***

Rappelons d'abord brièvement l'évolution de la réforme monétaire allemande puisque, aussi bien, la création de la Banque d'escompte-or n'est qu'un épisode de cette évolution.

Depuis le début de l'été de 1923, c'est-à-dire depuis que le mark avait précipité sa chute après l'échec des tentatives

de soutien faites par la Reichsbank, l'opinion publique allemande réclamait la création d'une monnaie à valeur stable. Plusieurs projets furent élaborés; quelques-uns utopiques ou mal étudiés, d'autres plus sérieusement conçus et méritant d'être pris en considération.

Ces derniers pouvaient être groupés en deux tendances : l'une visant à établir la liaison directe du mark avec la monnaie mondiale, c'est-à-dire avec l'or; l'autre se proposant le même objectif, mais y arrivant par un détour, en passant par l'étape intermédiaire d'une monnaie gagée, soit par des marchandises, soit par le produit d'impôts réels.

A la première tendance, se rattachaient les systèmes proposés par M. Fischer de la « Commerzbank »; par le Professeur Bonn; par M. Bernhardt de la *Gazette de Voss* et par la Fédération de l'Industrie allemande. Tous dérivaient plus ou moins de la théorie générale développée par un grand écrivain financier, Alfred Lansburgh, notamment dans plusieurs séries d'articles de la revue *Die Bank*. Parmi les projets de l'autre catégorie, une place spéciale doit être faite à celui du Docteur Helfferich, et à celui de M. Minoux, ce dernier homme de confiance de M. Stinnes. La conception dont ils s'inspiraient avait déjà trouvé une réalisation partielle dans les émissions d'emprunts et d'obligations à valeur constante.

Ces diverses suggestions furent longuement discutées dans la presse, dans les milieux techniques, dans les commissions parlementaires. Elles ont suscité des controverses interminables, dont le principal résultat était de mettre en lumière leurs inconvénients et leurs difficultés de réalisation.

Pressé par l'opinion, qui réclamait de plus en plus impérieusement une solution du problème monétaire, le cabinet du Reich se décida, au début de septembre 1923, à ouvrir à la Reichsbank un département-or. Dans sa pensée, ce département-or devait faciliter la centralisation et la mobilisation, au profit des affaires, des réserves de change détenues par les banques, les collectivités industrielles et les particuliers. Après une période de transition, plus ou moins longue, pendant laquelle devait être liquidé le système antérieur, un nouvel étalon-or serait établi.

Le projet du Docteur Helfferich, tendant à créer une Banque chargée d'émettre des billets libellés en seigle, de même que celui de la Fédération de l'Industrie allemande préconisant l'institution d'une Banque monétaire-or *privée* et *indépendante*, se trouvaient donc écartés.

Finalement, cette idée de créer un département-or à la Reichsbank fut, elle-même, abandonnée et le Gouvernement se rallia à une solution transactionnelle, que nous avons étudiée dans cette Revue [1], celle du *Rentenmark*.

Formule de compromis et d'attente; statut provisoire, dont seul le principe général était indiqué avec quelque précision, mais dont l'application et l'évolution devaient s'adapter, au jour le jour, aux exigences d'un opportunisme où les calculs de politique intérieure et extérieure prenaient autant de place que les nécessités monétaires.

Les faiblesses du système organisé par l'ordonnance du 15 octobre 1923, ne devaient pas tarder à apparaître. Le Docteur Schacht, nommé Commissaire monétaire du Reich, était trop averti en ces matières, pour ne pas se rendre compte, immédiatement, de l'impossibilité de maintenir le *Rentenmark* sans en éprouver de gros dommages. Aussi, n'a-t-il cessé de se préoccuper de son remplacement par quelque chose de plus substantiel et de plus durable, sur quoi l'Allemagne pourrait fonder une rénovation économique et financière.

Pendant les discussions et tractations qui ont abouti à la création de la *Rentenbank*, et à la mise en circulation du *Rentenmark*, il avait soumis à la Commission monétaire de la fraction démocratique du Reichstag un projet concernant la création d'une Banque d'émission-or privée. Ce projet ne fut pas plus retenu que les autres, bien qu'il fût un des mieux conçus et des plus soigneusement étudiés dans ses répercussions. Mais le Docteur Schacht ne l'a jamais abandonné. Devenu Président de la Reichsbank, il s'est efforcé de le faire reprendre par les pouvoirs publics et on en retrouve les idées directrices dans l'exposé qu'il fit, en tant que délégué officiel du Reich, devant le premier Comité d'experts.

1. Voir *Revue de Paris*, 1er novembre et 15 décembre 1923.

Voici quelles en étaient les dispositions essentielles.

La banque-or était fondée, au capital de 500 millions de marks-or au minimum, sous le nom de « Banque d'Allemagne » (Bank von Deutschland), avec le concours d'une souscription de la Reichsbank et l'appoint de souscriptions étrangères. Les souscriptions proprement allemandes devaient être effectuées en or ou en certaines devises appréciées.

Cette Banque aurait le droit d'émettre des billets couverts, pour moitié, par de l'or ou par des devises, et pour moitié, par des effets de commerce libellés en or ou en devises appréciées et revêtus, en principe, de trois ou, au moins, de deux signatures solvables.

L'or et les devises affectés à la couverture des émissions seraient déposés à l'étranger, entre les mains de fidéi-commissaires, et y resteraient aussi longtemps que leur retrait ne serait pas rendu nécessaire par les demandes de remboursement des billets.

La direction de la Banque était confiée à un Comité de Présidence de trois membres, s'appuyant sur un Conseil d'administration de 15 membres. Le Gouvernement du Reich désignait le Président, le Président-Suppléant et 5 membres du Conseil d'administration; les 10 autres devaient être nommés à raison de 5 par les fidéi-commissaires étrangers et de 5 par l'assemblée générale des actionnaires.

Après une première année d'exercice, les billets de la Banque devenaient remboursables, à tout moment, en or ou en changes appréciés sur la base du pair de l'or, au choix de la Banque.

La « Banque d'Allemagne » devait faire uniquement les opérations suivantes : achat et vente de métaux précieux, escompte d'effets de commerce à trois mois, avances sur nantissements (marchandises, métaux précieux, titres libellés en or, devises appréciées), opérations d'encaissements d'effets et de chèques, opérations sur titres à la commission, opérations de change à court terme, dépôts.

Elle était autorisée à accorder au Reich, sur réquisition de celui-ci, une avance sans intérêt, jusqu'à concurrence de 20 p. 100 du capital social, le remboursement de cette avance devant se faire au moyen de la part des bénéfices attribués, chaque année, au Reich, et égale à 2 p. 100 du capital versé.

Il devait être établi entre la Reichsbank et la « Banque d'Allemagne » une collaboration organique très étroite, en vue d'une fusion ultérieure des deux établissements. Au cas où cette fusion n'aurait pas lieu, le gouvernement du Reich avait le droit, à partir du 1er janvier 1950, d'exiger la liquidation de la « Banque d'Allemagne », ou d'acquérir la totalité des actions à un cours représentant vingt fois le montant du dividende moyen des dix dernières années et au moins le double de leur valeur nominale.

Pendant toute la durée de son existence, la dite banque était autorisée à émettre des billets *libellés en marks-or*, à l'exclusion de tout autre établissement.

Ainsi que nous le rappelions plus haut, c'est, au fond, ce même projet, avec seulement quelques modifications de détail, destinées à l'adapter à la situation nouvelle, que le Docteur Schacht soumettait, dès le mois de janvier 1924, au Comité des Experts.

Mais comme ceux-ci tardaient à faire connaître leur décision, comme, d'autre part, l'approbation et la réalisation de leur plan devaient exiger d'assez longs délais, le Cabinet du Reich n'a pas cru pouvoir attendre pour donner un appui supplémentaire au *Rentenmark*, dont les défaillances étaient par trop évidentes. Il a décidé de fonder immédiatement une « Banque intercalaire », qu'il a finalement dénommée « Banque allemande d'escompte-or ».

L'objet de cette Banque était d'abord de fournir à l'Allemagne des facilités pour son commerce extérieur. Elle devait, en outre, et grâce au droit d'émission, dont elle se voyait concéder le privilège, donner satisfaction aux besoins de capitaux de l'économie indigène, au moyen d'ouvertures de crédits et par l'utilisation des réserves d'or ou de change actuellement « en jachère dans le pays ».

Cette seconde fonction apparaissait peut-être plus urgente que la première. La stabilisation du *Rentenmark*, sur la base d'un trillion de marks-papier pour un *Rentenmark*, avait amélioré les conditions de l'activité économique allemande en créant ce sentiment que la politique monétaire était désormais orientée vers des mesures efficaces d'assainissement. Toutefois, ce résultat n'avait été obtenu qu'à l'aide de moyens purement techniques et par un contingentement rigoureux

des émissions. Il en était résulté une crise extrêmement grave, une insuffisance notoire de fonds de roulement et de capitaux d'exploitation.

Ou bien ces capitaux seraient fournis par des crédits extérieurs, ou bien il faudrait renoncer à la discipline sur laquelle était fondée la stabilité relative du *Rentenmark*. La Banque allemande d'escompte-or était l'instrument intérimaire qui devait assurer à l'Allemagne le concours immédiat des capitaux étrangers et, d'autre part, faciliter la mobilisation des réserves de change. Ceci explique la volonté du Gouvernement du Reich de presser sa création, dès que le Docteur Schacht en eut soumis l'idée, simplement pour le principe, au Comité des Experts.

Le 8 mars, en effet, la Reichsbank donnait son avis favorable au projet de loi. Immédiatement après, la Commission compétente du Reichstag en était saisie. Le 13 mars, quelques instants avant sa dissolution, le Reichstag l'adoptait en seconde et en troisième lecture. Le 19, la loi était promulguée. Il était procédé tout aussitôt à l'élaboration des statuts et à la formation du capital. Le 7 avril, la nouvelle banque était fondée : le 16, elle ouvrait ses guichets.

***

Bien que la Banque d'escompte-or ait été installée, à Berlin, dans les bureaux de la Reichsbank, et qu'elle fonctionne sous la haute surveillance du Président et du Vice-Président du Reichsbankdirektorium, elle n'en est pas moins une banque purement privée, tout à fait indépendante du gouvernement du Reich. Sous aucune forme, elle ne doit accorder des crédits au Reich, aux États particuliers ou aux communes, ni se porter caution pour ces organismes.

Ses buts statutaires consistent dans l'exploitation d'affaires de banque et l'émission de billets de banque; sa principale caractéristique, *dans l'adoption de la livre sterling comme unité de compte pour toutes ses opérations.*

Le capital social, fixé à 10 millions de livres sterling, est divisé en deux tranches : la tranche A, d'un montant de 5 millions de livres, souscrite par la Reichsbank; la tranche B,

d'un montant égal, réservée aux particuliers qui doivent acquitter leur souscription en or ou en devises appréciées.

Le contingent autorisé des émissions de billets est limité, pour le moment, à 5 millions de livres sterling, en coupures minimum de 5 livres. Avec l'assentiment du Conseil de Surveillance, il pourra en être émis pour des multiples de 5 livres. Pas plus que le *Rentenmark*, ces billets ne sont instruments de paiement légaux; ils ne peuvent donc être imposés dans les règlements. Mais le porteur a la faculté d'en exiger le remboursement à vue, à la caisse de la Banque, à Berlin, et au choix de celle-ci, soit en chèques ou versements télégraphiques sur Londres, soit en billets de la Banque d'Angleterre.

En vue de ces remboursements, la Banque d'escompte est tenue de conserver constamment une couverture en or ou en devises à court terme, au moins égale à 50 p. 100 du montant de sa circulation. La couverture du surplus doit être représentée par des traites ou des chèques escomptés et libellés en monnaie étrangère. Les valeurs appartenant en propre à la Banque, et destinées à servir de couverture aux billets, peuvent être déposées chez des fidéi-commissaires étrangers, de préférence dans des banques d'émission.

Les crédits d'escompte sont accordés selon les principes qui régissent les opérations de la Reichsbank. En règle générale, ils sont en livres sterling [1], et les traites escomptées peuvent être payables soit en Grande-Bretagne, soit en Allemagne, ou être domiciliées à la Banque allemande d'escompte-or, au débit d'un compte en livres sterling tenu par elle. Sont également admis à l'escompte les chèques en livres sterling sur l'Angleterre.

Traites et chèques doivent être d'authentiques effets de commerce, correspondant à des opérations commerciales déjà réalisées. Néanmoins il peut être escompté également des tirages libellés en livres sterling sur des banques et des banquiers, ainsi que des acceptations de banques et de banquiers, mais à condition que ces tirages et acceptations aient comme contre-partie des opérations commerciales véritables et qu'une

1. Il a été prévu, toutefois, qu'il pourrait être accordé des crédits en d'autres monnaies, pour ne pas fermer absolument la porte à l'utilisation directe des concours obtenus d'autres pays.

rentrée de devises soit assurée pour un montant de livres sterling équivalent à celui du tirage ou de l'acceptation escomptée.

Enfin, les comptes de dépôt sont tenus en livres sterling et doivent présenter toujours un solde créditeur.

Par ce qui précède, et sans qu'il soit besoin d'insister davantage sur les dispositions légales ou statutaires qui règlent l'activité de la « Banque allemande d'escompte-or », on voit qu'elle a beaucoup plus les apparences d'une filiale de banque anglaise que les caractères d'une banque proprement allemande.

L'adoption, pour le moins anormale, d'une monnaie étrangère comme unité de compte, par la nouvelle Banque, n'a pas été sans soulever, en Allemagne même, de vives protestations. C'était, en effet, une chose grave que de consacrer, en quelque sorte légalement, la répudiation de l'unité monétaire nationale au profit de la livre sterling.

M. Riesser, rapporteur du projet de loi, a essayé de justifier cet abandon :

Les objections qui visent l'adoption de la livre sterling, pour le libellé des billets de la Banque allemande d'escompte, écrivait-il dans son rapport, pourraient s'adresser également à la méthode qui a donné, jusqu'ici, le dollar comme point d'appui et d'accrochage à notre mark-or. En fait, le nouvel Institut n'est pas une Banque monétaire, mais bien une banque de crédit, dont les billets seront substitués, à l'étranger, aux devises et pourront, par conséquent, pratiquement servir aux transactions internationales.

Il est vrai que, depuis quelque temps, la livre sterling a subi de nombreuses fluctuations et a accusé une tendance à la baisse, ce qui n'est pas le cas du dollar; *mais cela rend, précisément, d'autant plus compréhensible que l'Angleterre ait exigé que les actions et les billets de la Banque allemande d'escompte-or soient libellés en livres sterling.* Il nous a fallu passer par cette condition si nous voulions que les entreprises allemandes puissent avoir, tout au moins dans une certaine mesure, quelque accès sur le marché anglais — le marché américain nous étant, pour ainsi dire, complètement fermé — et obtenir des crédits britanniques [1].

L'aveu est formel : c'est la finance britannique qui a *imposé* le choix de la livre sterling comme contre-partie du concours donné à la création du nouvel institut.

1. Reproduit dans une étude de M. Riesser sur la Banque allemande d'escompte-or publiée par le *Bank Archiv* du 25 mars 1924.

Ce concours, il est vrai, était de toute première importance. C'est la Banque d'Angleterre qui a fourni à la Reichsbank, sous forme de crédits, les 5 millions de livres sterling, dont cette dernière s'est servie pour souscrire les actions du groupe A [1]. La Banque d'escompte-or a reçu, en outre, d'un groupe de maisons de la Cité, la promesse de réescompter ses traites jusqu'à concurrence d'un premier contingent de 10 millions de livres sterling [2].

Alfred Lansburgh n'en trouve pas moins « profondément humiliant pour l'Allemagne qu'il ait fallu payer ces concours de la renonciation à la monnaie nationale et de l'adoption de la monnaie sterling aussi bien pour le libellé des actions et des billets de la Banque d'escompte-or que pour celui des effets à escompter » [3]. Ce même regret a été exprimé par la généralité des écrivains financiers ou économistes allemands et par bon nombre d'hommes politiques, tant à la Commission du budget qu'à l'assemblée plénière du Reichstag.

D'autant que, si la place de Londres a donné un gros appui financier à l'Allemagne, elle n'est toutefois pas la seule. La place d'Amsterdam est également intervenue avant Londres en ouvrant à l'Allemagne, dès 1920, un *revolving-kredit* portant sur 200 millions de florins; — les États-Unis, de leur côté, ont ouvert à la Banque d'escompte-or un crédit de 5 millions de dollars qui pourra être élevé, progressivement, jusqu'à 50 millions de dollars[4]. Enfin M. Schacht a informé confiden-

1. Ce crédit est accordé pour un an, avec faculté de prorogation pour une ou deux autres années. Les actions du groupe B ont été prises ferme par un consortium de banques allemandes comprenant 147 établissements. Les souscriptions effectuées, soit en livres sterling, soit en d'autres devises, décomptées sur la base du cours coté, la veille, à Berlin, pour la livre sterling, ont été transférées à la Banque d'Angleterre par versements télégraphiques.

2. Ce réescompte ne pouvait être fait directement par la Banque d'Angleterre, ses statuts ne lui permettant de recevoir que les effets présentés par des sujets britanniques ou par des firmes dont le siège est situé sur le territoire de l' « Imperium » de la Grande-Bretagne; mais son gouverneur aurait échangé avec M. Schacht un « gentlemen's agreement », d'après lequel la Banque d'Angleterre réescomptera aux banques anglaises les traites de la Banque allemande d'escompte-or.

3. *Die Bank*, avril 1924.

4. Ce crédit de réescompte a été accordé par un groupe américain comprenant des banques de New-York, de Chicago et de Boston, placées sous la direction de l'*International Acceptance Bank* de New-York. Ce syndicat acceptera

tiellement le Conseil Économique du Reich qu'il avait reçu, « de divers autres côtés des offres, pour le cas où la Banque allemande d'escompte-or désirerait utiliser des crédits de réescompte sur telle ou telle place ».

Quoi qu'il en soit, l'abandon est un fait accompli; et il n'est pas douteux que l'Allemagne, grâce aux crédits extérieurs dont il lui a facilité l'obtention, peut, aujourd'hui, maintenir son activité industrielle et une stabilité monétaire relative.

***

Demain, quelles en seront les conséquences? Quelles en seront les conséquences dans l'ordre financier, économique et politique? Quelles en seront les conséquences, lorsqu'il faudra aborder, pratiquement, l'application du plan des experts? L'avenir le dira. Nous nous bornerons, pour le moment, à prendre date.

Ce que nous avons voulu, en rappelant ces faits, c'est souligner un nouveau progrès — et celui-là considérable — de la politique anglaise d'hégémonie financière en Europe. C'est une nouvelle tranchée de défense de la livre sterling, venant s'ajouter à celles qui ont déjà été établies en Autriche et en Pologne à la faveur de la réorganisation monétaire, à celle qu'elle est en train de creuser en Hongrie. Son objectif est évident.

Félix Pinner, dans le *Berliner Tageblatt* du 15 mars, l'apprécie en ces termes :

Il ne faut point attribuer uniquement au désir de l'Angleterre de venir en aide à l'Allemagne dans la stabilisation de son change et dans la reconstruction de son économie, l'appui financier qu'elle lui fournit pour la Banque d'escompte-or. Il faut plutôt voir, dans cette intervention, la rivalité de l'ancienne place de Londres, qui possédait

au réescompte les effets de commerce allemands, *libellés en dollars*, payables aux États-Unis et revêtus d'au moins deux signatures solvables.

Il est intéressant de noter que l'*International Acceptance Bank* et le groupement qu'elle dirige, ont accueilli la demande de la Banque allemande d'escompte-or, afin de faciliter *la stabilisation du mark, jusqu'à ce que l'établissement définitif d'un programme de réparations, conforme aux suggestions du Comité des Experts, fournisse des garanties suffisantes à la monnaie allemande.*

l'hégémonie avant la guerre, contre la place d'Amsterdam, dont les progrès sont de date récente, mais qui a su, en tirant parti habilement et hardiment de la situation, attirer dans le cercle de son activité une grande partie des transactions financières internationales, autrefois négociées exclusivement à Londres.

Les commentaires de la presse anglaise sont suffisamment suggestifs à cet égard. Ils trahissent les inquiétudes de la finance britannique. On conçoit dès lors pourquoi les Anglais ont attaché tant d'importance à ce que, non seulement les crédits, mais aussi le capital et les billets de la nouvelle banque, soient libellés en monnaie sterling; d'autant que l'Amérique qui, au point de vue financier, fut le principal bénéficiaire de la crise de 1914 à 1918, et qui n'avait fait, jusqu'à présent, aucun effort pour transformer la prépondérance du dollar en une position d'hégémonie pour les opérations internationales, paraît maintenant vouloir se réveiller.

Lorsque le Comité des Experts fut mis au courant de l'intention du Gouvernement allemand de créer la Banque d'escompte-or, eut-il connaissance des conditions tout à fait particulières dans lesquelles cette création était envisagée?

Le secret gardé sur les délibérations du Comité ne permet pas de le savoir. Tout ce que l'on peut dire — en se fondant sur le passage du rapport qu'il a consacré précisément à la « Banque intercalaire » — c'est qu'il ne l'a pas accueillie sans quelque appréhension.

Voici, en effet, ce passage :

Pendant que le Comité en venait à ses conclusions et que, du plan d'ensemble, il passait au détail, il s'est trouvé en face d'un changement survenu dans la situation, telle qu'elle se présentait à l'origine. Il a été informé qu'un projet de banque-or, ayant expressément et manifestement pour but unique d'alimenter le commerce extérieur, était en préparation.

Ce projet comportait, lorsqu'il lui fut soumis pour la première fois, certaines propositions *que le Comité n'eût pas recommandées*; il en omettait d'autres que le Comité jugeait essentielles pour la solution permanente du problème dans son ensemble. En outre, le Comité considérait comme dangereuse toute tentative ayant pour objet de régler les difficultés particulières isolément, et sans avoir égard aux nécessités essentielles, de semblables tentatives, comportant certains risques.

Aussi, et *sans exprimer d'avis sur le projet*, tel qu'il lui a été exposé dans ses grandes lignes, le Comité s'est assuré, auprès des autorités qui dirigent la politique monétaire de l'Allemagne, que la Banque-or *serait organisée de manière à faciliter son absorption par une nouvelle*

banque qui pourrait être établie conformément aux recommandations du Comité.

Théoriquement, cette dernière précaution, réclamée par les experts, paraît avoir été prise. La loi du 19 mars 1924, qui a institué la « Banque allemande d'escompte-or », prévoit, en effet, que le privilège d'émission, qui lui est accordé, viendra à expiration en même temps que le privilège d'émission de la Reichsbank et que celle-ci a le droit *de procéder, à tout moment, à la liquidation de la dite banque sous réserve d'approbation par l'assemblée générale.*

Mais, dans la pratique, cette liquidation ne risquera-t-elle pas de se heurter à de grosses difficultés, du fait, précisément, de l'étroitesse des liens établis entre la « Banque d'escompte-or » et ses commanditaires britanniques, au cas où l'on voudrait établir sur une *base dollar* et non sur une *base sterling* la nouvelle banque monétaire préconisée par les experts?

C'est bien là ce que paraît avoir craint le Comité consultatif du « Federal Reserve Board », lorsqu'il a ouvert la controverse que nous rappelions au début.

Pouvons-nous suivre en simples spectateurs les péripéties de la bataille? Non : nous avons dit pourquoi en commençant.

Pour toutes sortes de raisons, il paraît à peu près impossible que nous ne soyons pas, un jour ou l'autre, entraînés dans le conflit et obligés de prendre position. Y entrerons-nous comme participants actifs? Y serons-nous comme otages? Cela dépendra un peu des circonstances, beaucoup de la compréhension que nous aurons de nos intérêts, de la perspicacité et de l'habileté que déploieront ceux qui ont mission de les défendre.

Dans tous les cas, il importe que nous soyons éclairés sur le caractère et l'étendue des ambitions en présence, sur la portée véritable des incidents de nature à exaspérer la rivalité de la livre sterling et du dollar. La création de la Banque allemande d'escompte-or fut un de ces incidents. C'est pourquoi nous avons cru utile de lui consacrer ces quelques pages afin de ramener sur lui l'attention.

JULES DECAMPS

TABLEAUX DE PARIS

FENÊTRES. — *Le* 12 *juin,* 11 *heures du soir.* — Sur deux cents mètres du quai d'Orsay, en venant de l'Esplanade vers le centre de Paris, après la petite gare des Invalides, à demi-enterrée.

D'abord, le Ministère des Affaires étrangères, avec sa grande façade italo-second Empire, plongée dans les ténèbres, sans une fenêtre allumée, pas même, plus même, hélas! celle de droite, au troisième étage, à l'angle de la rue de Constantine, où brilla si longtemps, pendant des nuits entières, parfois jusqu'à l'aube, celle du Directeur des Affaires Extérieures... Les *Affaires Etrangères,* ce soir, ressemblent à une ruche après que l'essaim aurait émigré... Ni aux ouvertures du premier étage, que surveillent, lors des visites officielles, de paisibles et chimériques badauds, jusqu'à extinction des stalactites de cristal qui pendent au plafond... Ni au rez-de-chaussée, ni dans les bâtiments annexes... Il semble que l'on soit revenu aux grandes nuits des raids aériens...

Ensuite, la Présidence de la Chambre. Hôtel du XVIIIe siècle, à la mesure d'un personnage, parmi des verdures, sur lesquelles le printemps a plaqué les ombelles blanches découpées du sureau, qui ont l'air de taches de bougie.

Dans l'ouverture angulaire des doubles rideaux, à toutes les fenêtres, *sans exception,* du rez-de-chaussée et du premier étage, le « cercle étoilé des lustres » donne le sentiment d'un bal.

A la veille du Congrès de Versailles le nouveau Président de la Chambre reçoit le *Cartel des Gauches.* L'ancien hôtel

du duc de Morny est devenu le quartier général du socialisme et de M. Painlevé. La fête n'est qu'une apparence, le jeu de la lumière dans les rideaux, mais il faut croire que certains hommes politiques n'ont pas besoin d'air! Aucune fenêtre n'est même entr'ouverte sur la nuit de juin, aux sommets de laquelle la lune croissante s'adorne d'un halo de duvet, comme une élégante d'une écharpe bordée de cygne.

Plus loin, sans transition, après les verdures bourgeoises quiètes et complices de l'hôtel aux airs maréchal de Richelieu, dans lequel, aux reflets et aux contours des rideaux, on s'imagine toutes les belles caqueteuses dont les *Mémoires* du temps ont laissé nos têtes remplies, — la Chambre des Députés. Un cube sous un fronton. Le cube, image de l'égalité parfaite, sous un triangle, comme une face de gendarme sous un bicorne. De la pierre, encore de la pierre, et des colonnes, des colonnes, toujours des colonnes!

L'emploi du fer et du ciment armé permet de se passer de ces colonnes sur lesquelles les architectes vivaient depuis le commencement du monde. Nous voyons des édifices qui n'ont plus l'air de faire corps avec le sol et sous lesquels on peut passer librement. C'est un symbole. Le constructeur n'a désormais plus besoin de l'aide des colonnes et le vieux rythme, quittant de partout la terre, s'envole et disparaît comme un nuage.

Ici point de fenêtres allumées...

... Mais il en est une, quelques pas plus loin, au *Cercle Agricole*. Un lustre encore, scintillant et rond, sous lequel deux causeurs en habit noir devisent, le cigare à la main...

Et puis, pour finir, toujours sur le Quai d'Orsay, encore à quelques pas de là, derrière le mur et les arbres noirs de l'Ambassade d'Allemagne, le silence, l'obscurité, l'extinction totale, sauf sous les toits, où c'est comme une nichée de fenêtres éclairées, grandes ouvertes, avec sécurité, car de nulle part on ne peut rien apercevoir dans les chambres, à moins d'être passager d'un *fokker* ou d'un *gotha*!

***

LE RETOUR DE VERSAILLES. — *Vendredi* 13 *juin, aux Champs-Élysées.* — A hauteur de l'ancienne rue de Chaillot, devenue

rue Quentin-Bauchart, après 6 heures. Fin d'après-midi pluvieuse de juin, lorsque s'espacent les averses et qu'un semblant de soleil intervient. Les feuillages ont des luisants de tuiles vernissées et les promeneurs tiennent devant eux avec précaution leur parapluie refermé, sans oser encore lui mettre pointe en terre.

Par places, la circulation est coupée sans être rigoureusement interdite, de sorte qu'il filtre des voitures à certains croisements, mais que le centre de l'avenue est tout de même désert. Le long des trottoirs, un agent tous les vingt mètres et, de l'un à l'autre, un mince cordon de spectateurs craintifs et qui n'osent encore trop se réjouir de voir poindre une accalmie et quelque mince filet bleu s'insinuer à travers l'épaisseur de la nuée, comme l'eau des océans glacés traverse la banquise prête à craquer.

Et sur les bancs, debout, des hommes qui attendent, depuis plus d'une heure déjà, le passage du cortège présidentiel, le premier contact du nouvel Élu avec le Peuple de Paris. Il est vrai que, le long de l'artère cosmopolite des Champs-Élysées, les badauds demeurent peut-être encore ce qu'on peut appeler *du peuple*, mais ne sont certainement que très peu *de Paris*.

Lorsqu'on garde le souvenir de l'arrivée du Président Wilson ou du défilé des troupes alliées sous l'Arc-de-Triomphe, les curieux de cet après-midi semblent former un cordon bien fragile, le long du trottoir... Mais c'est une cérémonie, un spectacle, qu'on peut dire improvisés.

Les robinets invisibles qui ferment l'écoulement du flot des taxis ont dû se resserrer encore, car voici la chaussée soudain déserte et, bientôt, solitaire au milieu de deux cordons d'agents cyclistes, une auto fermée qui évoque dans le vide toute l'impitoyable omnipotence de la police et impose le silence, aussitôt. Puis, des clairons, à cheval et muets, en uniforme bleu, casqués, dont les montures ont des foulées prudentes... Les deux rangs habituels, houleux, avant le *carré* qui encadre l'auto présidentielle découverte dont le pare-brise est orné d'un drapeau tricolore.

Deux hommes y sont assis, le chef d'un Cabinet éphémère et M. Doumergue, investi depuis moins de deux heures du

poste le plus élevé de la Magistrature républicaine. Il tient son chapeau melon à la main et le visage rond, souriant, l'air heureux, répond avec une évidente bonhomie aux saluts des spectateurs et les devance même en élevant son chapeau. Le successeur de M. Millerand a l'épiderme encore congestionné par l'atmosphère de la lutte récente et, comme un homme qui se trouve momentanément dans un bain après un grand effort physique, il aimerait prolonger la tiédeur de ce retour aimable, sans cris ni sifflets...

Puis, deux rangs de cavaliers bleus et, bientôt derrière, la foule des autos serrées qui accompagnent cette première entrée du douzième Président, une cocarde de papier tricolore collée à la vitre d'avant, la cohue de ces disparates et anonymes figurants, qui s'imaginent collaborer pour une fugitive minute à quelque fait considérable... Auquel ils n'appartiennent d'ailleurs pas davantage que l'écume soulevée sur la crête des vagues ne fait corps avec le navire qui la traverse — et s'éloigne, suivi d'un sillage, à l'instant effacé...

***

Mesure de la France. — La « saison », ce qu'on appelle « saison », à Paris comme à Londres, est pour chacun prétexte à s'extérioriser, à sortir du courant, de l'ordinaire, à manifester de quelque façon son existence, le goût, le talent, la vigueur qu'on a *encore* ou qu'on a *déjà* : livres, tableaux, rétrospectives, pour les uns; — pour les autres, les courses, le sport — et toutes les gammes de la mondanité. Gammes brillantes. Mais dont on jouerait bientôt de mémoire toutes les variations, tant elles sont peu nuancées, — malgré le désir de chaque exécutant de créer du neuf et se montrer original. L'exotisme aidant, on parvient à quelques effets qui causent cette excitation, après laquelle court instinctivement chacun de nous.

... Mais, aujourd'hui, sans le concours d'aucun artiste étranger, vivant ou mort, sans Goya, ni Reynolds, sans Foujita ni Picasso, ni pianiste cosmopolite, ni danseuse annamite, rien qu'avec le génie de la France, je passe une heure et demie dans une salle de la Bibliothèque Nationale, où l'on ne saurait trop conseiller de se rendre à ceux que n'a pas encore tout à

fait anesthésiés l'attrait pour cette moderne fantaisie qui se repaît d'audaces, à la manière d'un trapéziste, balancé par un seul pied aux sommets d'un théâtre, la tête en bas, sans s'être assuré que ses agrès ont été solidement fixés.

L'exposition, organisée par M. Roland Marcel, d'une faible partie des trésors que renferme la Bibliothèque Nationale, est faite avec un tact, un goût, un sentiment des mesures tout à fait rares. Ce qu'on pouvait s'attendre à y trouver s'y trouve bien, en effet, mais dans des proportions qui n'excèdent pas la capacité du public. Les yeux passent d'une gravure à un manuscrit, d'une médaille à une reliure, comme dans la chambre de prédilection d'un de ces amateurs tels qu'il n'en a jamais existé sans doute que dans l'imagination des littérateurs, M. Camille Groult excepté et peut-être quelques autres...

Mais un collectionneur peut-il rivaliser avec la France et posséder, avec tant de reliures de Grollier, des manuscrits de Fénelon, de la Fontaine, de Racine, de Jean-Jacques..., des gravures en couleur de Debucourt ou de Louis Lecœur, cette ravissante et claire *Promenade du Jardin du Palais-Royal*, — des bustes de Houdon et de Pajou, des médailles du XVIIe siècle, sur lesquelles resplendissent, d'un or inaltérable, les rayons du soleil versaillais et ces autographes émouvants, comme *la Marseillaise* de la main de Rouget de l'Isle ou telle phrase de Voltaire :

« Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis, en détestant la superstition. 1778 fév. Voltaire. »

Et des caravelles de Le Brun sur les pages d'une description du vaisseau le *Royal Louis* et des lavis originaux de Marillier et les dessins, également originaux, de Moreau le Jeune, pour illustrer les œuvres de Molière!...

Et, d'une vitrine à l'autre, nous passons de la régulière écriture du *Télémaque*, qui a la pâleur, si l'on peut dire, des colombes, et qui, jamais, ne s'altère sur les grandes feuilles de son paisible manuscrit, à celle de Victor-Hugo dans l'âge mûr, épaisse comme le vol du vautour avec ses pleins appuyés et ouverts en forme d'ailes... Puis aux hiéroglyphes de Pascal, embrouillés, indéchiffrables, qui couvrent d'un voile les pages comme éternellement frémissantes du génie des *Pensées*.

Les *Iambes* d'André Chénier, ceux qu'il écrivit dans sa prison, d'une écriture microscopique et qui purent échapper, parmi du linge, aux gardiens haletants.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud, j'essaye encore ma lyre;
Peut-être est-ce bientôt mon tour...

Et les albums de Lamartine pour ses *Méditations*! La page est ouverte sur celle qui est dédiée à Elvire :

Lorsque seul avec toi, pensive et recueillie,
Tes deux mains dans la mienne, assis à tes côtés,
J'abandonne mon âme aux chastes voluptés
Et je laisse couler les heures que j'oublie...

Cette salle d'Exposition était indispensable. Elle devrait se renouveler toujours et ne se clore jamais. Et, lorsqu'on songe au fonds que possède la Bibliothèque Nationale et qui n'est vu de personne, on ne conçoit pas qu'il ait fallu attendre pour inaugurer *les Amis de la Bibliothèque Nationale*, que M. Roland Marcel vînt. Mais on ne peut que se réjouir qu'il soit venu.

***

La Galerie des Glaces. — « ... Car je ne suis pas futile... Ah! Dieu non! »

Il y a du regret, quand même, dans cette boutade que vient de lancer M. Henry Bernstein, après le déjeuner, aux portes de Paris, devant un grand jardin où monte dans la verdure la tige mouvante d'un jet d'eau de vingt mètres, qui a l'air d'une baigneuse grelottante se serrant dans son peignoir d'écume et toute traversée par les rayons du printemps, comme de grandes épingles tantôt de vermeil, tantôt d'argent ou d'acier.

La voix trahit ce regret, qui naît de voir l'humanité avec trop de pénétration et de ne pouvoir s'attacher aux choses, pour elles-mêmes, quand on le voudrait, mais seulement par rapport aux individus qu'elles intéressent. Car bien qu'il prétende ne plus vivre à Paris que six mois par an, M. Bernstein est toujours au courant de ce qui fait l'essence même de la

vie parisienne et juge de places à table avec autant de sagace ironie que s'il dînait encore en ville tous les soirs.

La maturité l'a cependant changé, beaucoup plus moralement que physiquement d'ailleurs, ce qui est la meilleure manière de vieillir. Le calme s'installe dans la vie, comme lorsque midi est passé sur la nature. Ce qui ne veut pas dire que cet apaisement soit définitif; les plus grands orages sont ceux qui devancent le crépuscule — et la maturité c'est l'après-midi de l'homme... Mais ce ne sont plus, comme dans la matinée, ces alternatives de soleil et de pluie, ces giboulées piquantes, mêlées de vent, qui donnent, à ceux qui ont dépassé la jeunesse, l'impression du désordre et de l'insécurité.

La prochaine pièce d'Henry Bernstein s'appellera *La Galerie des Glaces*. C'est peut-être un titre dont l'idée lui est venue l'an dernier, à la fête de nuit suggérée par M. Henry Lapauze, à Versailles, lorsque nous nous promenions à peu près seuls le long du Parterre d'Eau devant les fenêtres, illuminées comme elles ne l'avaient pas été depuis un siècle et demi.

— Nous vivons tous dans une galerie des glaces...

J'imagine que l'auteur entend par là que c'est notre propre image qui se reflète partout autour de nous. D'ailleurs, il ajoute aussitôt : — Un titre m'aurait convenu, mais il avait été pris par Henry Bataille : *Notre Image...*

Le drame, cette *Galerie des Glaces*, doit être représenté au début d'octobre prochain, au Gymnase. Mais M. Bernstein n'a plus pour le milieu théâtral, ce monde où il s'est si longtemps consumé, les illusions de la première vie.

— C'est une atmosphère évidemment corrompue! s'écrie-t-il... Comment se fait-il qu'un homme qui fait du théâtre, aujourd'hui, soit de deuxième ordre, par cela même qu'il fait du théâtre?

« Il y a trente ou quarante ans, après Pasteur, c'était Dumas que l'on présentait à un souverain... Aujourd'hui, on ne le présenterait même pas à... Et, encore, qui présenterait-on?... »

Ici des noms... Et l'on rit!

Voilà pourquoi M. Bernstein aime l'éloignement de Paris, la vie à Pau, qui est un site humide, mais paisible, par comparaison.

Et nous parlons peinture.

Différents de la génération qui les a précédés, les littérateurs s'intéressent à la peinture, elle les attire, les intrigue, les séduit et les inspire, et ce sont eux qui font aux ballets de peintres leur succès d'avant-garde, de M. André Gide à Drieu La Rochelle, de M. Abel Hermant à Paul Morand.

Après le théâtre, l'auteur de *la Rafale* a une autre passion qui est la peinture. Son admiration pour Vuillard et Pierre Bonnard date de plus de vingt ans, d'une époque où ces artistes ne connaissaient du public que ce méfiant sourire dont meurent les inquiets. Et je me souviens fort bien qu'à une réunion des *Quarante-Cinq* — société depuis longtemps dissoute, dans laquelle aucun des quarante-cinq membres élus ne devrait *jamais* avoir plus de quarante-cinq ans et qui comptait parmi ses membres d'âges divers, Pierre Louys et Tristan Bernard, Léon Blum et Gabriel de La Rochefoucauld, Abel Bonnard et Bernstein, celui-ci nous avait demandé d'accueillir un peintre : Vuillard.

Il posséda, toujours avant la grande vogue, les trois plus ravissants Berthe Morisot que j'aie vus, sans compter les Renoir, Boudin, Monet, etc... Aujourd'hui, il a placé dans une pièce aux gris sombres un visage de Marie Laurencin.

A propos d'elle, il vient de dire : — Ce serait un peintre charmant pour décorer les petits appartements où, lorsque nous n'étions pas encore mariés, nous recevions des personnes qui l'étaient déjà !

Et puis, comme il est dans un de ces jours brillants où le soleil semble ne pas devoir se coucher, il parle, comme certains parlent quelquefois seulement ou comme d'autres, plus rares, parlent tous les jours, de cette manière éblouissante qui fait comprendre le talent et qui lui est même alors, en apparence, supérieure.

Sur M. Valéry-Larbaud dont il aime les écrits, comme sur le salon de feue madame Moore, le plus « élégant » de Paris, à la veille de la guerre, les anecdotes, les mots jaillissent, comme dans sa gangue de blanche écume la svelte forme du jet d'eau... Et, sur des comédiennes, des aventures, qui ne sont point de Pau et nous prouvent que l'on peut vivre pendant six mois, à la campagne, lorsqu'on est auteur dramatique, — sans dan-

ger : dans les flacons à l'écart, il y a des poisons qui ne s'évaporent point!

***

Le Courrier français. — Une petite, une minuscule, une tout de même charmante exposition, qui apporte ce que peut avoir de séduction une rose de France, isolée, comparée à la débauche de fleurs exotiques, d'une serre de concours horticole.

Dans un magasin du boulevard Saint-Germain, une exposition de dessins, peintures de Willette, ce Watteau de 93, dont les marquisettes ont l'air de s'être fardées les joues avec une goutte de sang révolutionnaire et qui peint la caillette parisienne, la petite blanchisseuse du boulevard de la Villette, avec une grâce blonde épanouie hors du corset et des volants, qui nous change bien de la morbidesse à la mode.

Willette, en son temps, c'est quelque frère de Verlaine qui fait le sans-culotte et qui n'est qu'un ci-devant. Les Fêtes Galantes du pauvre Lélian, sombrent dans un verre d'absinthe du café Procope, celles du Pierrot du *Courrier Francais*, s'enivrent de petit vin de Suresnes.

Eh! Mon Dieu, elles ont, qu'on me pardonne le mot, aujourd'hui hors d'emploi, elles ont du téton, parce qu'elles auront du lait, quand il en faudra, pour nourrir les enfants qu'elles ne refuseront pas d'attraper, de-ci, de-là, comme un soldat reçoit dans la bataille, des coups qui lui valent des croix.

Willette, je puis l'assurer car je possède les collections complètes du *Courrier Français* et du *Pierrot*, Willette est un artiste dont nos fils rechercheront les dessins comme nous-mêmes collectionnons Daumier ou Gavarni.

Mais il semble que ce qui se vend tout d'abord sur le trottoir, dans la boutique du marchand d'estampes et de journaux illustrés, accroché à la vitre d'un débit, n'ait point de valeur. Ce n'est que par un revirement lent à se produire, qu'un demi-siècle après leur succès populaire, des amateurs, des gens de goût, s'avisent de découvrir que ces talents, qui enchantaient l'étudiant, le boutiquier et la midinette, étaient supérieurs à d'autres dont la fadeur, les apparentes traditions s'accli-

matent tout de suite à l'atmosphère des salons — mais disparaissent avec les générations qui les engendrèrent.

Il suffit de savoir ce que valent aujourd'hui les gravures du XVIIIe siècle, qui s'achetaient chez les marchandes de frivolités, comme ces charmantes gouaches de Lawrence, gravées par Chapuy, *le Bosquet d'Amour, la Promenade au Bois de Vincennes* et tant d'autres!

Willette est frondeur, Jamais il n'aima les Anglais, par atavisme. Quand il dessine un gamin de Paris, la bouche ouverte, il semble qu'on entende le chant du coq gaulois. C'est encore la crête de ce coq qui rougeoie sur la tête de Marianne ...Mais, lorsque le vent emporte par-dessus le Moulin de la Galette, le bonnet d'une de ces mimis-pinsons qui ont conspué le père Grévy ou fait des pieds de nez au sénateur Bérenger, le chignon a toujours un peu l'air de cacher une couronne..

Quel charmant et puissant, espiègle et incisif libelliste se dissimule dans ce cortège farandolant de parigotes, de postillons de Longjumeau devenus conducteurs d'autobus, de dames de la Halle ou de la Galanterie, qui sentent à la fois l'odeur ammoniaquée de la raie et la poudre à la Maréchale, et dont les grand'mères ont paradé dans les galeries du Palais-Royal de Debucourt ou sous les ombrages de Saint-Aubin! Il y a sous les apparences du batifolage dans l'herbe tendre, on ne sait quelle pointe acérée de sensualité qui dissimule, derrière le sourire de la fleuriste, l'inquiétude de madame de Merteuil... Et c'est une des particularités qui font de ce pseudo bohème, l'un des premiers artistes de son temps; sous le fusain du dessinateur de nu, je vois percer la plume du psychologue, comme on retrouve, derrière Fragonard, Choderlos de Laclos.

Le plafond du Théâtre de la Cigale, hélas! bien enfumé, montre quel décorateur eût été Willette, si des gens qui faisaient alors construire des habitations, au lieu de demander à des entrepreneurs de peinture de faux Tiépolo, s'étaient avisés que nous possédions un Willette et que les dessins du *Courrier Français* ne représentaient qu'une plume ou plutôt qu'un crayon dans la main de ce peintre.

Mais on devait alors, j'imagine, le traiter d'un peu canaille, parce que, sur le moment, voyez-vous, les artistes qui prennent

leur inspiration dans la vie même et qui ont l'air de barbouiller avec du sang lorsqu'ils se servent de carmin ou de vermillon, effarouchent d'abord les gens délicats, — qui ont toujours eu besoin, hélas! d'une *patine* entre eux et le vrai.

***

L'EXPOSITION D'ART SUISSE. — On pense immédiatement à des chalets à surprise, des coucous, des montagnes vertes et du lait condensé dans des boîtes de fer. Et l'on nous donne Holbein...

Holbein, né à Augsbourg, en Bavière.

Décidément, j'aurais préféré : *Exposition d'Art Helvétique.*

Mais ç'eût peut-être été une faute grammaticale... et diplomatique.

Holbein vécut à Bâle quelques années et mourut à Londres, on le sait, de la peste. C'est donc comme *invité* qu'on le trouve, à l'Exposition Suisse.

Bâle est une de ces villes-confluent où se croisent des courants humains au coude d'un grand fleuve. Elle était déjà comme une gare régulatrice, bien avant qu'il ne fût question d'une locomotive ou d'un train. Habiter Bâle, dut toujours être un peu comme de vivre à Samarcande ou Nijni-Novogorod; un artiste en sort promptement.

Holbein, Raphaël, Ingres : trois frères qu'une même mère aurait eus de pères différents.

Derrière le visage d'Ingres, flotte un rideau de velours.

Ceux que peint Raphaël laissent apercevoir une porte et l'architecture d'une salle de palais que traversent des gardes.

Derrière Holbein, il y a le velours et la porte épaisse, mais il y a surtout l'ombre... profonde. Une ombre dans l'épaisseur de laquelle on devine des phantasmes...

Et, même quand il n'a fait que tracer sur une feuille de papier les traits essentiels d'un visage, l'ombre hantée subsiste.

Lorsqu'on inaugure une exposition de peinture, avez-vous remarqué l'absence de catalogue? Il est chez le brocheur. On l'attend. Un catalogue c'est quelquefois comme un interprète bavard entre nous et un tableau qui nous retient. Il

vaut mieux se comprendre avec les yeux et renoncer à connaître ce qui ne saurait se deviner dans un dialogue muet. Mais, pour les toiles dont l'intérêt n'est que rétrospectif, qui ne valent que par le sujet ou le renom du peintre, il est bon de s'adresser à l'interprète.

Une fois de plus celui-ci manque aujourd'hui.

Hodler est le grand artiste contemporain de la Suisse. Celui qu'elle exporte. Ses voisins d'Allemagne en ont fait une grande consommation depuis un demi-siècle et il a décoré là-bas des universités, au kilomètre. C'est un peintre qui n'a point de sensibilité, d'aristocratie morale, qui brasse la nature et ses couleurs comme on remue la salade dans les restaurants populaires. Une salle est consacrée à ce génie Suisse.

On ne peut reprocher aux pays d'être fiers de leurs gloires nationales. Ils ne le sont jamais assez! Et quand une mère donne le jour à un enfant chétif ou disgracié de la nature, elle ne l'aime pas moins que ses frères et sœurs. Mais, pour nous, nous voyons ou, plutôt, nous ne voulons pas voir, tous les ans aux Salons, des kyrielles de toiles qui sont à l'échelle de celles d'Hodler.

Restent encore d'autres œuvres de valeur, à l'Exposition Suisse. Liotard d'abord, un pastelliste charmant et, surtout, un silhouettiste de premier ordre qui dans un dessin rehaussé d'aquarelle nous « raconte » un personnage en pied avec la délicatesse, la verve et la préciosité nécessaires à le fixer aussi totalement que possible, dans un temps qui n'avait pas encore été profondément labouré par le naturalisme.

Les pastels de Liotard ont la beauté des femmes émaillées. Quand on aime la chair vivante et colorée, l'éclat d'un teint vif, ces faces de porcelaine, si délicates soient-elles, n'attirent point. Il y a toujours aussi comme un air de fond de province dans ces élégances. Un masque de La Tour où l'on voit dans le regard briller l'excitation causée par le café noir ou le vin de champagne, où l'on devine au retroussement de la lèvre, au pincement de la narine, l'habitude, l'abus de la conversation, donne à ces images quelque chose de frémissant. Il y avait à la cour de Russie, au temps de Catherine II, je crois, un Lévitzski, assez proche de Liotard...

Si j'avais pu acheter un catalogue, je me rappellerais cer-

tainement d'autres peintres exposés dans ces salles tour à tour brûlantes ou glaciales de la terrasse de l'Orangerie...

Mais, après tout, Holbein ne suffisait-il pas à rendre cette exposition *Suisse* nécessaire? Et le portrait d'Erasme, pour ceux qui n'ont jamais le temps ou surtout la pensée d'aller au Musée du Louvre, ne vaut-il pas que l'on se rende à la terrasse de l'*Orangerie*?

***

Réception de Me Henri Robert. — Les festivités académiques ne sont pas toujours ce qui s'appelle réussies. Il existe, sauf le respect qu'on leur doit, des immortels dépourvus de dons oratoires. Ce sont des causeurs charmants, mais au coin du feu ou à droite et à gauche d'une maîtresse de maison. On peut être un écrivain de génie et mourir de frayeur à la pensée de prononcer deux phrases en public.

Ce qui ne devrait pas être le cas d'un grand avocat comme Me Henri Robert, qui assurait depuis plusieurs semaines à ses amis que l'appréhension de son discours le rendait nerveux et l'obsédait.

On dit à chaque réception marquante qu'on n'en avait jamais vu de semblable, que le nombre des auditeurs y dépassait ce qui s'était compté jusqu'alors. Il faut croire, qu'il se trouve de temps en temps quelque réception moins visée, qui fait paraître plus animée par opposition celle qui réunit en effet par la qualité, le renom du récipiendaire et de celui qui l'accueille un public plus touffu.

Il y a les habitués, d'abord, qui n'ont pas plus raison d'être là, bien souvent, qu'une partie des spectateurs de répétitions générales dans des théâtres, mais qui se sont donné, de leur propre autorité, le droit d'y venir régulièrement.

Puis il y a les exceptionnels, les papillons de luxe, les amateurs de rareté, qui n'aiment point qu'on leur serve fréquemment la même pitance et recherchent les choses, non pour ce qu'elles sont réellement, mais pour ce qu'il leur est permis d'espérer qu'elles seront, d'après ce qu'on en peut dire.

La réception d'aujourd'hui est la leur : un avocat d'assises célèbre, un homme que le monde a fêté, qui fut le Bâtonnier

de la Guerre, qui parle avec cette apparente facilité, cette bonhomie charmante et dont on devine derrière l'exquise politesse et le goût des formes élégantes, celui qui s'est souvent trouvé tout de même entre quat'z'yeux avec les plus mauvais bougres de la terre, qui devenaient pour lui — et bien souvent pour nous, — de petits agneaux... Il y a, qu'à Dieu ne plaise Me Henri Robert ne prenne cette comparaison pour plastique, il y a de la puissance que dégage le dompteur dans le cas d'hypnotisme qu'exerce sur les individus une vedette de sa sorte. Les femmes font grand cas des qualités dont elles bénéficient le moins chez les hommes qu'elles distinguent le plus. Une certaine somme des talents de Me Henri Robert ne saurait leur servir à rien; cependant, c'est pour cette part de lui-même qu'elles ignorent, ce grand talent au criminel dont elles ne sauraient rien retirer, qu'il les séduit peut-être davantage.

M. Louis Barthou, parle avec aisance sur toutes choses, comme luit le soleil, d'une belle voix chaude, souple et satinée. Ce Béarnais ose même aborder, avec une certaine griserie de combattant, des sujets, des anecdotes, qui apparaîtraient *difficiles* à d'autres que lui et dont il se joue comme un mousquetaire de Dumas d'une embuscade.

.... Aussi fait-on asseoir encore de nouvelles venues jusqu'au moment où le bureau de l'Académie et le récipiendaire étant parus, le silence semble prêt à s'établir dans cette ruche énervée. Madame la duchesse de Vendôme, ne peut gagner la place qui lui avait été réservée et que l'assistance a recouverte comme le flot couvre le sable. Il faut un tabouret, cependant, un tabouret pour la duchesse de Vendôme.

Il manque toujours un tabouret à une réception académique. On l'apporte. Il traverse au-dessus des têtes; il ne pourra point s'enfoncer dans cette masse si compacte... Il s'y incruste pourtant. Et la dame de qualité, la dame qui ne pouvait point demeurer debout s'y installe... difficultueusement...

Et l'on reconnaît des visages qu'on croyait disparus, effacés de ce monde. Il y a des lieux où la Mode est toute-puissante : on n'y distingue qu'avec peine une femme d'une autre. Il en est au contraire où elle semble refoulée sur le seuil par une poignée d'agents de police — et l'on sait comme ceux-ci

s'entendent à barrer une issue! L'Académie est de ce nombre. On ne peut jamais dire d'après l'auditoire féminin, si l'on est encore à la réception de Pierre Loti, à celles d'Edmond Rostand, Maurice Donnay, ou à d'autres qui se perdent dans la nuit des temps de MM. Renan ou Taine.

Mais Me Henri Robert commence à remercier ses nouveaux collègues pour l'honneur qu'ils lui ont fait... Un remerciement tourné avec grâce et fermeté, derrière le sourire d'aube gelée des verres d'un lorgnon.

Ce charmant discours, n'était pas commode à rendre séduisant. On « accroche » plus facilement son public avec un assassin dont il a été beaucoup parlé, qui a découpé en morceaux qu'avec un ancien président du Conseil même célèbre.

Ce n'est jamais ceux *dont on parle* qui intéressent sous la Coupole, mais ceux qui parlent. Dans aucun autre lieu du monde, où l'immortalité fait tant de frais, je n'ai vu se manifester davantage l'éphémère puissance des vivants et l'effacement complet des morts.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Quand les journaux nous eurent appris que le prix Balzac avait été curieusement divisé en trois parts, je me suis réjoui que M. Pierre Dominique ait reçu sa masure dans ce lotissement. Son roman, *Notre Dame de la Sagesse*, est un ouvrage au goût du jour, net, rapide et singulier. Et il a ces trois qualités à un degré excellent.

Le livre ouvert, nous sommes à l'asile de Villejuif, par une belle matinée de printemps. Comment n'être pas émerveillé du rôle des fous dans la littérature d'aujourd'hui? Nous verrons tout à l'heure que deux autres livres examinés par le jury, *le Plus grand Péché*, de M. Thérive, et *la Mort du loup*, de M. Touchard, décrivent deux psychoses. A quoi tient cette prédilection?

J'y vois deux raisons, tout en admettant volontiers que la véritable est une troisième, que je ne vois pas. Pour les deux qui sautent aux yeux, les voici. Tout d'abord cette idée flotte dans l'air, que certaines psychoses, celles qui ne correspondent à aucune lésion anatomique décelée aujourd'hui, sont l'exagération morbide de caractères sains. Sous sa forme rigoureuse, cette idée a été formulée par Achille Delmas, qui a défini cinq grandes psychoses, correspondant à cinq caractères normaux, lesquels fournissent eux-mêmes toutes les combinaisons entre lesquelles les hommes peuvent être répartis. Autrement dit, il y a une correspondance entre chacun de nous et un certain fou qu'il devrait être, et qu'il deviendra pour peu qu'il se réalise à fond.

Ceci devient frappant quand on pense aux paranoiaques, par exemple. Les médecins nomment ainsi ceux de nos semblables dont nous disons couramment qu'ils sont atteints d'hypertrophie du moi. L'orgueil et l'égoïsme, qui les soufflent, sont accompagnés d'un signe que vous reconnaîtrez aisément, d'une manie de revendication contre les injustices qui leur sont faites de toutes parts. De ces paranoiaques bouffis et méfiants nous connaissons quelques-uns, qui se promènent en liberté, et qui occupent des places. Ils sont retenus dans le domaine moyen qui est celui où se meut un esprit normal, par un certain nombre de freins qui limitent leur course. Que ces freins s'usent ou se rompent, et voilà notre homme bon pour la maison de santé. On en dira autant des anxieux, ou encore de ces tempéraments alternants, tantôt excités, tantôt déprimés, qu'on appelle des cyclothymiques. Je ne puis indiquer ces faits que d'une façon grossière et probablement erronée. Il suffit de renvoyer le lecteur curieux d'un exposé exact au livre récent, si intelligent, si riche à la fois en observations précises et en idées neuves, du docteur de Fleury sur la neurasthénie. Ce que nous avons dit montre assez comment certains fous sont des hommes normaux poussés à l'excès. Ceux-là sont une riche proie pour la littérature.

Un romancier ne peut pas faire grand chose des malheureux atteints de confusion mentale. Du moins n'est-il plus d'usage de les faire paraître dans les livres ou dans le roman. Il en a été autrement au XVIIe siècle. Rotrou, dans l'*Hypocondriaque*, Corneille dans *Mélite*, Racine dans *Andromaque* ont représenté des hallucinés chez qui les images se succèdent en désordre. Le roman de notre temps au contraire se plaît à ces psychoses sans lésion que nous avons indiquées. Il décrit les hommes errants aux frontières de la raison, et ces frontières sont elles-mêmes très mal tracées. Le personnage les franchit dans l'un et l'autre sens sans que nous le remarquions, et, devenu, tout à fait dément, il nous inquiète encore par sa ressemblance avec nous. Le plus bel exemple que l'histoire des lettres connaisse de cette psychose sans lésion, c'est don Quichotte. Don Quichotte n'a jamais d'hallucinations. Les erreurs qu'il commet sont des erreurs d'interprétation, à quoi tous les hommes sont sujets. Il sait très bien que le

casque qu'il porte est en apparence un bassin de barbier : sage précaution prisé par un enchanteur pour dissimuler la valeur inestimable de cet armet. Il sait aussi très bien que Dulcinée sent l'ail, et que c'est là un enchantement très funeste. Il ne commet aucune confusion mentale, ce qui arrive constamment au contraire à l'infortuné Cardenio, un vrai fou, celui-là, qu'il rencontre dans la Sierra Morena. Mais don Quichotte est un bel exemple, autant que j'ose risquer ce diagnostic, de cette hypertrophie du moi dont nous parlions. Il est invincible, et le dernier reflet d'Amadis sur la terre. Il est assuré de conquérir des royaumes. Il a perdu le jugement, dit Cervantès. Il l'a perdu, assurément, mais pas très loin, et il n'a fallu que deux ou trois siècles de vie posthume pour le faire revenir, des fous entre qui Cervantès l'avait rangé, non point chez les hommes raisonnables sans doute, mais parmi les poètes, les saints et les martyrs.

On excusera cette digression. Le livre de M. Dominique y porte naturellement, car il nous montre précisément un de ces apôtres qui ont toute leur raison, et quelquefois du génie, et que les gens sensés enferment, pour la redoutable faculté qu'ils ont de troubler le monde. Mais avant de raconter le roman, il nous faut dire la seconde raison de l'avènement des fous.

Cette raison, c'est la disgrâce où est tombée la raison raisonnante. Il y a là, si je ne me trompe, un événement dont la portée est grande. Toute notre littérature est fondée sur l'analyse, c'est-à-dire sur une fiction pure; car l'analyse suppose que le personnage au théâtre, ou l'auteur dans le roman, lisent dans les âmes à travers des parois de verre; et que dans ces âmes les sentiments sont nets, individualisés, reconnaissables. Or l'opinion commune en est venue peu à peu, à une idée toute différente. Nous nous représentons volontiers l'esprit comme un magma confus, où des tourbillons apparaissent et où chaque sentiment suscite des sentiments antagonistes. Que se brasse-t-il dans ce bouillon? Nous ne le savons pas. Il est insensé de vouloir décrire une telle mêlée de forces contraires. Tout ce qui reste à faire au romancier, c'est, sans vouloir pénétrer dans le secret de l'esprit, de décrire les signes et les actes; d'ignorer les causes

et de s'en tenir aux effets; en un mot de peindre l'homme extérieur, le seul que nous puissions connaître, le seul qui existe.

Voilà pourquoi tous les romanciers nouveaux sont curieux uniquement de faits. Même ceux qui s'intéressent le plus aux sentiments, ne les considèrent que dans le plan extérieur. On ne les voit point reproduire le mouvement sinueux de la pensée. Pour eux, au commencement, était l'action. Seulement ils sont réduits à chercher des faits significatifs, et il y en a fort peu. Car les hommes diffèrent beaucoup plus par les raisons de leurs actes que par les actes mêmes. Pour trouver ces actes vraiment significatifs des consciences, il faut élargir beaucoup le cadre du roman, et ne point hésiter devant l'extraordinaire. M. Philippe Soupault a beaucoup de talent. Dans son dernier livre il a contraint son héros à faire le tour du monde et à mener une vie d'aventure; il ne peut se révéler qu'à ce prix.

La littérature est un jeu étrange. Tantôt elle prétend lire dans les cœurs, et l'on s'aperçoit bientôt que les cœurs sont une composition mise en pâte; tantôt elle prétend se restreindre aux faits et elle s'aperçoit que les faits ne révèlent rien de l'homme. On voit aussitôt de quelle ressource sont les fous dans cette difficulté. Ils sont peut-être les seuls hommes dont les actes soient vraiment caractéristiques de la personne, révélateurs de la pensée, fidèles à l'impulsion initiale. C'est même pour le scandale de cette sincérité qu'on les enferme.

Qu'a donc fait M. Pierre Dominique? Il a montré une sorte d'apôtre, assez éloigné du sens vulgaire pour qu'on l'ait mis à Villejuif, et assez différent du commun des hommes pour les entraîner. Il était d'ailleurs bien à l'aise pour nous le faire connaître. Il n'a eu, l'ayant enfermé à Villejuif, qu'à le faire interroger par un interne, qui prépare une thèse et qui fait une observation. L'interne s'appelle Bour, et le fou s'appelle Thibaut.

Bour fait venir Thibaut dans le bureau du premier quartier, le quartier peuplé de ceux qui sont doux, propres, et qui appellent à demi-voix leur chimère. Il lui demande le récit de sa vie. Il rend cette confession plus facile en en dictant lui-même le début : « Dès le collège, dit-il, vous vous inté-

ressiez aux choses de la politique et aux questions sociales. Vous lisiez avec passion les romanciers russes; vous vous affoliez en la compagnie de tous les novateurs; encore catholique, vous rêviez de réorganiser la religion, et vos préférences allaient, sans contredit, aux mystiques... Plus tard vous deviez abandonner le christianisme, mais non la vie intérieure. Et dès l'enfance, replié sur vous, vous rêviez d'un don complet de votre individu à... vous ne saviez trop quoi. »

A ces mots Thibaut approuve : « Je l'ai su depuis », fait-il. Et Bour nous donne aussitôt un autre renseignement. Quand les idées de Thibaut se sont précisées, il a pris pour doctrine l'exaltation de la vie : « C'est-à-dire la figuration du mouvement dans l'art, la durée continue en philosophie, l'idée du progrès indéfini en politique, d'évolution en biologie. » Enfin Thibaut est chaste. Le besoin que cet homme pur a de croire et de se dévouer l'a rejeté vers l'activité sociale. Il y a apporté une ardeur enthousiaste et tendre.

Maintenant, c'est Thibaut qui poursuit le récit. Orphelin, il avait dix mille francs de rentes. Il résolut de préparer la licence. Il lisait avec passion. Mais voici un détail curieux. Au hasard des meetings, il a rencontré beaucoup d'illuminés comme lui, « des gens qui n'écrivent pas ou mal, qui parlent comme ils savent, des inconnus pour la plupart..., des demi-chrétiens, des socialistes, des anarchistes, des libertaires, des amoureux du peuple, qu'importent les noms! des enthousiastes, des gens sensibles et bons, ayant foi en la bonté naturelle de l'homme et dans le progrès indéfini du monde, un peu... un peu fous, comme vous dites, n'est-ce-pas? mais qui se donnaient tout entiers, corps et âme... Leur fortune et leur temps, leur santé, leur avenir, tout y passait, monsieur... »

L'imitation a-t-elle joué un rôle dans l'aventure de Thibaut? On sait qu'elle est un des plus puissants mobiles humains. C'est une des faiblesses les plus communes des romans que chaque personnage y paraît comme un système fermé. En réalité les êtres, comme l'atmosphère, s'achèvent par une zone indécise, et leurs contours errants ne sont pas des limites, mais des surfaces d'échange avec le monde exté-

rieur. Mille influences y pénètrent, et leur frémissement se communique à toute la masse. Ainsi les êtres sont sans cesse déterminés les uns par les autres. Il y a quarante ans, un romancier se serait sans doute attaqué à ce grand sujet. Il aurait décrit cette action de tous les demi-fous les uns sur les autres, et comment tous ces mouvements individuels font un courant unique. De tels tableaux ont certainement hanté, plus près de nous, M. Bourget, et il y pense quand il écrit avec mélancolie que l'interpsychologie est une science à naître. Mais les écrivains nouveaux n'aiment pas à manier les masses. Il leur suffit d'écrire une petite histoire.

C'est là évidemment le défaut, au sens propre, du roman de M. Pierre Dominique. Son livre va pour ainsi dire en se rétrécissant. Il est posé assez largement. En face de ce Thibaut, dévoré de l'amour des pauvres et d'une telle soif de sacrifice qu'il a vendu et distribué son bien (c'est là-dessus que sa famille a obtenu son internement), l'auteur a placé l'excellent Bour, qui est l'homme moyen et l'esprit positif, formé par les méthodes de la science. Et entre eux, la femme.

Elle est à vrai dire le personnage principal. C'est une fille rousse, nommée Margot, qui est la maîtresse de Bour, mais étrangement plus fine que lui. « Cette fille du peuple, cette petite main mâtinée d'institutrice, cette plébéienne demi-savante, cette follement curieuse de toutes choses, cette... il allait dire cette fille, et cependant si peu vulgaire par endroits, non point seulement de tournure et de manières, mais d'esprit! Car Margot le dépassait parfois, souvent, et souriait d'un geste inélégant, d'un vêtement mal porté, d'une moiteur trop prolongée, d'une vulgarité trop affichée, d'un manque de pitié où elle voulait voir une naturelle grossièreté de sentiments. »

Et l'auteur montre, dans une jolie page, Bour et Margot silencieux, tandis que chacun d'eux considère son rêve de l'univers, « un univers calme, vaste, régulier, tout en moissons et en granges devant l'âme paysanne de Bour dont le souvenir plonge dans des chambrées villageoises et des endimanchements cossus; un univers étroit, troublé, désordonné, tout en coins obscurs et en bruits sourds devant l'âme de Margot qu'emplit une déjà vieille amertume. » — Bour a

recueilli Margot dans la pire détresse, quand elle pensait au suicide; il lui a donné la niche et la patée, et elle goûte auprès de lui un petit bonheur tranquille. Peut-être elle est sourdement tourmentée déjà par l'idée qu'il y a tant de malheureux; mais c'est la lecture d'un mémoire écrit par le fou Thibaut, et tout rempli de prédictions et d'anathèmes qui lui fait une âme nouvelle. « Le texte n'est pas absolument clair pour Margot, mais il lui semble immensément beau. Elle se berce au balancement de la phrase. Elle relit le morceau, et se pénètre du sens obscur comme d'un parfum. C'est un espoir, une promesse, que faut-il de plus? Et il y a des multitudes de mots qui vous prennent au cœur. »

L'auteur a marqué avec un sens très subtil le progrès de cette conversion compliquée d'amour. Le Quatorze juillet, quand tout l'asile fait bombance, Margot fait évader Thibaut. Ils vivent misérablement; mais rien ne peut plus détacher la jeune femme de celui qu'elle a suivi et qui est, chez les anarchistes, comme un prophète et un apôtre. En vain Bour, malheureux et jaloux, la cherche, la trouve et tente de la ramener. Un jour d'émeute, elle se fait tuer aux côtés de Thibaut.

***

Comment, dira-t-on, pouvez-vous préférer le livre de M. Dominique à celui de M. Thérive? M. Thérive est un esprit excellent. Le *Plus grand péché* est un très beau roman, très fortement construit, et qui s'empare du lecteur avec une rigueur contraignante. Le langage est solide, et ces caractères rudes et passionnés sont vivants. Et quel drame plus pathétique? L'auteur renvoie à la première épître à Timothée, IV, 3. Le passage de saint Paul est la condamnation de ces faux docteurs, qui proscrivent le mariage et qui interdisent les bonnes choses que Dieu a créées pour les fidèles. Le roman de M. Thérive décrit les désastres que déchaînent ces faux apôtres, armés d'une rigueur insensée. Un de ces fanatiques, né en Hollande et nommé Jean Buysse, rencontre à Bergues en Flandre, un peu après la guerre de Crimée, le lieutenant Léonard Vallade, dont le caractère est rude, amer et mélan-

colique, et qui vient de perdre tour à tour ses parents. Buysse lui prêche non la consolation, mais le désespoir complet, le renoncement à soi-même et à tout. Vallade se laisse faire. M. Thérive a décrit les pensées qui l'agitent après sa première entrevue avec le Hollandais.

Seul le souvenir de ses deuils l'assaillait par moments pour lui rappeler qui il était; encore cette tristesse répandait-elle en lui une vaste et ineffable douceur, comme fait un orgueil quand il est bien meurtri. Dans cette espèce de joie mystique, il sentit revenir des larmes, comme en permet la solitude. Il les répandait sur lui seul assurément, non pas sur ce qu'il allait abandonner, ni sur le morose avenir qui s'ouvrait, mais bien sur son renoncement, sur l'aspect dramatique et touchant de sa nouvelle sainteté. Peut-être n'avait-il jamais eu le loisir de penser si âprement, si vivement, à sa misère : elle lui apparut soudain si désolante, mais si grosse de sagesse qu'il en était ému et fier.

Cette conversion funèbre, cette entrée dans un univers de paix glacée, cette mortification mêlée de bonheur ont été peintes par M. Thérive avec une précision et une force singulières. Vallade donne sa démission, et va vivre sur un bien qu'il possède en Corrèze avec sa sœur Aména. C'est là le point de départ du livre. De ce point unique naissent deux mouvements contraires. Devenu l'apôtre de la tristesse désespérée, Vallade tient sa sœur prisonnière dans l'univers maudit où Buysse l'a conduit. Elle souhaite se marier et c'est là une tentation abominable, que la Loi interdit. Mais dans le même temps qu'il condamne Aména au nom d'un farouche pessimisme, lui-même est repris par les trompeuses blandices de la vie. Il aime une belle fille intrigante, qui se nomme Renée. Voudrait-on qu'Aména fût plus forte que lui? L'honnête joie des unions avouées lui est interdite; mais la nature qu'on a voulu contraindre est la plus forte, et Aména se laisse aimer. Son frère la surprend, l'injurie; il lui crie avec une brutalité de soldat les reproches qu'il mérite lui-même, et que sa conscience lui fait; et ceci est encore d'une observation habile et précise. La pauvre Aména se tue.

Malgré la violence passionnée de ce dénouement, malgré le récit sobre et fort, malgré l'énergie de la pensée, je ne puis surmonter une sorte d'aversion pour ce livre. Ce fou misérable et stupide de Vallade torture une créature innocente.

Mais nous savons bien que les fous sont dangereux, et quel intérêt humain peut-on trouver aux accidents dont ils sont cause? Et encore n'est-ce pas le caractère exceptionnel de cette démence qui rend le livre rebutant. Ce qui gêne le plus, c'est d'y sentir partout la volonté et pour ainsi dire la présence de l'auteur. Il n'intervient pas en apparence, et le récit semble écrit d'une main impassible. En réalité, il est toujours là. C'est lui qui a combiné cette rencontre à Bergues, et qui a imposé la volonté du Hollandais fanatique au soldat aigri, fatigué, attristé, inquiet. C'est lui qui a ordonné cette conversion foudroyante, qui est une entrée dans la folie. C'est lui qui a institué la tyrannie domestique du lieutenant Vallade. C'est lui qui a inventé de le rendre d'autant plus sévère pour sa sœur, qu'il est lui-même plus coupable. Le livre est rempli de ces arrangements. Tout y est calculé avec un art qui ne se dément point. C'est de l'excellent ouvrage, et très bien fait. Mais on étouffe là dedans. Il manque à cette composition rigoureuse la souplesse de la vie; et M. Thérive finit par nous exaspérer avec talent, quand il devrait nous émouvoir.

***

Si le roman de M. Thérive est trop fait, celui de mademoiselle Paule Régnier, *la Vivante paix*, ne l'est pas assez. C'est un livre qu'il serait très injuste de ne pas considérer comme une promesse, car il est par endroits vivant et pathétique. Mais il faut beaucoup de complaisance pour y voir quelque chose de plus. La beauté brûlante des dernières pages efface à peine des défauts rebutants. De ces défauts, le plus grave est un certain caractère arbitraire et concerté, qui donne au livre l'air d'être une histoire enfantine. Trop visiblement l'auteur a accumulé sur Laurence Dacellier toutes les infortunes. Elle l'a faite laide et revêche et peu propre à inspirer l'amour. Elle lui a donné un père insupportable. La tyrannie de ce père la rejette au mariage. Elle épouse un homme de cinquante-cinq ans et se refuse à lui. L'autre, paterne, ne dit rien, mais il la ruine et il la déshonore. Son père, tombé dans une neurasthénie sans remède, se suicide. Dans tant

de malheurs, elle s'éprend de Cyril du Clet. Mais il aime une autre femme. Il ne peut que la donner à Dieu. Après qu'elle a passé de l'amitié torturante à l'amour sans espoir, il meurt.

Ainsi toutes les épreuves, distribuées par l'auteur d'une main féroce et candide, ont tourmenté cette infortunée. Malheureusement il se voit trop que les personnages sont seulement les instruments de ces épreuves. L'auteur se contente de les dessiner à gros traits, comme des personnages de guignol, et de les enluminer avec éclat. Les bons sont bons, les mauvais sont mauvais et l'on n'est point embarrassé de les juger. Entre ces naïfs pantins, Laurence seule est vivante. Elle mène, à travers les épisodes de l'existence apparente, une vie intérieure dont nous ne savons pas grand chose, mais qui est suivie à travers tout l'ouvrage. Elle parle aux arbres de Fontainebleau, et elle écrit des vers. Cette vie intérieure s'accroît par l'influence de Cyril et se parfait par la douleur. Laurence s'achève en Dieu. On distingue assez confusément ce que l'auteur a voulu dire. Il semble qu'on nous ait montré un être à qui la vie a tout refusé, ou retiré, et qui, par le chemin de la douleur, arrive au port. Laurence n'a plus rien, et elle a tout. Et cette pauvreté est la condition de cette plénitude. Tant que Cyril a vécu, la vie l'a séparée de lui. Mort, il devient enfin présent. « Pourquoi souffrir et regretter les jours passés? dit-elle. La vie médiocre et malfaisante tissait autour de nous sa trame d'erreurs et de malentendus. Les mots humains sans cesse nous trahissaient, nous imposaient leurs réticences. A tous moments il me quittait. Mais la mort, au lieu de séparer, rapproche. En le perdant, je l'ai trouvé. »

Et, au delà de Cyril, elle a trouvé Dieu : « Hélas! pour aller vers lui, dites, quelle est la route? Celle de la douleur sans doute, puisque tout s'obtient par la douleur et la patience, l'être infini comme l'être humain. O Cyril, je ne vous ai conquis que par un long martyre. Je vous ai tant attendu, tant cherché, ami cher! Je ne refuserai pas de le chercher et de l'attendre, Lui, mon Dieu! »

De telles pensées confèrent au livre leur propre noblesse. Laurence songe ainsi, sous les arbres d'Arbonne, par un soir de neige : et pour achever le roman, elle s'égare et meurt de faiblesse

et de froid, en ayant consenti, dans une suprême prière, le sacrifice qui donne un prix et un sens à sa vie désolée. L'auteur, en quelques lignes émouvantes, dit adieu à son héroïne, et la bonne foi de son émotion se communique à nous, même si le romantisme de cette mort dans la neige nous a légèrement agacés. On ne peut refuser à ces dernières pages d'être belles. Et quant au livre, qui ne lui pardonnerait ses défauts en faveur de ses intentions? Rien n'est plus émouvant que de voir un auteur former un grand dessein, aborder noblement un beau sujet, et, devant une si grande tâche, faire ce qu'il peut, et qui n'est pas grand'chose. Il n'est pas de plus beau sujet que le sujet entrevu par mademoiselle Régnier : par la vertu de la douleur, les plus pauvres sont riches; et pour atteindre cette richesse, il faut d'abord connaître la misère des deshérités : revanche sublime de l'âme qui renonce tout et qui gagne Dieu. Mais ce sujet, il ne suffisait pas de l'énoncer. Il fallait réellement pénétrer le secret des cœurs, et en décrire les mouvements. C'était bien difficile. Paix aux auteurs de bonne volonté.

HENRY BIDOU

LE NOUVEAU MINISTÈRE

La première quinzaine de juin avait été marquée par une crise politique d'une ampleur exceptionnelle. La seconde a été caractérisée par l'entrée en scène du nouveau parti au pouvoir et par la manifestation des résistances qu'il a immédiatement soulevées. Le Cartel des gauches s'est préparé à la lutte dès le lendemain du 11 mai, c'est-à-dire dès le lendemain de l'échec de M. Poincaré aux élections générales. Du 1er juin, date de la rentrée des Chambres, jusqu'au 13, date de l'élection présidentielle, il a donné l'assaut et s'est attaqué tout de suite au chef de l'État. Le 13 juin, le Congrès de Versailles a nommé à la Présidence de la République M. Doumergue, que combattait le Cartel des gauches. On peut dire qu'à partir de ce moment le Cartel des gauches, bien qu'installé au gouvernement, a subi quelques défaites qui ont fixé les limites de sa puissance.

Lorsqu'en effet M. Herriot a été appelé à l'Élysée pour constituer son ministère, il a accepté de M. Doumergue la mission qu'il avait refusée de M. Millerand. Le Cartel des gauches avait pourtant dit qu'il voulait à la Présidence de la République l'un des siens. Il avait prononcé l'exclusive contre M. Doumergue. Or M. Doumergue n'a pas été l'élu des partis de gauche; il a même triomphé grâce à plus de trois cent cinquante voix de radicaux, des modérés et des républicains toutes nuances qui étaient opposés au Cartel. Il était plus que M. Millerand l'élu des adversaires de M. Herriot, car M. Millerand avait été nommé sans concurrent en 1920 par une majorité d'union à l'Assemblée nationale. Logiquement, M. Herriot aurait donc dû faire vis-à-vis de M. Doumergue

ce qu'il avait fait à l'égard de M. Millerand; il aurait dû refuser le pouvoir. Le bruit même courut un instant qu'il songeait à adopter cette attitude : mais il s'est empressé de rectifier et d'assurer qu'il n'en était rien. En acceptant de former le Cabinet, M. Herriot a certainement fait un acte de sagesse. Mais c'était aussi un acte de résignation et un premier aveu d'impuissance. Le Cartel, dans la première ivresse de sa force, avait bien prétendu qu'il serait irréductible. Cependant le coup de force qu'il avait réussi contre M. Millerand est de ceux qui ne se recommencent pas. Il y a des efforts qu'on ne peut demander deux fois aux troupes les plus ardentes. A l'état de passion et de mysticisme succéda nécessairement un état de lassitude. Le Cartel des gauches et M. Herriot se sont inclinés devant M. Doumergue. Il n'a plus été question de modifier la conception de la Présidence de la République; il n'a plus été question d'un Président représentant obligatoirement le bon plaisir de la majorité. M. Millerand n'avait pas défendu en vain la Constitution : il avait ainsi sa première revanche.

Le Cabinet Herriot et le Cartel des gauches devaient bientôt recevoir un second avertissement. Pour remplacer M. Doumergue à la présidence du Sénat, deux candidats étaient en présence. L'un, M. Bienvenu-Martin, présidait le groupe de gauche démocratique, c'est-à-dire le groupe le plus avancé du Sénat; il s'était prononcé contre M. Millerand, il avait été le fervent défenseur du Cartel des gauches. L'autre, M. de Selves, présidait le groupe modéré de l'Union républicaine; il avait été ministre de l'Intérieur du cabinet Poincaré; il avait eu le courage et l'indépendance de faire partie du cabinet François-Marsal qui avait soutenu devant les Chambres la thèse constitutionnelle de M. Millerand; il était l'adversaire du Cartel des gauches, et l'on se rappelle qu'il a été en 1911 l'adversaire de M. Caillaux. C'est cependant M. de Selves qui a été élu, et qui a par conséquent eu les suffrages de tous les groupes modérés du Sénat et de plus de trente radicaux-socialistes opposés à la politique de M. Herriot. La signification de cette élection n'a pas échappé au monde parlementaire. Le Sénat a voulu marquer qu'il exercerait avec vigilance sa mission, et qu'il s'opposerait

au nom des traditions, du bon sens et de l'intérêt public aux excès du Cartel.

La déclaration ministérielle du Cabinet Herriot a été lue au Parlement le 16 juin. Elle a eu son influence sur l'élection de M. de Selves qui a eu lieu le 18. Dans cette même journée du 18 juin, après une séance tumultueuse qui s'est terminée devant la nuit, M. Herriot éprouvait une autre déception. Il obtenait bien la majorité, mais il réunissait seulement 313 voix à la Chambre dans le vote de confiance, une cinquantaine de moins que ses amis n'annonçaient. Et parmi ceux qui avaient voté pour lui, les membres du groupe de la gauche radicale, tout en accordant leurs suffrages le premier jour, lisaient une déclaration pour annoncer qu'ils faisaient d'expresses réserves sur certains articles du programme ministériel. Les abstentions étaient peu nombreuses. La minorité tout entière avec discipline se prononçait contre le Cabinet. Ainsi le Cartel des gauches par sa démesure avait amené en quelques jours l'opinion à se ressaisir et à résister. L'élection de M. Doumergue, l'élection de M. de Selves, la majorité restreinte obtenue par le Cabinet à la Chambre, ont été les trois signes par lesquels le Parlement a manifesté qu'il ne consentirait pas à tout.

Cette attitude est largement justifiée par les déclarations du nouveau ministère. Il faut rendre à M. Herriot une justice : il a été sincère. Porté au pouvoir par une majorité de combat, il a annoncé sans phrase une politique de combat. Par la nomination du général Nollet au ministère de la Guerre, il avait bien essayé d'être rassurant. Par quelques phrases de la déclaration ministérielle, il avait tenté de faire passer l'intérêt général avant la préoccupation du parti. Mais à la tribune, sa franchise et son tempérament l'ont emporté : il a laissé paraître sa politique sous une lumière crue; il a dissipé toutes les illusions; il a avoué presque tous ses projets avec une netteté presque brutale. C'est que M. Herriot, ainsi qu'il l'explique d'ailleurs lui-même, veut gouverner avec les socialistes et ne veut pas garder le pouvoir sans leur concours. Ce sont les socialistes qui dominent et qui dirigent. Ils trouvent M. Herriot imparfait, mais ils se servent de lui, et comme ils savent que le Cabinet ne peut vivre sans leurs cent

voix, ils sont maîtres de la situation. Telle est l'idée directrice de toute la politique de M. Herriot, et telle est la cause des défiances et des inquiétudes qu'il a inspirées tout de suite, même à bon nombre de radicaux.

Chef du ministère, M. Herriot n'a donc pu avoir l'impartialité et la sérénité d'un chef de gouvernement : il s'est souvenu qu'il était chef d'un parti. Sa préoccupation principale est de faire tout le contraire de la précédente Chambre et des précédents gouvernements. L'œuvre immédiate, réclamée par les socialistes, est avant tout une œuvre de destruction. Les gouvernements avaient rétabli l'ambassade du Vatican : le Cabinet veut le supprimer. Les gouvernements avaient laissé à l'Alsace et à la Lorraine un régime spécial. Le Cabinet veut le supprimer. Les gouvernements avaient maintenu le respect des décisions de justice et après une large amnistie avaient réservé l'examen des autres cas : le Cabinet veut une amnistie presque générale. Les décrets-lois? Ils disparaissent. Les décrets sur l'organisation de l'enseignement? ils disparaissent. La loi sur l'organisation militaire? elle disparaîtra. Les mesures d'économie, et la décision de mettre fin à des monopoles coûteux? elles disparaîtront également. Le Cabinet n'aura peut-être pas le temps ni la force de commettre tous les dégâts dont il se dit capable; mais il les annonce pêle-mêle. Sa déclaration est moins un programme politique que le calendrier de ses démolitions.

Le Parlement en écoutant M. Herriot était saisi d'une sorte de malaise : il ne s'attendait à rien de bon; mais il ne comptait pas que M. Herriot lui donnerait si vite et si pleinement raison. La suppression de l'Ambassade du Vatican, opérée sans aucun prétexte, est une faute lourde, préjudiciable à notre politique extérieure et à notre influence dans le monde entier. L'amnistie risque de jeter le trouble dans toutes les administrations, en affaiblissant la discipline et l'autorité de la justice, et en faisant rentrer des éléments de désordre. Le projet qui consiste à placer l'Alsace et la Lorraine sous le régime de toutes nos lois est une erreur inexcusable et grosse de conséquences graves. Il est absolument contraire aux promesses formelles faites par le maréchal Joffre aux populations. Il a soulevé tout de suite la protestation de presque tous les

députés de l'Alsace et de la Lorraine, dont la déclaration à la Chambre a produit une vive émotion. Sur chacun de ces sujets, il est manifeste que M. Herriot n'obtiendra pas le consentement du Parlement sans une lutte très vive, et il n'est pas sûre qu'il finisse par l'obtenir. Pour complaire aux socialistes, le Cabinet Herriot a été tout de suite au delà de ce qui est supportable. Pour appliquer ses doctrines ou satisfaire ses passions, il a fait bon marché de ce qui paraît au grand nombre nécessaire aux intérêts nationaux. Ce sont des excès qu'un gouvernement paie tôt ou tard.

Il n'est que deux sujets sur lesquels M. Herriot se soit exprimé avec prudence : les questions financières et les questions extérieures. Là les conséquences de paroles intempestives risquaient d'être immédiates. On ne commande pas au crédit et à la confiance du public, même quand on est un ministère de gauche. On ne commande pas davantage aux chancelleries, même quand on se prétend amené d'intentions pacifistes et de théories internationales. M. Herriot avait beau vouloir que toutes ses déclarations fussent inspirées d'un esprit de paix et de générosité, un reste de sens expérimental, ou des conseils plus sages, l'ont retenu de s'abandonner à des imaginations sentimentales. Il est plus facile de proposer l'amnistie de M. Caillaux et le rétablissement du monopole des allumettes que d'équilibrer le budget ou de régler le problème des réparations. Mais si M. Herriot a évité de se prononcer avec trop de précision, s'il s'est tenu à des formules assez générales et assez vagues, nul ne sait ce qu'il fera, et peut-être ne le sait-il pas bien lui-même. Son silence n'est pas une promesse de bonheur.

La question des réparations en particulier est devenue pleine d'incertitudes. M. Herriot après le débat où il a obtenu la majorité, est allé à Londres et à Bruxelles prendre contact avec nos alliés. Bien qu'il ait souvent condamné la diplomatie secrète et les entretiens des précédents chefs du Gouvernement, M. Herriot est parti sans avoir donné aucun éclaircissement sur ses intentions. Le problème des réparations, comme nous l'avons souvent remarqué, est international, et ne peut être résolu sans un accord avec nos alliés. M. Poincaré lui-même, après avoir recouru à l'action

séparée pour se procurer le gage de la Ruhr, est revenu à la politique d'entente interalliée, le jour où il a admis le Comité des Experts. Du moment que ce Comité fonctionnait et que ses travaux étaient acceptés comme base des négociations, toutes les questions relatives aux réparations et à l'affaire de la Ruhr elle-même redevenaient des questions soumises à la politique interalliée. M. Herriot reprend donc les choses au point où les a laissées M. Poincaré. Il les reprend en outre dans des conditions favorables à une détente diplomatique. Il a la réputation d'être le chef d'un parti acquis aux solutions internationales, et d'être lui-même animé d'un esprit fraternel et pacifique. Les journaux d'outre-Manche ont bien accueilli la nouvelle de sa visite à Londres. Il était facile de prévoir qu'il trouverait que M. Mac Donald est plein d'idées généreuses et ingénieuses, et que M. Mac Donald de son côté verrait en M. Herriot un homme de bonne volonté, plein de foi en l'avenir et avec qui on peut s'entendre.

Mais après les effusions viendont les réalités qui ne pourront être négligées. Si M. Herriot est disposé à évacuer la Ruhr, nous ne savons ni quand ni à quelle condition, et c'est une grave incertitude. Si M. Herriot est préoccupé de la question de sécurité, nous ne savons ni quand ni comment les Anglais comptent l'examiner, et nous savons encore moins, malgré l'inquiétude que causent présentement à certains journaux anglais les armements de l'Allemagne, dans quelle mesure l'Angleterre se rend compte de la nécessité absolue où nous sommes de protéger la sécurité de nos frontières et de monter la garde sur le Rhin. Mais ce que tout le monde sait bien, c'est que s'il y a une occasion de rétablir la paix en Europe, la France sera la première à s'en réjouir, à condition que ce ne soit aux dépens ni de ses droits ni de sa sûreté.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85 *bis, Faubourg Faint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le plus souvent les contes et nouvelles qui se trouvent réunis dans un même volume ne sont oupés que pour les nécessités de l'édition. Aucun lien véritable n'existe entre les divers récits. Tel est pas le cas de **Complices**, le recueil que vient de publier M. **Robert de Traz.** Toutes ces uvelles présentent en effet un caractère commun : entre les personnages qu'elles dépeignent istent de curieuses affinités, qu'on ne saurait qualifier ni d'amours, ni d'amitiés. Le cœur n'y t pas trop en cause. Il s'agit de sourdes ententes, dirigées contre des tiers, oui exactement de mplicités. C'est autour du titre même de l'ouvrage que se fait son unité. Nous voyons d'abord n petit garçon, à qui la discipline paternelle pèse quelque peu éprouver une violente attirance ur un cousin que toute la famille a mis à l'index pour des fautes mystérieuses. L'homme revient s colonies, il a eu des aventures, « il n'a pas été sage » : voilà qui exerce sur l'enfant une véritable scination. Et peut-être si le gamin n'était pas couvé par ses parents deviendrait-il, lui aussi, omme qui repousse les règles et les lois, l'aventurier aimant à « courir sa chance ». Ainsi confuément, ce que l'enfant aime dans le « réprouvé » c'est l'homme que lui-même aurait pu devenir. — nous rencontrions un être qui nous ressemblât absolument, quel sentiment nous inspirerait-il? épulsion, attirance? C'est le problème posé dans un curieux petit conte intitulé : *le Double.* Le jet du *Visage différent* n'est pas d'un moindre intérêt : trois personnes parlent d'un mort; les ages qu'elles ont de lui une fois précisées, il apparaît que chacun a du disparu une conception fférente. C'est là la question passionnante que Bataille a voulu aborder dans *Notre Image* : omment les autres nous voient-ils? Sous quelle forme vivons-nous dans leur esprit? Le dernier conte M. de Traz, *le Personnage invisible,* est connu des lecteurs de la *Revue de Paris.* Jean Collin qui ssemble d'une manière surprenante à Lucien Mesmay est, au cours d'un voyage, pris pour ce ernier. Amené à accepter la situation Collin y prend goût et irrésistiblement conforme son personge à celui de Mesmay. En somme M. de Traz nous fait voyager sur les frontières de la personnalité. ette expédition présente un intérêt particulier à une époque où nombre d'auteurs revenus Extrême-Orient nous affirment que les Sino-Japonais n'ont point un sentiment de l'individualité ssi net que le nôtre propre; ainsi donc la nécessité pour chaque être de se dégager à titre ersonnel de la masse humaine, ne serait pas aussi impérieuse que nous le pensons... M. R. de Traz, teur de *Dépaysements,* de *Fiançailles,* etc., critique sûr et bon romancier, compte certainement rmi les penseurs les plus curieux et les écrivains les plus originaux de notre époque.

Dès les premières pages de **la Page blanche,** le dernier roman de M. **André Ibels** nous apprenons u'Huberte Paulain, jeune fille, a pour amant d'Arlet le romancier, il faudrait dire plus exactement a eu » pour amant d'Arlet, car elle vient de rompre avec lui et cela parce qu'il ne l'a pas demandée mariage. C'est bien certainement de la part de ce d'Arlet une abstention répréhensible, mais le cteur trouve cette jeune fille un peu fantasque qui s'installe très spontanément dans l'union libre, uis s'étonne soudain qu'on ne la demande point en mariage. Si cette institution la séduit tant, que a-t-elle commencé par aller à l'église ou à la mairie? Quoi qu'il en soit d'Arlet est désespéré : nous urons plus tard que, s'il n'a point souhaité d'épouser Huberte, c'est qu'il traîne clandestinement vieux collage et une petite fille. Huberte, quelques mois après, épouse le meilleur ami d'Arlet, orennes. Honnêtement, avant la cérémonie, Huberte a averti Dorennes qu'elle n'était plus une age blanche » sans lui indiquer d'ailleurs le nom du monsieur qui l'avait antérieurement paraphée. oremes, qui a les idées larges ou croit les avoir, a pardonné. Mais une fois marié cet épisode de la e « de jeune fille » d'Huberte le tourmente terriblement et il devient insupportable. Ce faisant orennes est assez homme et M. Ibels nous dépeint fort heureusement la crise de jalousie rétrospective e traverse son héros. Malheureusement l'épilogue nous semble gâter les choses. Dorennes finit par prendre le nom de son précédesseur et c'est tout juste s'il n'étrangle pas d'Arlet le jour de la déclaation de guerre. Il faut les accents de la *Marseillaise* entendus à la cantonade pour l'apaiser; finalement les deux hommes se réconcilient. Un an après Dorennes est tué, Huberte, veuve, épousera Arlet qui, au fond, n'a jamais cessé de la hanter, car, nous révèle le dernier chapitre, « un seul omme tu aimeras ». Par des chemins douteux l'auteur nous a donc ramenés à une solution très rétienne : la supériorité naturelle de la monogamie s'inscrit dans les cieux.

En un seul volume — de dimensions respectables il est vrai — M. **J.-M. Bourget** nous donne us le titre de **les Origines de la victoire**, une histoire raisonnée de la guerre mondiale. Cet ouvrage air et commode nous semble combler une lacune importante qui existait encore — le croirait-on? — ns la série déjà si considérable des ouvrages consacrés à la Grande Guerre. M. Bourget est parti la recherche des vues d'ensemble et des idées générales. Des faits eux-mêmes, dont il a pourtant e connaissance approfondie, il n'a point cherché à donner une minutieuse analyse. Ce qu'il a ulu dégager surtout, ce sont les relations de dépendance qui ont existé entre les opérations menées r les divers fronts. Les conclusions auxquelles M. Bourget se trouve amené ne sont point toujours opres à nous égayer. Il est passablement dangereux de raisonner l'histoire. On est trop souvent ntraint de constater que les conducteurs d'hommes qui y ont joué les premiers rôles ont bien imparitement compris les tragédies où le hasard leur avait donné une si grande place. M. Bourget nous ontre bien nettement que la durée de la guerre eût été fort réduite si l'union des Alliés avait été réaée plus tôt. Mais jusqu'en 1918 quel décousu dans nos opérations diplomatiques et militaires! année 1916 semble, de ce point de vue, la plus caractéristique. Nous voyons le général Joffre chargé multanément du commandement de l'armée française et de la direction générale des opérations sur front français et sur le front de Salonique. Un homme pouvait-il suffire à une telle tâche?... Que tâtonnements au cours de la même année dans notre action diplomatique aux Balkans ! Quand enfin gouvernement de Bucarest s'est engagé aux côtés des Alliés, ne voyons-nous pas une armée russe sister inactive à l'écrasement de l'armée roumaine?... Si la victoire a été possible en 1918 c'est que commandement unique a été enfin réalisé... et cela au bénéfice du maréchal Foch dont M. Bourget gage bien les géniales conceptions. De la bataille de la Marne de 1914 M. Bourget pense qu'elle eût être une victoire stratégique décisive. On lira avec curiosité les arguments qu'il apporte à l'appui cette thèse. Quant à l'expédition des Dardanelles elle aurait été entre toutes, une tentative malaoite, vouée d'avance à un échec. Le maréchal Kitchener avait déclaré ne pouvoir donner aucune oupe. M. Bourget estime que, dans ces conditions, l'Amirauté anglaise ne pouvait pas raisonnablement pérer, privée qu'elle était du secours de tout corps de débarquement, atteindre Constantinople. sont là discussions auxquelles les profanes ne sauraient participer. Ce qui fait à nos yeux le prix du vail de M. Bourget, c'est qu'il constitue une sorte d'examen philosophique de la Grande Guerre. us les jugements sans doute sont sujets à revision, ceux de M. Bourget, étayés qu'ils sont par une gique vigoureuse et une connaissance approfondie des faits, nous semblent appelés pour longtemps faire jurisprudence.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. .	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix*. . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.